

Gilad Atzmon Quel Juif errant ?

Anatomie du Peuple Élu



KONTRE CULTURE.COM

Gilad Atzmon Quel Juif errant ?

Anatomie du Peuple Élu

Gilad Atzmon est un musicien de jazz, né en Israël et vivant à Londres, qui a petit à petit compris ce qu'était vraiment le sionisme et vers quoi il pouvait mener le monde. Se définissant lui-même comme un «Palestinien parlant hébreu» ou comme un «fier Juif-ayant-la haine-de-soi», il a écrit de nombreux articles et accordé de nombreux entretiens, essayant sans cesse de décortiquer l'idéologie qui soutient aussi bien les actes belliqueux ou racistes d'Israël que les postures de ceux qui, à travers le monde, se proclament Juifs antisionistes. Ce livre est ainsi le fruit de dix ans de réflexion sur les questions de l'identité face au regard de l'autre, sur le paradoxe dans lequel s'enferment les Juifs laïcs, et sur le retour au ghetto auquel a finalement abouti la création d'Israël. Des textes bibliques aux discours des représentants des lobbies sionistes poussant à la guerre, en passant par le culte de l'Holocauste, Gilad Atzmon brosse ici un tableau cohérent de ce qui est au cœur d'une judéité, qui ayant perdu sa dimension spirituelle sans renoncer à l'Élection, n'a pas réussi à forger une philosophie qui permettrait à la communauté juive d'intégrer tout simplement la grande famille humaine.

Anne Lucken



17€

Texte intégral
Traduit par Anne Lucken
Illustration : Maria Comak
www.kontrekulture.com

KONTRE CULTURE.COM



SHOUT **IT**
SHARE

GILAD ATZMON

QUEL JUIF ERRANT ?

(THE WANDERING WHO?)

Collection dirigée par Alain SORAL

Traduit de l'anglais par Anne LUCKEN

KONTRE KULTURE
www.kontrekulture.com

CE QUE LES GENS DISENT À PROPOS DE THE WANDERING WHO?

« Gilad Atzmon a écrit un récit passionnant et émouvant de son parcours, de nationaliste israélien pur et dur à amoureux de l'humanité, désionisé et avocat passionné de la justice pour le peuple palestinien. C'est une histoire qui nous transforme, racontée avec une honnêteté inébranlable, que tous ceux (spécialement les Juifs) qui se soucient de paix véritable, ainsi que de leur propre identité, devraient non seulement lire, mais sur laquelle ils devraient réfléchir et beaucoup discuter. »

Professeur Richard Falk, Albert G. Milbank Professeur Émérite de Droit International, Université de Princeton, auteur de plus de 20 livres et Rapporteur Spécial de l'ONU pour les Territoires Occupés Palestiniens.

« Gilad Atzmon a écrit un livre fascinant et provoquant sur l'identité juive dans le monde moderne. Il montre comment l'assimilation et le libéralisme rendent de plus en plus difficile pour les Juifs de la Diaspora de conserver un sens fort à leur « judéité ». Les dirigeants juifs affolés, dit-il, sont devenus sionistes (loyauté aveugle à Israël) et alarmistes (la menace d'un autre Holocauste) pour garder la tribu unie et distincte des *goyim* environnants. Comme le démontre le cas personnel d'Atzmon, cette stratégie ne marche pas et cause une grande angoisse à beaucoup de Juifs. *The Wandering Who?* devrait être largement lu par les Juifs, comme par les non-Juifs. »

John J. Mearsheimer est Professeur de Sciences Politiques à l'Université de Chicago.

« *The Wandering Who?* de Gilad Atzmon, est une suite de brillants éclairages et de réflexions critiques sur l'ethnocentrisme

juif et l'hypocrisie de ceux qui parlent au nom de valeurs universelles et agissent dans un esprit tribal. S'appuyant sur des expériences autobiographiques et existentielles, et aussi sur des observations intimes de la vie quotidienne, toutes sous-tendues par de solides connaissances psychologiques, Atzmon fait ce que beaucoup de critiques d'Israël n'arrivent pas à faire ; il fait apparaître les liens entre la doctrine identitaire juive dans la Diaspora et son soutien fervent aux politiques oppressives de l'État d'Israël.

Atzmon nous propose d'intenses réflexions sur la politique du « néo-ghetto ». Il a le courage – qui manque si cruellement parmi les intellectuels occidentaux – de dire la vérité aux sionistes influents et hauts placés, qui façonnent les programmes de guerre et de paix dans le monde anglophone. Avec esprit et imagination, l'opposition passionnée d'Atzmon contre les accapareurs de pouvoir néo-conservateurs et les béni-oui-oui libéraux, place ce livre à part, pour sa compréhension originale des dangers que font courir les esprits obtus ayant les mains sur les leviers du pouvoir.

Ce livre est plus qu'une « étude sur la politique identitaire juive », dans la mesure où nous avons affaire à une matrice de pouvoir qui touche tous ceux qui chérissent l'auto-détermination et la liberté individuelle, face aux diktats impérialistes et colonialistes. »

Professeur James Petras, Professeur de Sociologie à l'Université de Binghamton, New York, auteur de plus de 62 livres, y compris « *Le Pouvoir d'Israël aux États-Unis* ».

« Le livre de Gilad Atzmon, *The Wandering Who?*, est un ouvrage plein d'esprit et qui fait réfléchir, comme le fait son titre. Mais c'est également un livre important, tirant des conclusions à propos des Juifs, de la judéité et du judaïsme que

certains vont trouver choquantes, mais qui sont essentielles pour une compréhension de la politique identitaire juive et du rôle qu'elle joue au niveau mondial. »

Karl Sabbagh est un journaliste, producteur de télévision et l'auteur de plusieurs livres, incluant « *Un Affaire de Rhum* », « *Le Pouvoir dans l'Art* », « *Les Zéros du Dr. Riemann* », et « *Palestine : une histoire personnelle* ». Il est actuellement directeur de publication chez Hesperus Press.

« La compréhension d'Atzmon de l'organisme créé par le mouvement sioniste est explosif. *The Wandering Who?* soulève le voile de la civilité apparente d'Israël, de son apparente amitié avec les États-Unis, et de sa sollicitude formelle pour les puissances occidentales, pour exposer en-dessous l'assassin prêt à tuer tout ce qui interfère avec ses objectifs tribalo-centrés. »

Professeur William A. Cook, Professeur d'Anglais à l'Université de La Verne, en Californie du sud, et auteur de « *Le Viol de la Palestine* ».

« *The Wandering Who?* nous montre Gilad Atzmon sous son meilleur jour délicieux et perspicace : attachant, provocant et persuasif. »

Jeff Gates, auteur de '*Guilt by Association : How Deception and Self Deceit Took America to War*'.

« *The Wandering Who?* est un livre pionnier qui mérite d'être lu, et Gilad Atzmon est courageux d'écrire ce livre ! »

Dr. Samir Abed Rabbo, auteur et Professeur émérite dans le domaine du Droit international. Il est directeur du Centre d'Études Arabes et Islamiques de Brattleboro, Vermont et ex-Doyen de l'École de Jérusalem de Droit et Diplomatie.

« Les Nazis m'ont fait craindre d'être un Juif,
et les Israéliens me font honte d'être un Juif. »

Israel Shabak

AVANT-PROPOS

Mon grand-père était un homme charismatique et poète, et un ex-terroriste sioniste. Ancien chef important de l'organisation terroriste de droite Irgun, il a eu, je dois l'admettre, une formidable influence sur moi dans mes jeunes années. Il affichait une haine implacable envers tout ce qui n'était pas juif. Il détestait les Allemands ; par conséquent il n'aurait pas permis à mon père d'acheter une voiture allemande. Il méprisait également les Anglais pour avoir colonisé sa « terre promise ». Je ne peux que supposer qu'il ne détestait pourtant pas les Anglais autant que les Allemands, car il permit à mon père de conduire une vieille Vauxhall Viva.

Il était aussi assez en colère contre les Palestiniens, parce qu'ils s'éternisaient sur la terre dont il était sûr qu'elle lui appartenait, à lui et à son peuple. Souvent, il se demandait : « Ces Arabes ont tant de pays, pourquoi doivent-ils vivre exactement sur la même terre que celle qui nous a été « donnée » par notre Dieu ? ». Mais plus que tout, mon grand-père détestait les Juifs de gauche. Il est important ici de mentionner que comme les Juifs de gauche n'ont jamais produit aucun modèle connu de voiture, cette répugnance particulière n'a pas abouti à un conflit d'intérêts entre lui et mon papa.

Comme partisan du sioniste révisionniste de droite, Zeev Jabotinsky¹, mon grand-père comprenait évidemment qu'une philosophie de gauche était en contradiction fondamentale avec toute forme de système de valeurs juif. Étant un ancien terroriste de droite, ainsi qu'un fier faucon juif, il savait parfaitement que le tribalisme ne peut coexister sans heurts avec l'humanisme et l'universalisme. À la suite de son mentor Jabotinsky, il adhéra à la philosophie du « Rideau de Fer ». Comme Jabotinsky, mon grand-père respectait les Arabes, il avait une haute opinion de leur culture et de leur religion, pourtant il pensait que les Arabes en général, et les Palestiniens en particulier, devaient être affrontés sans crainte et avec acharnement.

Citant l'hymne du mouvement politique de Jabotinsky, mon grand-père répétait souvent :

*De la fosse de pourriture et de poussière
Par le sang et la sueur
Une race s'élèvera jusqu'à nous
Fière, généreuse et féroce.*

Mon grand-père croyait en la renaissance de la fierté de la « race juive », et moi aussi, lorsque j'étais très jeune. Comme mes semblables, je ne voyais pas les Palestiniens autour de moi. Ils étaient assurément là – ils réparaient la voiture de mon père pour moitié-prix, ils construisaient nos maisons, ils nettoyaient le désordre que nous laissions derrière nous, ils *trimballaient*² des boîtes dans l'épicerie du coin, mais ils disparaissaient

¹Vladimir Ze'ev Jabotinsky était le fondateur du révisionnisme sioniste, un auteur, un orateur et un militaire. L'héritage de Ze'ev Jabotinsky est porté aujourd'hui par le parti Herut Israël (fusionné avec d'autres partis de droite pour donner le Likoud en 1973) et par le mouvement de la jeunesse sioniste, Betar.

² en anglais : « *schlepped* », forme passée du verbe « *to schlep* », terme familier d'origine yiddish. [NDT]

toujours juste avant le crépuscule et réapparaissaient avant l'aube. Nous ne les fréquentions jamais. Nous ne comprenions pas vraiment qui ils étaient et ce qu'ils représentaient. La suprématie était ancrée dans nos esprits, nous regardions le monde à travers des lunettes racistes et chauvines. Et nous n'en ressentions aucune honte.

À dix-sept ans, je me préparais à accomplir mon service obligatoire au sein de l'IDF³. Adolescent bien bâti, rempli d'enthousiasme militant, je devais rejoindre une unité de secours spéciale de l'armée de l'air. C'est alors que l'inattendu arriva. Lors d'un programme de jazz, très tard dans la nuit, j'entendis Bird (Charlie Parker) avec Strings.

J'étais bouleversé. Cette musique était plus organique, poétique, sentimentale et *sauvage* que tout ce que j'avais entendu jusque là. Mon père avait l'habitude d'écouter Bennie Goodman et Artie Shaw, et ces deux là étaient plaisants – ils savaient parfaitement jouer de la clarinette – mais Bird, c'était une histoire complètement différente. Il y avait là une production intense, quasi libidinale, d'esprit et d'énergie. Le matin suivant, je fis l'école buissonnière et courus à Piccadilly Records, le numéro un des magasins de musique à Jérusalem. Je trouvai la section jazz et achetai tous les disques de be-bop qu'il y avait sur les étagères, ce qui se montait probablement à deux albums. Dans le bus du retour, je réalisai que Parker était en fait un homme noir. Ce ne fut pas une surprise totale, pourtant ce fut une sorte de révélation. Dans mon monde, ce n'était que les Juifs qui étaient associés à quoi que ce soit de bien. Bird fut le début d'un voyage.

À cette époque, mes semblables et moi-même étions convaincus que les Juifs étaient bel et bien le Peuple Élu. Ma génération avait été élevée sur le terreau de la fantastique

³ Israel Defense Forces [NDT]

victoire de la Guerre des Six-Jours. Nous étions totalement sûrs de nous. Comme nous étions laïcs, nous associions chaque succès à nos qualités sur-puissantes. Nous ne croyions pas à une intervention divine, nous croyions en nous-mêmes. Nous pensions que notre force provenait des esprits et de la chair ressuscités des Hébreux. Les Palestiniens, de leur côté, nous servaient docilement, et il ne semblait pas, à ce moment, que cette situation pourrait jamais changer. Ils ne montraient pas vraiment de signes de résistance collective. Les attaques sporadiques appelées « terrorisme » nous faisaient sentir dans notre droit, et nous remplissaient d'un vif désir de revanche. Mais quoi qu'il en soit, au milieu de cette orgie de toute-puissance – et ce, à ma grande surprise –, je me rendis compte que les personnes qui m'enthousiasmaient le plus étaient une bande de Noirs Américains – des gens qui n'avaient rien à voir avec le miracle sioniste ou avec ma propre tribu chauvine et exclusive.

Deux jours plus tard, j'achetai mon premier saxophone. C'est un instrument très facile pour débiter – demandez à Bill Clinton – mais apprendre à jouer comme Bird ou comme Cannonball Adderley semblait une mission impossible. Je commençai à m'entraîner jour et nuit, et plus j'avais, plus j'étais impressionné par les formidables performances de la grande famille des musiciens Noirs Américains que je commençais à bien connaître. En un mois je découvris Sonny Rollins, Joe Henderson, Hank Mobley, Thelonious Monk, Oscar Peterson et Duke Ellington, et plus je les écoutais, plus je réalisais que mon éducation judéocentrée était, d'une certaine manière, totalement mensongère.

Après un mois passé avec un saxophone fourré dans la bouche, mon enthousiasme de combattant militaire avait complètement disparu. Au lieu d'hélicoptères volant derrière

les lignes ennemies, je commençais à rêver de vivre à New York, Londres ou Paris. Tout ce que je voulais, c'était d'avoir la possibilité d'écouter les plus grands joueurs de jazz en *live*, car nous étions au début des années 70 et beaucoup d'entre eux étaient encore parmi nous.

Aujourd'hui, les jeunes qui veulent jouer du jazz ont tendance à s'inscrire dans une école de musique. C'était très différent à mon époque. Ceux qui voulaient jouer de la musique classique rejoignaient un conservatoire, mais ceux qui voulaient jouer juste pour l'amour de la musique, restaient à la maison et swinguaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y avait pas de cours de jazz en Israël à cette époque, et dans ma ville, Jerusalem, il y avait seulement un tout petit jazz-club abrité dans un vieux et pittoresque bain turc reconverti. Chaque vendredi après-midi, il s'y tenait une séance d'improvisation, et pendant mes deux premières années de jazz, ces impros furent la substance de ma vie. Je cessai toute autre chose. Je pratiquais jour et nuit, même lorsque je dormais, et me préparais pour la prochaine « impro du vendredi ». J'écoutais la musique et interprétais quelques grands solos. Je jouais dans mon sommeil, imaginant les changements d'accords et volant au-dessus d'eux. Je décidai de consacrer ma vie au jazz, acceptant le fait que, comme Israélien blanc, mes chances d'arriver au sommet étaient plutôt minces.

Je ne réalisais pas encore que ma nouvelle dévotion au jazz avait bouleversé mes tendances nationalistes juives ; que ce fut probablement à ce moment que je laissais derrière moi l'Élection pour devenir un être humain ordinaire. Des années plus tard, je m'apercevrai qu'en effet le jazz fut mon échappatoire.

Il ne me fallut que quelques mois, pourtant, pour commencer à me sentir de moins en moins relié à la réalité

qui m'entourait. Je me voyais comme faisant partie d'une bien plus large et grande famille, une famille d'amoureux de la musique, de gens admirables, intéressés par la beauté et l'esprit plutôt que par la terre, le veau d'or et la colonisation.

Cependant, je devais toujours rallier l'IDF. Alors que les générations ultérieures de jeunes musiciens de jazz israéliens ont simplement échappé à l'armée en fuyant vers la Mecque du jazz, New-York, une telle option n'était pas imaginable pour moi, jeune homme descendant de sionistes de Jérusalem. Cette possibilité ne m'effleura même pas.

En juillet 1981, je rejoignis l'armée israélienne, mais dès le premier jour de service, je fis de mon mieux pour fuir l'appel du devoir – pas parce que j'étais un pacifiste, pas non plus parce que je m'intéressais au sort des Palestiniens. Je préférais seulement rester seul avec mon saxophone.

En juin 1982, lorsque la première guerre Israël-Liban éclata, j'étais soldat depuis une année. Il n'y avait pas besoin d'être un génie pour comprendre la vérité. Je savais que nos dirigeants mentaient ; en fait chaque soldat israélien comprenait que cette guerre avait été déclenchée par une agression d'Israël. Personnellement, je ne ressentais plus aucun attachement pour la cause sioniste, pour Israël ou pour le peuple juif. Mourir sur l'autel juif ne me disait plus rien du tout. Cependant, les raisons qui me motivaient n'étaient toujours pas politiques ou éthiques ; c'était bien plutôt mon désir d'être seul avec mon nouveau saxophone *Selmer Paris Mark IV*. Faire des gammes à la vitesse de la lumière me semblait bien plus important que de tuer des Arabes au nom de la souffrance du peuple juif. Ainsi, au lieu de devenir un tueur compétent, je faisais tous les efforts possibles pour intégrer un des orchestres militaires. Cela prit quelques mois, mais j'atterris finalement en toute sécurité dans l'Orchestre de l'Armée de l'Air Israélienne (IAFO).

L'IAFO était constitué d'une manière particulière. Vous pouviez être accepté parce que vous étiez un excellent musicien ou possédiez un talent prometteur, mais également parce que vous étiez le fils d'un pilote mort. Le fait que je sois accepté alors que mon père faisait toujours partie des vivants me rassura : pour la première fois j'envisageai la possibilité que je puisse posséder un certain talent musical.

À ma grande surprise, aucun des membres de l'orchestre ne prenait l'armée au sérieux. Nous n'étions tous intéressés que par une seule chose : notre développement musical personnel. Nous détestions l'armée, et il ne fallut pas longtemps avant que je me mette à détester l'État qui avait besoin d'une armée de l'air, qui elle-même avait besoin d'un orchestre, qui lui-même m'empêchait de travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Lorsque nous étions appelés à jouer pour un événement militaire, nous nous efforcions de jouer aussi mal que possible, juste pour nous assurer que nous ne serions plus jamais invités. Parfois même, nous nous réunissions l'après-midi, rien que pour nous *exercer* à mal jouer. Nous réalisions que plus nous jouions mal ensemble, plus nous gagnions en liberté individuelle. Dans l'orchestre militaire, j'appris pour la première fois comment être subversif, comment saboter le système pour atteindre un idéal personnel.

Durant l'été 1984, juste trois semaines avant que je raccroche mes habits militaires, nous avons été envoyés au Liban pour une tournée de concerts. À cette époque, c'était un endroit très dangereux. L'armée israélienne était terrée dans des bunkers et des tranchées, évitant tout affrontement avec la population locale. Le deuxième jour nous partîmes pour Ansar, un célèbre camp d'internement israélien au Sud-Liban. Cette expérience allait complètement transformer ma vie.

Au bout d'une piste poussiéreuse, un jour de chaleur caniculaire de début juillet, nous arrivâmes en enfer sur terre. L'immense centre de détention était entouré de fils de fer barbelés. Pendant que nous roulions vers le quartier général du camp, nous pouvions voir des milliers de prisonniers en plein air, brûlés par le soleil.

Aussi difficile à croire que cela puisse être, les orchestres militaires sont toujours traités comme des VIP, et une fois que nous étions arrivés au baraquement des officiers, on nous emmena pour une visite guidée du camp. Nous marchions le long de l'interminable fil de fer barbelé, flanqué de tours de garde. Je ne pouvais en croire mes yeux.

– Qui sont ces gens ? demandai-je à un officier.

– Des Palestiniens, dit-il. Sur la gauche, il y a ceux de l'OLP [Organisation de Libération de la Palestine], et à droite il y a les gars d'Ahmed Jibril [fondateur et chef du Front Populaire pour la Libération de la Palestine]

– ils sont beaucoup plus dangereux, c'est pourquoi nous les tenons séparés.

J'examinais les détenus. Ils étaient très différents des Palestiniens de Jérusalem. Ceux que je voyais à Ansar étaient en colère. Ils n'étaient pas vaincus, ils étaient des combattants de la liberté et ils étaient nombreux. Alors que nous continuions à suivre le fil de fer barbelé, je continuais à observer les prisonniers, et arrivai à une insupportable évidence : je marchais du mauvais côté, en uniforme militaire israélien. Cet endroit était un camp de concentration. Les prisonniers étaient les « Juifs », et je n'étais rien d'autre qu'un « nazi ». Cela me prit des années pour m'avouer que l'opposition binaire Juif/nazi était encore en elle-même le résultat de mon endoctrinement judéocentré.

Alors que j'observais l'impact de mon uniforme, essayant de me débrouiller avec l'énorme sentiment de honte qui

montait en moi, nous arrivâmes à un grand terrain plat au milieu du camp. L'officier qui nous guidait nous servit encore des platitudes à propos de la guerre en cours pour défendre notre havre juif. Alors qu'il nous ennuyait à mourir avec ces mensonges sans intérêt de la *Hasbara* (propagande), je remarquai que nous étions entourés par deux douzaines de blocs de béton, chacun d'une surface d'environ un mètre carré et de un mètre trente de haut, avec de petites portes en métal en guise d'entrées. J'étais horrifié à l'idée que mon armée enfermait des chiens de garde dans ces caisses pour la nuit. Mû par ma *chutzpah*⁴ israélienne, j'interpellai l'officier à propos de ces horribles cubes en béton pour chien. Il fut rapide à répondre : « Ce sont nos quartiers d'isolement ; après deux jours dans l'un d'entre eux, vous devenez un fervent sioniste ! »

C'en était assez pour moi. Je réalisais que mon aventure avec l'État israélien et avec le sionisme était terminée. Pourtant je n'en savais encore que très peu à propos de la Palestine, à propos de la *Nakba*⁵, ni même d'ailleurs à propos du judaïsme et de la judéité. Tout ce que je voyais alors était qu'en ce qui me concernait, Israël était une mauvaise chose, et que je ne voulais plus rien avoir à faire avec. Quinze jours plus tard, je rendais mon uniforme, attrapais mon saxo alto, prenais le bus pour l'aéroport Ben-Gourion et partais pour l'Europe pour quelques mois, à jouer dans la rue. À l'âge de vingt-et-un an, j'étais libre pour la première fois. Toutefois, décembre s'avéra trop froid pour moi, et je rentrai à la maison – mais avec la ferme intention de retourner en Europe. D'une certaine manière, je désirais déjà devenir un *Goy*⁶ ou au moins être entouré de *Goyim*.

⁴ mot hébreu signifiant : audace, culot [NDT]

⁵ mot arabe signifiant « catastrophe », faisant référence à l'exode palestinien qui eut lieu lors de la création d'Israël en 1948. [NDT]

⁶ *goy* (pluriel *goyim*) : mot hébreu qualifiant les non-Juifs, également appelés « gentils » [NDT]

Il me fallut encore dix ans avant de pouvoir quitter Israël pour de bon. Mais pendant ce temps, je commençai à m'informer sur le conflit israélo-palestinien, et à accepter que je vivais en fait sur la terre de quelqu'un d'autre. J'intégrais le fait accablant, qu'en 1948 les Palestiniens n'avaient pas abandonné leurs maisons volontairement – comme on nous le disait à l'école – mais avaient subi une brutale purification ethnique par mon grand-père et consorts. Je commençais à réaliser que cette purification ethnique n'avait jamais cessé en Israël mais avait simplement pris des formes différentes, et à reconnaître le fait que le système juridique israélien n'était pas impartial mais racialement orienté (par exemple, la « Loi du Retour » accueille soi-disant « chez eux » les Juifs de n'importe quel pays, après 2000 ans, mais interdit aux Palestiniens de retourner dans leurs villages après deux ans à l'étranger). Pendant tout ce temps, j'ai aussi progressé comme musicien, devenant un musicien de studio reconnu et un producteur musical. Je n'étais vraiment impliqué dans aucune activité politique, et même si je m'intéressais au discours de la gauche israélienne, je réalisai rapidement qu'elle était principalement un club mondain plutôt qu'une force idéologique motivée par une conscience éthique.

Lors des accords d'Oslo en 1993, je ne pouvais en supporter plus. Je voyais que le « processus de paix » israélien n'était rien d'autre que des salades. Son but n'était pas de se réconcilier avec les Palestiniens ou de faire face au péché originel sioniste, mais de garantir plus encore l'existence de l'État Juif aux dépens des Palestiniens. Pour la plupart des Israéliens, *shalom* ne veut pas dire « paix » ; ça vaut dire sécurité, et seulement pour les Juifs. Que les Palestiniens

puissent revendiquer leur « Droit au Retour » était hors de question. Je décidai de quitter ma maison et ma carrière. Je laissai tout et tout le monde derrière moi, y compris ma femme Tali qui me rejoignit plus tard. Tout ce que j'emmenai fut mon saxophone ténor – mon vrai, mon éternel ami.

Je m'installai à Londres, et commençai des études de troisième cycle, en philosophie, à l'Université d'Essex. En une semaine je réussis à obtenir une place au Black Lion, un pub irlandais légendaire dans Kilburn High Road. À ce moment-là – je ne réalisais pas la chance que j'avais – je ne savais pas combien il était difficile d'arriver à faire un numéro à Londres. En fait, ce fut le début de ma carrière internationale comme musicien de jazz. En un an je devins très populaire au Royaume-Uni, à jouer du be-bop et du post-bop. Au bout de trois ans, je jouais avec mon groupe dans toute l'Europe.

Cependant, le mal du pays ne tarda pas à m'atteindre. À ma grande surprise, ce n'était pas Israël qui me manquait ; ni Tel-Aviv, ni Haïfa, ni Jérusalem. C'était la *Palestine*. Ce n'était pas les conducteurs de taxi vulgaires et bruyants de l'Aéroport Ben-Gourion, ou les centres commerciaux crasseux de Ramat Gan, mais le petit bistrot de Yefet Street à Jaffa qui servait le meilleur houmous que l'on puisse acheter, et les villages palestiniens qui s'étiraient le long des collines au milieu des oliviers et des cactus *sabra*⁷. Chaque fois que je rêvais d'une visite chez moi, je me retrouvais à Edgware Road, à passer la soirée dans un restaurant libanais. À partir du moment où j'ai commencé à exprimer pleinement mes pensées en public à propos d'Israël, il devint clair pour moi que Edgware Road était probablement le lieu le plus proche de mon pays natal où je pourrais jamais être.

⁷ cactus produisant les figues de Barbarie [NDT]

Lorsque je vivais en Israël, il faut l'avouer, je n'avais jamais été emballé par la musique arabe. Je suppose que les colons sont rarement intéressés par la culture indigène. J'aimais beaucoup la musique folklorique et m'étais déjà fait connaître en Europe et aux USA comme musicien de *klezmer*⁸, et avec les années j'avais commencé à jouer aussi de la musique turque et grecque. Mais j'étais passé complètement à côté de la musique arabe, et en particulier de la musique palestinienne. À Londres, en traînant dans les restaurants libanais, je réalisai que je n'avais jamais vraiment étudié la musique de mes voisins. Plus troublant, je l'avais ignorée et même rejetée. Bien qu'elle ait été tout autour de moi, je ne l'avais jamais vraiment *écoutée*. Elle était là à chaque détour de ma vie : dans l'appel à la prière depuis les mosquées, dans les voix de Umm Kulthum, Farid El-Atrash et Abdel Halim Hafez. On pouvait l'entendre dans les rues, à la télévision, dans les petits cafés de la vieille ville de Jérusalem, dans les restaurants. Elle avait été tout autour de moi – mais je ne lui avais, sans aucun respect, jamais prêté attention.

Lorsque j'atteignis le milieu de la trentaine, loin du Moyen-Orient, je commençai à être attiré par la musique indigène de ma terre natale. Ce n'était pas facile ; c'était en fait presque irréalisable. Autant c'était facile pour moi de m'imprégner du jazz, autant ça m'était presque impossible avec la musique arabe. Je mettais de la musique, attrapais mon saxophone ou ma clarinette, essayais d'y intégrer mes sons, et ils ressortaient en ayant l'air complètement étrangers. Je réalisai rapidement que la musique arabe était un langage tout à fait distinct. Je ne savais pas par où commencer, ni comment l'appréhender.

⁸ tradition musicale des Juifs ashkénazes [NDT]

D'une certaine manière, la musique de jazz est un produit occidental, avec une large influence afro-cubaine. Elle émergea au début du XX^e siècle et se développa en marge de la culture américaine. Le be-bop, musique sur laquelle je m'étais formé, consiste en de relativement courts morceaux de musique. Les airs sont courts parce qu'ils devaient rentrer dans le format trois-minutes des disques des années 40. La musique occidentale peut être facilement transcrite sur un support visuel par la notation courante et les symboles d'accords. Le Jazz, comme la plupart des musiques occidentales, est ainsi partiellement numérique. Mais la musique arabe est analogique – elle ne peut pas être transcrite. Son authenticité s'évapore si on essaye. Au moment où je parvenais à suffisamment de maturité humaine pour littéralement « affronter la musique » de ma terre natale, mes connaissances musicales faisaient obstacle.

Je ne pouvais pas comprendre ce qui m'empêchait de maîtriser la musique arabe, ou pourquoi ça ne sonnait pas juste lorsque j'essayais d'en jouer. J'avais passé beaucoup de temps à l'écouter et à m'entraîner, mais ça ne marchait tout simplement pas. Avec le temps, les critiques musicaux européens ont commencé à apprécier ma nouvelle phonique, et à me voir comme un nouveau « héros » du jazz qui aurait traversé le fossé pour devenir un expert en musique arabe. Mais je savais qu'ils avaient tort – bien que j'aie effectivement tenté de traverser ledit « fossé », je voyais bien que mes airs et mes interprétations étaient étrangers à la véritable musique arabe.

Puis je découvris un truc facile. Pendant mes concerts, lorsque je voulais reproduire cet insaisissable son oriental, je chantais d'abord une strophe qui me rappelait les airs que j'avais ignorés dans mon enfance. J'essayais de me souvenir

de l'appel résonnant du *muezzin*⁹ se faufilant dans nos rues depuis les vallées alentours, et des airs étonnants, obsédants de mes amis Dhafer Youssef et Nizar Al-Issa, ou encore de la voix grave et envoûtante d'Abel Halim Hafez. Au début, je fermais juste les yeux et écoutais intérieurement, mais sans m'en apercevoir, je commençai petit à petit à ouvrir aussi la bouche et à chanter à haute voix. Ensuite, je réalisai que si je chantais avec le saxophone sur la bouche, j'arrivais à un son qui ressemblait fortement à celui des cornes métalliques des mosquées. J'avais essayé si longtemps de me rapprocher de la sonorité arabe, et là, j'oubliais simplement ce que je voulais accomplir, et commençais à me faire plaisir.

Au bout d'un moment, je remarquai que les échos de Jenin, al-Quds et Ramallah commençaient à sortir naturellement du ventre de mon claron. Je me demandais ce qui était arrivé, pourquoi ça sonnait soudain authentique, et je conclus que c'était parce que j'avais abandonné la *primauté de l'œil*, et que j'avais, à la place, focalisé mon attention sur la *primauté de l'oreille*. Je ne cherchais pas mon inspiration sur la partition – en tant que support visuel ou pour rester en conformité avec les règles de l'art –, dans la notation musicale ou les symboles d'accords. À la place, j'écoutais ma voix intérieure. De me débattre avec la musique arabe me rappela comment j'avais commencé à jouer de la musique la première fois. À la fin d'une journée, j'avais entendu Bird à la radio, je ne l'avais pas vu à la télévision.

Grâce à la musique, et particulièrement grâce à mon combat très personnel avec la musique arabe, j'ai appris à *écouter*. Plutôt que de considérer l'histoire ou d'analyser son évolution sous l'angle matériel, c'est l'écoute qui constitue le pilier central d'une profonde compréhension. Une attitude

morale se met en place lorsque les yeux sont fermés et que les résonances de la conscience peuvent se mettre en harmonie avec notre âme. Avoir de l'empathie, c'est accepter la primauté de l'oreille¹⁰.

⁹ *muezzin* : mot d'origine turque désignant la personne chargée de l'appel à la prière. [NDT]

¹⁰ « La primauté de l'oreille » peut faire écho (pour certains) à la prière judaïque *Shma Yisrael* : « Entends, Ô Israël : le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est unique » (*Deutéronome* 6:4). Bien que le judaïsme donne une grande importance au fait d'« entendre », il est essentiel de faire une distinction nette d'avec mon propre appel pour un jugement critique et personnel, à l'opposé de l'appel judaïque pour une obéissance totale.

IDENTITÉ CONTRE IDENTIFICATION

CHAPITRE I LE DROIT D'EN PARLER

À Londres, dans ce que j'appelle souvent mon « exil volontaire », je compris qu'Israël et le sionisme n'étaient que des parties du plus large problème juif.

Israël est l'État juif, en tous cas c'est ce qu'il prétend être. Israël est fortement soutenu, institutionnellement, financièrement et spirituellement par la communauté juive internationale. Le sionisme et Israël sont devenus les identifiants symboliques du Juif contemporain. Et pourtant, malgré le fait qu'Israël soit l'État Juif, malgré son immense soutien par les lobbies juifs partout dans le monde, rarement un journaliste sera assez courageux pour se demander ce que veut dire le mot « Juif ». Il semble que cette question soit encore tabou dans le discours occidental.

Dans ce livre je vais essayer de démêler ce nœud. Je vais présenter une sévère critique de la politique et de l'identité juives. Mais il est essentiel de préciser tout de suite qu'il n'y aura pas la moindre référence aux Juifs en tant qu'ethnie ou race. Dans mes textes, je différencie les Juifs (les gens), le judaïsme (la religion), et la judéité (l'idéologie). Ce livre ne traite pas des Juifs comme peuple ou comme ethnie. Mes études sur la question indiquent plutôt que les Juifs ne forment aucune sorte de continuum racial. En résumé, ceux qui recherchent une interprétation du sionisme relative au sang ou à la race devront la chercher dans le travail de quelqu'un d'autre.

Dans mon travail, je m'abstiens également de critiquer le judaïsme, la religion. Je confronte plutôt les différentes

interprétations du code judaïque. Je traite de l'Idéologie juive, de la politique identitaire juive et du discours politique juif. Je demande ce que signifie être juif. J'en recherche les implications au niveau métaphysique, spirituel et socio-politique.

Je commence mon voyage en soulevant une question relativement simple. Qui sont les Juifs ? Ou, plutôt, que veulent dire les gens lorsqu'il se nomment eux-mêmes Juifs ?

En ce qui concerne leur propre perception d'eux-mêmes, ceux qui se nomment Juifs peuvent être divisés en trois catégories principales :

1. Ceux qui suivent le judaïsme.
2. Ceux qui se voient comme des êtres humains qui se trouvent être d'origine juive.
3. Ceux qui mettent leur judéité avant et au-dessus de toutes leurs autres caractéristiques.

Les deux premières catégories correspondent à un groupe de personnes inoffensives et innocentes.

Nous avons tendance à penser que les personnes religieuses sont d'une manière générale inspirées par leurs croyances, et on s'attend à ce qu'elles se soumettent à une sorte de système de valeurs spirituellement et moralement supérieur. Par conséquent, le judaïsme peut être compris comme un système de croyance éthique¹. Le judaïsme a été l'identifiant symbolique des Juifs depuis au moins deux millénaires. Il est assez clair et cohérent. Malgré le fait que de plus en plus de crimes sont commis au nom de la Torah, le judaïsme peut être défendu comme religion universelle en suggérant que le *messianisme* nationaliste juif n'en est qu'une interprétation.

¹ Malgré quelques idées dérangeantes exprimées dans la Torah et spécialement dans le Talmud, c'est un fait avéré que les Juifs ultra-orthodoxes sont collectivement contre le sionisme et soutiennent les Palestiniens.

La seconde catégorie est également tout à fait innocente. Personne ne peut choisir sa propre origine. Tout esprit moral est d'accord avec le fait que les gens doivent être respectés et traités de manière égale, sans distinction d'origine ou d'appartenance raciale et ethnique.

La troisième catégorie est problématique. Sa définition peut sembler polémique à certains. Et pourtant, assez bizarrement, ce fut la définition donnée à la veille du XX^e siècle par Chaim Weizmann, un personnage important du début du sionisme et qui fut ensuite le premier président israélien : « Il n'y a pas de Juifs anglais, français, allemands ou américains, mais seulement des Juifs vivant en Angleterre, en France, en Allemagne ou en Amérique ». En quelques mots, Weizmann avait réussi à définir formellement l'essence de la judéité. Elle est fondamentalement une « qualité première ». Vous pouvez être un Juif qui demeure en Angleterre, un Juif qui joue du violon ou même un Juif contre le sionisme, mais avant toute autre chose vous êtes un Juif. Et ceci est exactement l'idée transmise par la troisième catégorie.

C'est le fait de voir la judéité comme l'élément clé et la caractéristique fondamentale d'un être humain. Toute autre qualité est secondaire. Ceci est exactement le message que les premiers sionistes souhaitaient promulguer. Pour Weizmann, la judéité était une qualité unique qui empêchait les Juifs de s'assimiler ou de se fondre dans la masse. Le Juif devait toujours rester un étranger.

Cette manière de penser était apparente dans la plupart des premiers écrits sionistes. Jabotinsky alla même plus loin. Il était persuadé que l'assimilation était impossible pour des raisons biologiques. Voici ce qu'il eut à dire à propos des Juifs allemands : « Un Juif élevé parmi les Allemands pourra adopter les coutumes allemandes, les mots allemands. Il pourra être

entièrement imprégné de la substance allemande, mais le noyau de sa structure spirituelle restera toujours juive, parce que son sang, son corps, son type physique racial est juif. » (Vladimir Jabotinsky, « Lettre sur l'autonomie », 1904).

Ces idées racistes sont antérieures au nazisme. Jabotinsky n'était pas le seul ; même le juif marxiste, Ber Borochov, qui renvoie la condition juive aux circonstances historiques et matérielles, a proposé une solution qui soit particulière au peuple juif, c'est-à-dire le nationalisme juif. Une idéologie selon laquelle les Juifs auraient des activités prolétariennes, à savoir la production, mais maintiendraient leurs particularités nationales et culturelles.

Borochov mettait les Juifs à l'écart de la révolution prolétarienne internationale. Pourquoi faisait-il cela ? Parce que les Juifs sont exclusivement juifs, ou du moins les sionistes ont tendance à penser qu'ils le sont.

Le sioniste est d'abord et avant tout un Juif. Il ne peut pas être simplement un citoyen britannique ordinaire qui se trouve être d'origine juive. Il est plutôt un Juif qui habite en Grande-Bretagne. Il est un Juif qui parle anglais, il est un Juif qui bénéficie des services de santé du NHS², il est un Juif qui conduit sur le côté gauche de la route. Bien qu'il soit britannique de naissance il est aussi le « suprême autre » par choix.

L'AGENT SIONISTE

La troisième catégorie de Juif n'a pas besoin de partir en Palestine. Vivre à Sion est juste une possibilité offerte par la philosophie sioniste. Vous n'êtes pas obligés d'errer pour devenir un bon sioniste. Parfois c'est même mieux si vous restez exactement là où vous êtes.

Lisons ce que Victor Ostrovsky, un déserteur, ex-agent du Mossad, nous dit à propos de la fraternité juive. « Le jour suivant, Ran S. nous fit une conférence sur les *sayanim*, une unique et importante partie des opérations du Mossad. Les *sayanim* (assistants) – doivent être cent pour cent juifs. Ils vivent à l'étranger, et bien qu'ils ne soient pas des citoyens israéliens, beaucoup sont contactés à travers leurs familles en Israël. Par exemple, on pourra demander à un Israélien ayant un membre de sa famille en Angleterre, d'écrire une lettre informant son destinataire du fait qu'il représente une organisation dont le but principal est d'aider à assurer la sécurité des Juifs de la Diaspora. Est-ce que le parent anglais pourrait aider d'une manière ou d'une autre ?... Il y a des milliers de *sayanim* autour du monde. Rien qu'à Londres, il y en a à peu près deux mille qui sont actifs, et encore cinq mille qui pourraient le devenir. Ils remplissent différents rôles. Par exemple, un *sayan* gérant une agence de location de voitures pourra aider le Mossad à louer une voiture sans avoir à remplir les formulaires usuels. Un *sayan* agent immobilier pourra trouver un logement sans susciter de suspicions, une banque *sayan* pourra, au besoin, vous trouver de l'argent au milieu de la nuit, un docteur *sayan* pourra soigner une blessure par balle sans faire de rapport à la police, et ainsi de suite. L'idée est d'avoir un groupe de personnes disponibles en cas de besoin, qui peuvent rendre des services discrètement, par loyauté envers la cause. On ne leur rembourse que les frais³.

Les *sayanim* appartiennent à la troisième catégorie. Ce sont des gens qui se considèrent en premier comme des Juifs. Le *sayan* est une personne qui trahirait la nation dont il est citoyen par dévotion envers l'idée d'une fraternité clanique.

2 *National Health Service* [service de la santé publique britannique] [NDT]

3 *By Way of Deception* (Par voie de tromperie), Victor Ostrovsky, *St. Martin's*, 1990, pg 86-7

Alors que dans les premiers temps, le sionisme se définissait lui-même comme une tentative d'amener la communauté juive du monde entier vers Sion, depuis les trois dernières décennies, il est devenu clair pour les dirigeants sionistes qu'Israël a finalement intérêt à ce que la communauté juive, et spécialement l'élite juive, reste exactement là où elle est. Paul Wolfowitz⁴, Rahm Emmanuel⁵, Lord Levy⁶ et David Aaronovitch⁷ se sont révélés bien plus utiles à la cause sioniste en restant à leurs places.

LE SIONISME, UN RÉSEAU MONDIAL

Le sionisme n'est pas un mouvement colonial ayant des visées sur la Palestine, comme le prétendent certains intellectuels. Le sionisme est en fait un mouvement mondial, qui est nourri par une solidarité tribale unique de membres de la troisième catégorie. Être un sioniste veut dire accepter que, plus que toute autre chose, on est d'abord un Juif. Ostrovsky continue : « Vous avez à votre disposition un système de recrutement sans risques, qui vous donne accès à des millions de Juifs à employer à l'extérieur de vos propres frontières. C'est bien plus facile d'opérer avec ceux qui sont disponibles sur le lieu même, et les *sayanim* offrent partout une aide incroyablement pratique. »⁸

4 Paul Dundes Wolfowitz (né le 22 décembre 1943) est un dirigeant néo-conservateur, ancien Secrétaire adjoint à la Défense des USA. Comme Secrétaire adjoint à la Défense, Wolfowitz fut un agent important de la politique irakienne du Président Bush.

5 Rahm Israel Emanuel (né le 29 novembre 1959), ancien Chef de Cabinet de la Maison Blanche du Président Obama ; a servi comme conseiller politique pour le Président Bill Clinton de 1993 à 1998.

6 Michael Abraham Levy (né le 11 juillet 1944) était le responsable de la collecte de fonds pour le Parti Travailliste britannique. Ami de longue date de l'ancien Premier ministre Tony Blair, Lord Levy a passé neuf ans, depuis 1998, comme envoyé spécial de Tony Blair au Moyen-Orient.

7 David Aaronovitch (né le 8 juillet 1954) est un auteur britannique, présentateur de télévision, et journaliste. C'est un chroniqueur régulier du *Times* et du *Jewish Chronicle*. Aaronovitch fut parmi les quelques défenseurs de la 2ème Guerre d'Irak dans la Presse Britannique.

8 *Ibid.* p 87

Ce que nous voyons ici est un extraordinaire degré de solidarité. Mais les Juifs sont loin d'être une seule race, alors si ce n'est pas une solidarité raciale *per se*⁹, qu'est-ce qui amène le *sayan* à courir le risque d'années d'emprisonnement ? Qu'est-ce qu'il y avait dans la tête de l'espion israélien Jonathan Pollard¹⁰ lorsqu'il a trahi son pays ? Qu'est-ce qu'il y a dans la tête des deux mille *sayanim* présumés à Londres lorsqu'ils trahissent leur reine ou leurs voisins ? Qu'est-ce que Paul Wolfowitz avait dans la tête lorsqu'il élaborait, pour son pays, le projet de détruire les dernières poches de résistance arabe à Israël ?

Je considère le témoignage d'Ostrovsky comme étant fiable. Comme on le sait, le gouvernement israélien utilisa toutes les manières possibles pour empêcher la publication de ses livres.

Dans un entretien radiophonique, Joseph Lapid, alors chroniqueur israélien de renom, ouvrit son cœur et informa le monde de ce qu'il pensait d'Ostrovsky : « Ostrovsky est le Juif le plus félon de l'histoire juive moderne. Et il n'a aucun droit à vivre, sauf s'il est prêt à rentrer en Israël et à affronter un procès. »¹¹

Valérie Pringle, une journaliste du bord opposé, demanda à Lapid : « Pensez-vous que ce soit une attitude responsable que de dire ce que vous avez dit ? »

Lapid : « Oh oui, je le pense vraiment. Malheureusement le Mossad ne peut pas le faire parce que nous ne pouvons pas compromettre nos relations avec le Canada. Mais j'espère qu'il y aura un Juif honnête au Canada pour faire cela pour nous. »

9 locution latine signifiant « en soi » [NDT]

10 Jonathan Jay Pollard (né le 7 août 1954) était un ancien employé américain de la CIA et de la Marine US, qui fut convaincu d'espionnage au profit d'Israël. Il fut condamné à perpétuité en 1987.

11 <http://www.washington-report.org/backissues/0195/9501017.htm>

Pringle : « Vous espérez cela. Vous pourriez vivre avec son sang sur vos mains ? »

Lapid : « Oh non. C'est à... mais ce ne serait pas son sang sur mes mains. Ce serait faire justice à un homme qui a fait la chose la plus horrible à laquelle un Juif puisse penser, et ceci est qu'il brade l'État juif et le peuple juif à nos ennemis pour de l'argent. Il n'y a absolument rien de pire qu'un être humain – s'il peut être appelé un être humain – puisse faire. »

Lapid, qui fut plus tard un membre du cabinet Sharon, était très clair : être un Juif est un engagement profond, qui va bien au-delà de n'importe quel ordre légal ou moral. Clairement, pour Lapid, la judéité n'est pas une posture spirituelle ou religieuse, c'est un engagement politique. C'est une vision du monde qui s'applique jusqu'au dernier Juif sur cette planète. Comme il l'a dit : le Mossad ne peut pas vraiment tuer Ostrovsky, c'est alors à un « honnête Juif au Canada » de faire le boulot.

Un journaliste israélien, qui fut ensuite ministre de la justice israélienne, exprime ici le plus scandaleux des points de vue. Il encourage un de ses pairs juifs à commettre un meurtre au nom de la fraternité juive. En bref, non seulement Lapid confirme le rapport d'Ostrovsky sur le monde des *sayanim*, mais il confirme aussi l'opinion de Weizmann selon laquelle, du point de vue d'un sioniste, il n'y a pas de Juifs canadiens, mais seulement des Juifs qui vivent au Canada. Mais voilà qu'il affirme également, qu'un Juif qui vit au Canada devrait agir en assassin pour servir ce qu'il considère comme la cause juive. Dans les yeux d'un sioniste, la judéité fonctionne comme un réseau international.

Dans son livre, Ostrovsky en parle comme d'une solidarité raciale ; je l'appelle fraternité de troisième catégorie et Weizmann l'appelle sionisme. Mais tout cela veut dire

la même chose. Tout cela parle d'un engagement, celui qui attire de plus en plus de Juifs vers une association obscure, dangereuse et amoralisée. De toute évidence, le propos du sionisme n'est pas Israël. Israël n'est qu'un capital territorial instable, maintenu violemment par une force de mission composée de Juifs de la troisième catégorie parlant hébreu. En fait, il n'y a pas de centre géographique à l'entreprise sioniste. Il est difficile de déterminer où les décisions sionistes se font. Est-ce à Jérusalem ? À la Knesset, dans le bureau du Premier ministre israélien, au Mossad, ou peut-être dans les bureaux de l'ADL¹² en Amérique ? Ça pourrait être dans le bureau de Bernie Madoff¹³ ou ailleurs à Wall Street.

L'ORGANISME

Il est bien sûr possible qu'il n'y ait pas du tout de processus de décisions. Il est plus que vraisemblable que « les Juifs » n'ont pas de centre ou de quartier général. Il est plus que vraisemblable qu'ils ne sont pas conscients de leur rôle particulier dans le système tout entier, de même qu'un organe n'est pas conscient de son rôle dans la complexité d'un organisme¹⁴. Aucun opérateur individuel à l'intérieur d'une collectivité ne connaît vraiment bien le mode opératoire collectif ; il est seulement conscient de sa personne et de son rôle, de sa fonction ou de ses devoirs, limités à l'intérieur de celle-ci. C'est là probablement la plus grande force

12 ADL – *Anti-Defamation League* est une organisation sioniste basée aux USA. Se décrivant comme « la première agence pour les droits civils/rerelations humaines de la nation. »

13 Bernard Lawrence Madoff (né le 29 avril 1938) est un ancien agent de change américain et précédemment administrateur du marché boursier NASDAQ. Madoff a été condamné à la prison à perpétuité pour son implication dans ce qui fut décrit comme le plus grand système de Ponzi dans l'histoire du monde.

14 « Organisme » peut être décrit comme un assemblage entièrement hiérarchisé de systèmes fait de collections d'organes. Alors que l'organisme fonctionne comme un tout, chaque organe particulier remplit une fonction élémentaire, sans être conscient de son rôle spécifique dans le système tout entier.

du mouvement sioniste. Il transforme le mode tribal juif en un système collectif fonctionnel.

Regarder le sionisme comme un *organismus* mènerait à un changement majeur de notre vision des problèmes actuels du monde. Les Palestiniens, par exemple, ne seraient plus simplement les victimes de l'occupation israélienne, ils seraient en fait les victimes d'une entité politique mondiale unique, à savoir les gens de la troisième catégorie qui ont transformé la Terre Sainte en un bunker juif. Les Irakiens seraient plutôt vus comme les victimes des agents infiltrés de la troisième catégorie dans les administrations britanniques et américaines, qui ont réussi à transformer les armées américaines et britanniques en une force d'intervention sioniste. Le monde musulman serait vu comme victime de la tentative de tenants de la troisième catégorie d'introduire l'idéologie de l'« interventionnisme moral » dans la nouvelle Bible expansionniste occidentale. Les Américains et les Britanniques, et dans une certaine mesure, tout l'Occident, sont tous soumis à un bouleversement financier appelé « crise du crédit ». On pourrait le voir comme une frappe sioniste.

CHAPITRE II

CRISE DU CRÉDIT OU FRAPPE SIONISTE ?

En 1992, le secrétaire d'État à la Défense, Dick Cheney, engagea Paul Wolfowitz (alors Sous-Secrétaire à la Défense chargé de la planification) et son adjoint Lewis « Scooter » Libby, pour rédiger une version préliminaire du *Defense Planning Guidance*¹ (DFG) des USA, pour les années fiscales 1994-1999. Ce document, qui plus tard fut appelé la « Doctrine Wolfowitz », fut rapidement divulgué par le New York Times et souleva de sévères critiques.

Ce stupéfiant document exposait la stratégie visant à fusionner les intérêts américains avec les intérêts sionistes mondiaux dans des actions communes. Tout cela se passait dans le sillage de l'effondrement de l'Union Soviétique, alors que l'Amérique devenait la seule super-puissance.

« Notre premier objectif » écrivait Wolfowitz, « est d'empêcher l'émergence d'un nouveau rival, que ce soit sur le territoire de l'ex-Union Soviétique ou ailleurs, qui constituerait une menace de l'ordre de celle que constituait l'Union Soviétique. »²

Bien que Wolfowitz put prétendre qu'il croyait en la « liberté » et au « libre marché », il affirmait que l'Amérique ne devait permettre à personne de contester sa prédominance sur les marchés et dans le nouvel ordre mondial.

¹ Orientation du Programme de Défense [NDT]

² paru dans le texte corrigé (16/04/1992) qui suivit l'embarrassante fuite du *New York Times*

« Les U.S. doivent montrer le leadership nécessaire pour établir et préserver un nouvel ordre, qui permette de convaincre de potentiels concurrents qu'ils n'ont pas besoin d'aspirer à un rôle plus important ou de poursuivre une politique plus agressive pour protéger leurs intérêts légitimes. »

Wolfowitz avait déjà réalisé, en 1992, que le monde pourrait être réticent à accepter sa vision idéologique d'une Amérique expansionniste. Ainsi, selon lui, l'Amérique devait adopter une politique autoritaire unilatérale. Plutôt que de compter sur des coalitions internationales et sur des initiatives des Nations Unies, l'Amérique ferait mieux de se faire à l'idée qu'elle devait agir seule. Apparemment, en 1992, Wolfowitz avait déjà proclamé l'Amérique Gendarme du Monde.

« À l'instar de la coalition qui s'est opposée à l'agression irakienne, nous devrions attendre des futures coalitions qu'elles soient des rassemblements *ad hoc*, qui en général ne durent que le temps de faire face à la crise, et qui, dans la plupart des cas, n'adoptent que des conventions générales sur les objectifs à atteindre. Cependant, le sentiment que l'ordre mondial est au bout du compte tenu par les États-Unis sera un facteur de stabilisation important. »

Par conséquent, insiste Wolfowitz, l'Amérique devrait intervenir quand et où elle le pense nécessaire. C'est alors que le Sioniste International sortit du bois. Wolfowitz et Libby confirmèrent les engagements américains envers l'État juif.

« Au Moyen-Orient et dans le Golfe Persique, nous cherchons à favoriser la stabilité régionale, à dissuader les agressions envers nos amis et nos intérêts dans la région, à protéger les biens et les ressortissants américains, et à sécuriser notre accès aux espaces aériens et maritimes internationaux et au pétrole de la région. Les États-Unis sont attachés à la sécurité d'Israël, et au maintien d'une supériorité qualitative cruciale pour la sécurité d'Israël. »

LE PROJET POUR UN NOUVEAU SIÈCLE AMÉRICAIN

Le « projet » de Wolfowitz entraîna, peu après, la création du plus puissant *think tank*³ de Washington : le Projet pour le Nouveau Siècle Américain (PNAC), qui dura du début de 1997 à 2006 et exerça une influence majeure sur l'administration du président George Bush. Il serait impossible d'analyser la politique américaine et les guerres impérialistes des néo-conservateurs durant cette période sans tenir compte de l'influence de la PNAC. Il serait également impossible de comprendre la chute de l'hégémonie américaine dans le monde (en général) et au Moyen-Orient (en particulier) sans tenir compte de la doctrine interventionniste prônée par la PNAC et de son soutien aux intérêts internationaux et régionaux d'Israël.

Selon la page d'accueil du site Internet de la PNAC, l'objectif du *think tank* était de « promouvoir le *leadership* mondial américain »⁴. Conformément aux recommandations interventionnistes établies par Wolfowitz et Libby, la PNAC pensait que « le *leadership* américain était aussi bien pour l'Amérique que bien pour le monde »⁵. Il suggérait ouvertement que tout ce qui était bien pour les Américains était également bien pour le reste de l'humanité⁶.

³ littéralement « réservoir à idées » [NDT]

⁴ Page d'accueil de la PNAC : <http://www.newamericancentury.org/>
(<http://www.newamericancentury.org/>)

⁵ *Ibid.*

⁶ Le 3 juin 1997, la PNAC publia sa « Déclaration de Principes », une série de propositions qui fait des USA une force de police mondiale, la gardienne de la « moralité », la propagatrice de la « démocratie » et la défenderesse de l'État juif et de ses intérêts :

- nous devons augmenter significativement nos dépenses de défense si nous voulons aujourd'hui endosser nos responsabilités mondiales et moderniser nos forces armées pour le futur ;
- nous devons renforcer nos liens avec nos alliés démocratiques et affronter les régimes hostiles à nos intérêts et à nos valeurs ;
- nous devons promouvoir la cause de la liberté politique et économique à l'étranger ; [et]
- nous devons accepter la responsabilité du rôle particulier de l'Amérique, de conserver et étendre un ordre international qui soit bon pour notre sécurité, notre prospérité et nos principes.

Les *think-tankers*⁷ de la Nouvelle Amérique avaient de toute évidence les yeux sur le pétrole irakien. Cependant, l'Irak présentait aussi un risque permanent pour l'allié chéri des Américains dans la région, c'est-à-dire l'État juif, pour qui l'Irak était l'un des derniers ennemis insoumis. Un changement de régime en Irak demeura la volonté intangible de la PNAC de 1997 à 2000. Wolfowitz, qui émergea naturellement comme figure de proue de la PNAC, fit constamment pression sur l'administration Clinton, prônant la destitution immédiate de Saddam Hussein et de son régime.

En 2002-2003, alors que l'Amérique et la Grande-Bretagne préparaient une guerre contre l'Irak, il devint évident que l'administration Bush se soumettait à la philosophie politique de la PNAC.

Comme nous le savons, la guerre tourna au désastre complet. Pour beaucoup d'analystes politiques, elle symbolise le commencement de la fin de l'Empire américain. Au terme de 2006, il ne restait plus grand chose du célèbre *think tank* néo-conservateur. La PNAC était réduite à une boîte vocale et à un site fantôme, avec un seul employé laissé là pour boucler le tout. Les membres du célèbre *think tank* avaient discrètement disparu ; certains s'étaient planqués dans des postes universitaires ou administratifs beaucoup moins glorieux, d'autres avaient simplement pris leur retraite ou étaient retombés dans l'anonymat. Pourtant, leur doctrine avait fait plus d'un million et demi de victimes en Irak. Elle avait laissé un milliard de musulmans indignés, et hostiles à l'implacable impérialisme américain. Peu de temps après, toute la stratégie géopolitique américaine échouait, lorsque les masses arabes identifièrent l'Amérique comme étant leur ennemie, et quelques uns des dictateurs arabes comme des collaborateurs américains.

⁷ que l'on pourrait traduire par « penseurs », en y ajoutant un peu d'ironie... [NDT]

À l'évidence, sachant ce que nous savons aujourd'hui sur les penchants interventionnistes « moraux » des *Néo-cons*⁸ et le plaidoyer de la PNAC pour l'impérialisme, de telles désastreuses conséquences ne devraient pas nous surprendre. Pourtant, des questions doivent être posées : comment se fait-il que l'Amérique ne trouva pas, dans ses « médias libres » et sa classe politique, les moyens de résister à Wolfowitz et Libby ? Après l'élection de George W. Bush en 2000, un certain nombre de membres ou de signataires de la PNAC ont été nommés à des postes clés du gouvernement. Les médias et le système politique furent très lents à réagir. Ce seul fait soulève une question fondamentale.

Comment l'Amérique a-t-elle pu se permettre de devenir l'esclave d'idéologies intrinsèquement solidaires d'intérêts étrangers ?

LE PÉTROLE EST IMPORTANT

Les États-Unis d'Amérique est un grand pays avec de grandes routes et beaucoup de voitures assoiffées. Par conséquent, du pétrole bon marché est la clé de sa stabilité économique et sociale. On aurait pu penser à cette époque que Wolfowitz, Libby et la PNAC avaient trouvé leur chemin vers le paradis. Ils allaient faire d'une pierre deux coups ; avec une seule guerre, ils projetaient de voler le pétrole arabe, et en même temps de « sécuriser » leur État juif bien-aimé.

Comme nous le savons tous, ce plan ne fonctionna pas. Malgré l'invasion de 2003, l'Amérique ne réussit pas à mettre sa grosse main sur le pétrole irakien. La reconstruction de l'Irak, autre tentative pour gagner de l'argent, est encore à faire.

⁸ Néo-conservateurs [NDT]

Cependant, Wolfowitz n'échoua pas complètement. Il parvint à détruire un ennemi acharné d'Israël. Il renversa Saddam Hussein. Mais on dirait que Saddam a réussi à entraîner dans sa chute l'Empire américain tout entier, et ce qu'il restait de l'Empire britannique. De plus, lorsque le dernier soldat américain sera évacué par terre ou par air de la Zone Verte (au centre de Bagdad), il sera évident qu'en fait c'est l'échec de la doctrine de Wolfowitz qui aura permis à l'Iran de devenir la principale super-puissance régionale.

LA DOCTRINE DE GREENSPAN :

L'ARGENT FAIT TOURNER LE MONDE

Comment se fait-il que l'Amérique n'arriva pas à retenir ses Wolfowitz ? Comment se fait-il que l'Amérique laissa sa politique étrangère être déterminée par quelques *think tanks* dirigés par des sionistes sans pitié ? Comment se fait-il que les soi-disant « médias libres » américains n'aient pas réussi à mettre en garde le peuple américain contre l'ennemi intérieur ?

L'argent nous donne probablement une réponse, il fait en effet tourner le monde, ou tout au moins le « marché du logement américain ».

À travers les siècles, certains banquiers juifs ont gagné la réputation de commanditaires et de pourvoyeurs de fond pour des guerres⁹, et même pour une révolution communiste¹⁰.

9 http://hubpages.com/hub/Nathan_Rotschild_and_the_Battle_Of_Waterloo

10 On sait que Jacob Schiff (le directeur de Kuhn, Loeb & Compagnie) a donné vingt millions de dollars à la révolution bolchévique. Un an après sa mort, les Bolchéviques ont déposé plus de six cent millions de roubles dans la banque de Schiff, Kuhn, Loeb & Compagnie. (*New York Journal American*, 3 février 1949). On peut croire, par erreur, que le déplacement du lobbying de la communauté juive, d'Allemagne vers l'Amérique est le fruit de la montée d'Hitler. En fait, l'auteur israélien Amos Elon (*The Pity of it All*) offre, sur ce sujet, un aperçu historique intéressant. Il semble qu'à la veille de la première guerre, certains groupes de pression juifs allemands très puissants agissaient en Amérique. Apparemment, des Juifs américains d'origine allemande protestèrent contre le fait que l'Amérique se joigne à l'Angleterre et à la France. Dans une déclaration au *New York Times*, le 22 novembre 1914, Jacob H. Schiff, directeur de Khun, Loeb (à l'époque, la deuxième plus grande banque privée des USA), accusa les Anglais

Bien que quelques riches Juifs aient financé avec bonheur des conflits sur leurs propres deniers, Alan Greenspan, le directeur de la Réserve Fédérale des États-Unis, trouva un moyen bien plus sophistiqué pour faciliter ou tout au moins pour détourner l'attention des guerres perpétrées par Libby, Wolfowitz et la PNAC.

Contrairement à la manière vieillotte de la Grande-Bretagne, où Tony Blair avait embauché Lord Levy pour encourager ses « Amis d'Israël » à donner leur argent à un parti qui était sur le point de lancer une guerre criminelle, en Amérique, Alan Greenspan offrit à son président un incroyable boom économique. Apparemment, des conditions intérieures prospères détournaient l'attention de la désastreuse guerre en Irak.

Greenspan n'est pas un économiste amateur, il savait ce qu'il faisait. Il savait très bien que tant que les Américains se portaient bien, achetant et vendant des maisons, son président pourrait continuer à mettre en œuvre la « doctrine Wolfowitz » et la philosophie de la PNAC, anéantissant les « vilains arabes » au nom de la « démocratie », du « libéralisme », de la « morale », et même des « droits de la femme ».

Greenspan exhortait les Américains à acheter – il répétait le vieux mantra : « Dépenser est un acte patriotique ». Il réussit aussi à les convaincre que s'ils n'avaient pas d'argent, ça ne devait pas les arrêter. Ils « payeraient plus tard ». D'une certaine manière il avait raison, nous devons tous « payer plus tard »... peut-être même n'arrêterons-nous jamais de payer.

et les Français d'essayer de détruire l'Allemagne pour des raisons commerciales (Elon, p. 253). Les Juifs d'Europe de l'Est qui avaient émigré aux USA, fuyant la Russie tsariste antisémite, voyaient l'armée allemande comme un libérateur. La communauté juive américaine était principalement pro-allemande. Le gouvernement britannique prit cette mise au point au sérieux. L'ambassadeur britannique aux Nations Unies suspectait une conspiration juive en Amérique. La déclaration Balfour de 1917 fut en grande partie une tentative de retourner les sentiments anti-Anglais parmi la communauté juive. Cette stratégie a été couronnée de succès, en tous cas à court terme. Après la déclaration, la communauté juive mondiale, sioniste ou non sioniste, adopta pour la plupart le côté des Alliés.

Sans aller trop loin en économie, on peut dire que c'est Greenspan qui, à travers une dérégulation excessive, prépara le terrain monétaire pour l'essor des sociétés hypothécaires à *subprimes* : un marché du crédit spécialisé dans les emprunts et prêts à haut risque.

« L'innovation » dit Greenspan en avril 2005, « a amené une multitude de nouveaux produits, comme les prêts *subprime* et le créneau des programmes de crédit pour immigrants. »¹¹

C'est presque touchant de s'apercevoir que Greenspan se soucie tellement des immigrants.

« De tels développements, » continua Greenspan, « sont représentatifs des réponses du marché qui ont guidé l'industrie des services financiers à travers l'histoire de notre pays... Grâce à ces avancées technologiques, les prêteurs ont utilisé les avantages des notations du crédit et d'autres techniques, pour étendre efficacement le crédit à un plus large éventail de consommateurs. »

Greenspan reconnaissait qu'il était en train de mener le système bancaire américain vers une expérience « innovante » : « Alors qu'autrefois on aurait simplement refusé un crédit aux candidats les plus marginaux, les prêteurs peuvent maintenant juger de manière tout à fait efficace le risque constitué par les demandeurs individuels et en fixer le prix de façon appropriée. »

Il semble que l'économie occidentale toute entière est en train de payer le prix de l'idée non scientifique que Greenspan se faisait du mot « approprié ».

« Ces progrès ont mené à une croissance rapide des prêts hypothécaires *subprime* ; effectivement, aujourd'hui les crédits

subprime constituent à peu près dix pour cent de tous les crédits en cours, alors qu'ils ne représentaient que un à deux pour cent au début des années 1990. »

Comme Wolfowitz, Greenspan avait un plan. Comme pour la guerre de Wolfowitz, ça a même marché pendant un moment, mais d'une manière ou d'une autre, ça n'a pas marché jusqu'au bout. De même que nous nous souvenons tous de la déclaration embarrassée du président Bush à propos de la victoire en Irak, de même nous savons qu'il ne fallut pas beaucoup de temps au peuple américain pour comprendre que l'Amérique ne gagnerait jamais cette guerre. Greenspan, lui aussi, peut se vanter de quelques réussites initiales. La technique de prêts *subprime*, qu'il avait favorisée, a été une contribution importante à l'augmentation de la propriété individuelle et de la demande immobilière. Le taux américain global de la propriété individuelle augmenta, de 64 % en 1994, pour atteindre un pic en 2004 d'une hauteur record de 69,2 %. Le marché immobilier devint l'entreprise moteur de l'Amérique ; de plus en plus de spéculateurs investissaient leur argent là-dedans. En 2006, 22 % des maisons achetées (1,65 million d'unités) l'ont été pour faire un placement, avec en plus 14 % (1,07 million d'unités) qui furent achetées comme maisons de vacances.

Ces chiffres amenèrent les Américains à croire que leur économie était effectivement en plein boom. Et lorsqu'une économie est en plein boom, personne ne s'intéresse vraiment à la politique étrangère, certainement pas à un million de morts irakiens. Mais alors la terrible réalité tomba sur de nombreux Américains et immigrés de la classe ouvrière laborieuse qui n'arrivaient plus à rembourser l'argent qu'ils n'avaient pas eu au départ.

¹¹ Allocution du Président Alan Greenspan, Crédit à la Consommation, au Quatrième Colloque Annuel pour les Affaires Locales du Système de la Réserve Fédérale, Washington, D.C., 8 avril 2005, voir <http://www.federalreserve.gov/boarddocs/speeches/2005/20050408/default.htm>

À cause de l'augmentation du prix du pétrole et de l'augmentation des taux d'intérêt, des millions d'Américains désavantagés restèrent sur le carreau. À peine s'étaient-ils installés dans la maison de leur rêve nouvellement acquise en banlieue, qu'il n'y avait plus assez d'argent dans la tirelire pour payer leur crédit et leurs besoins élémentaires. Par conséquent, en très peu de temps, des millions de maisons furent saisies. Il n'y avait, manifestement, personne alentour qui ait les moyens d'acheter ces maisons récemment saisies. Et ainsi, les pauvres d'Amérique devinrent plus pauvres que jamais.

Exactement comme la bande à Wolfowitz avait renversé Saddam, qui avait entraîné l'Empire Américain dans sa chute, les Américains pauvres, qui avaient été utilisés pour faciliter la guerre de Wolfowitz, mirent à terre le capitalisme américain ainsi que le système monétaire et bancaire américain. La politique de Greenspan mena à la ruine une classe sociale toute entière, laissant le système financier américain avec un trou qui se chiffre maintenant en milliards de dollars.

Greenspan et Wolfowitz me rappellent une plaisanterie à propos d'un chirurgien indélicat, qui sortant de la salle après 12 heures d'une opération du cœur, dit à la famille anxieuse : « L'opération a été un grand succès mais malheureusement votre parent bien-aimé n'a finalement pas survécu. »

UN PROGRAMME MORAL

Les doctrines de Greenspan et Wolfowitz semblaient prometteuses sur le papier. L'opération a en effet été un succès mais l'Empire Américain, à la fin, ne survécut pas. Il est maintenant condamné à perdre sa primauté. Greenspan, selon ses propres dires, fit tout pour les « immigrés » et pour les « pauvres ». Wolfowitz désigna la Grande Amérique pour

être la force de police mondiale. Il le fit pour les Irakiens, pour la « morale » et la démocratie. Du moins c'est ce qu'il veut nous faire croire. Le schéma est connu : quelques « élégantes » personnes qui essayent toujours de sauver le monde au nom d'un idéal ou d'un autre. Ils « amènent » la démocratie aux « sauvages », ils « amènent » l'égalité aux pauvres. Ils utilisent des concepts éthiques abstraits. Mais d'une manière ou d'une autre, l'État juif finit toujours par en profiter. Il n'y qu'à lire le premier et grand prophète sioniste Théodore Herzl pour savoir que ceci est tout ce dont parle le sionisme politique : amener les super-puissances à servir la cause sioniste.

Quelques Américains ont été bernés jusqu'à suivre aveuglément Wolfowitz et Greenspan ; beaucoup d'autres, spécialement dans les hautes sphères économiques, politiques et médiatiques, ont été stupides de ne pas les arrêter à temps. Il aurait au moins fallu mettre un frein aux activités de Greenspan et Wolfowitz. Déjà en 1992, les Américains auraient dû être alertés de possibles dangers concernant la présence d'intérêts étrangers au centre de leurs quartiers généraux stratégiques.

Vous vous demandez peut-être, à cette étape, si je considère la crise du crédit comme étant un complot sioniste ou même une conspiration juive. En fait, c'est le contraire qui est vrai. Ce n'est pas un complot et certainement pas une conspiration, parce que tout était fait ouvertement. C'est en vérité un accident. Le patient n'a pas survécu à la fin.

CHAPITRE III

SIONISME ET AUTRES PENSÉES MARGINALES

Une façon d'étudier les politiques des minorités consiste à éclairer la tension problématique qu'il y a entre les exigences d'égalité et le maintien de visions du monde claniques ou tribales. Je fais référence ici à la difficile dualité impliquée dans le fait de vouloir être considéré comme tout le monde, alors que l'on se considère soi-même comme différent, unique ou même supérieur. À première vue, il semble qu'une exigence humaniste et universaliste pour rendre égaux les droits civils traiterait le problème et résoudrait toute forme de tension entre les marges et le centre. Mais la politique des marginaux tend à refuser tout appel à l'égalisation. Pour le politicien représentant des marginaux, l'assimilation, l'émancipation, l'intégration et même la libération sont des menaces de mort.

Une fois assimilées¹ ou intégrées², les minorités marginales font face à de sévères « crises d'identité ». On demande à une personne issue d'une minorité marginale de renoncer à sa particularité, à son caractère unique et à sa singularité. Après une intégration ou une assimilation, les jours héroïques « pré-révolutionnaires » de la juste lutte pour l'égalité ou les droits civils, sont remplacés par un discours nostalgique. Dans sa phase post-révolutionnaire, ce qui fut un jour la minorité

1 devenant une partie indiscernable d'un groupe ou d'une communauté

2 devenant acceptés à l'intérieur d'un groupe ou d'une communauté plus large

devient une entité non distinguable, une foule ordinaire. Ainsi, on devrait en déduire que la demande pour l'égalité est en elle-même un mécanisme auto-destructeur. Une fois égal, quelqu'un n'est pas différent de quelqu'un d'autre. Le succès de l'intégration réduit le discours des marginaux en un bruit dénué de sens. Aucun homme politique d'une minorité marginale ne soutient une demande politique pour l'assimilation. Une telle demande signifierait un suicide politique, une destruction volontaire de sa propre puissance politique.

En revanche, on peut aisément concevoir des désirs individuels d'assimilation ; on peut envisager un membre de ladite minorité cherchant des manières de s'intégrer dans la société. Un coup d'œil sur la réalité sociale des Juifs européens de la période précédant la deuxième guerre mondiale fournit un aperçu intéressant sur la question. Pour les raisons développées ci-dessus, l'assimilation n'a jamais été présentée comme une revendication politique juive. C'était plutôt certains Juifs individuels qui appréciaient et profitaient des tendances libérales européennes. Les revendications politiques juives étaient inspirées de différentes façons par une ségrégation tribale, culturelle ou même raciale. Une vue d'ensemble de notre réalité occidentale révèle une image de pluralité. Notre société est un agglomérat dans lequel beaucoup de ceux qui furent des marginaux sont maintenant assimilés et intégrés. Plus encore, diverses minorités ne regardent même pas leur intégration comme un processus volontaire mais plutôt comme le résultat du bonheur d'être parmi les autres. Cette tendance naturelle à se fondre dans la société environnante est vue par le politicien des minorités marginales comme une menace majeure.

LA MARGE

« La marge » est un terme qui fait souvent référence à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, vivent aux franges de la société. Il décrit ceux qui sont restés en arrière, ceux qui ne peuvent pas exprimer leur voix dans le discours dominant. Les marginaux sont souvent opprimés, harcelés, humiliés, sujets à des plaisanteries méprisables, des stéréotypes et ainsi de suite. Les marginaux gardent leurs caractéristiques marginales aussi longtemps que les injustices commises à leur encontre ne sont pas exprimées dans le discours dominant. Une fois que la particularité et le caractère unique d'une minorité marginale sont reconnus et acceptés par la masse, cette minorité devient une partie intégrante de la communauté plus large, en d'autres termes elle devient un groupe minoritaire ou même une partie constitutive, indistinguable du groupe principal.

Ainsi, on devrait accepter que le fait d'être à la marge est, au moins jusqu'à un certain point, défini par le centre. Mais la marge peut-elle être aussi définie politiquement selon ses propres termes ? Est-ce que être une lesbienne, par exemple, est suffisant pour être « marginale » sans tenir compte des circonstances sociales environnantes ? Comment décide-t-on si quelqu'un appartient à une quelconque marge ? Est-ce que être un Juif, un musulman, un *gay* ou un Albanais d'origine suffit pour faire de quelqu'un une « identité marginale » ?

Évidemment pas. Nous pouvons penser à beaucoup de Juifs, musulmans, *gays*, lesbiennes ou personnes d'origine albanaise, qui refusent toute forme de politique marginale ou identitaire. Ils ne se voient pas comme étant marginaux, et ne sont pas vus ainsi par leur entourage. De plus, certains des-dits groupes marginaux sont, de beaucoup, sur-représentés dans la politique et les médias. Les Juifs par exemple

ne peuvent pas réellement se plaindre que leur voix politique soit réduite au silence, ou inaudible. Ainsi, la marge est une notion dynamique et est modelée par sa relation avec le centre. La marge se définit en termes de négation (c'est-à-dire ce qu'elle n'est pas) plutôt que par ses caractères positifs (c'est-à-dire ce qu'elle est). C'est la raison pour laquelle les politiques marginales représentent la réalité en termes d'oppositions binaires.

Pour l'idéologue *gay*, l'opposition binaire est *gay*/hétérosexuel ; pour la politicienne féministe c'est féminité/virilité ; pour le sioniste c'est Juif/Gentil et *Eretz Yisraell* Diaspora.

Dès que le centre désire étendre sa perception de lui-même en introduisant plus d'idées libérales et non exclusives, le discours de la marge fait face à une menace d'extinction. C'est là que la politique marginale et identitaire intervient et où l'opposition binaire est introduite. Le politicien marginal est engagé dans le maintien de la négation. Cette négation entre généralement en jeu lors de l'évocation d'un conflit entre la marge et le centre.

Le sionisme, par exemple, est entretenu par l'antisémitisme. Ceci peut expliquer pourquoi les sionistes sont si enthousiastes à propos de l'augmentation des actes antisémites dans les statistiques. De même, la politique marginale *gay* est nourrie par l'homophobie et le féminisme prospère sur le machisme. La doctrine marginale et identitaire est destinée à prendre part à un échange avec le discours dominant. Mais ils ne peuvent jamais s'accorder. Elle est là pour maintenir la négation. Et donc la question demeure : est-ce que la marge peut se définir elle-même par ses propres signifiants ? Avant d'aborder cette question nous devons comprendre la notion d'identité.

IDENTITÉ, IDENTIFICATION ET AUTHENTICITÉ

Pour transformer le « marginal » en une notion qui ait du sens, le sujet marginal doit assumer qu'être un « sujet marginal » est porteur d'une identité signifiante, réelle et authentique. Un colon juif américain vivant sur une terre palestinienne confisquée doit sincèrement penser qu'être sur une terre occupée, être impliqué dans des crimes de guerre et violer quotidiennement tous les codes moraux possibles, tout en risquant sa propre vie et les vies des membres de sa famille, constitue la réalisation de son « soi véritable ». Le colon doit croire qu'il est le fils d'Abraham, et que ce lien avec son aïeul lui donne des droits spéciaux en ce qui concerne la terre de Palestine.

La croyance en une identité authentique est essentielle pour la réalisation du soi comme agent original autonome, mais l'authenticité est-elle possible ? Un penseur du courant phénoménologique pourrait dire que oui. Edmund Husserl affirme que l'on peut parler de « *Evidenz* »³, qui est la « conscience » de la matière elle-même, comme elle est révélée de la manière la plus claire, nette et appropriée pour quelque chose de son genre. Par conséquent, on peut éprouver une pure conscience de soi-même. Cette notion a été exprimée par le « *cogito ergo sum* » de Descartes : « Je pense donc je suis ». En termes phénoménologiques, c'est la « conscience » pure et lucide du « moi pensant » qui ôte tout doute à propos de moi « étant au monde », au moins comme entité pensante.

La phénoménologie essaye de décrire comment le monde est représenté et expérimenté à travers des actes conscients, et ce qui nous est donné dans l'expérience immédiate⁴ sans passer par des idées préconçues et des notions théoriques.

³ Voir « Idées directrices pour une phénoménologie » Edmund Husserl (1913) [NDT]

⁴ « Immédiat » est ici – et dans les paragraphes qui suivent – utilisé dans son acception signifiant « sans intermédiaire ». [NDT]

Selon une perspective phénoménologique, la conscience de soi peut représenter une forme de connaissance directe et authentique.

Il ne fallut que peu de temps à l'élève de Husserl, Martin Heidegger, pour déceler des failles importantes dans l'essai philosophique de son professeur. Heidegger montra qu'« être au monde » pouvait être un peu plus complexe que Husserl ne l'avait suggéré. Ce furent les connaissances du premier sur l'herméneutique qui révélèrent les défauts de la phénoménologie de Husserl. L'herméneutique traite de l'interaction subtile entre le sujet interprétant et l'objet interprété. Dans sa lecture critique de Husserl, Heidegger démontre le fait gênant qu'une conscience immédiate est en réalité difficile à concevoir. Les êtres humains, semble-t-il, « appartiennent au langage ». Le langage est là avant qu'une personne ne vienne au monde. Une fois que quelqu'un est entré dans le monde du langage, un mur de séparation fait de briques symboliques linguistiques et de mortier culturel empêche tout accès à une possible « conscience immédiate ». Peut-on penser sans langage ? Peut-on connaître quoi que ce soit sans la médiation du langage ?

Bien entendu, nous sommes capables de ressentir du désir en rêvant ou en étant bouleversé par la beauté, mais alors, dès que nous le pensons, nous nous trouvons pris dans un processus de désignation. Dès que nous désignons, le présumé « immédiat » est perdu pour toujours. Une fois dans le monde du langage, notre perception du monde est modelée par des signifiants et des symboles qui ne sont pas uniquement les nôtres. Il semblerait qu'une conscience totale authentique soit inaccessible. Si c'est bien le cas, il n'y a plus de raison de parler d'identité en termes d'expression véritable d'un « soi réel ». Dès que nous nommons, nous nous soumettons

au langage. Ainsi, s'examiner soi-même ne peut jamais révéler une identité authentique.

Par contre, nous pourrions penser l'identité comme un ensemble d'idées, de récits, de « modes de pensées » ou de codes de comportement. Mais alors, au lieu de vraiment parler d'une authentique « conscience de soi », nous nous engageons sur un autre terrain. Ainsi, nous nous identifions avec des idées, des récits, des modes de pensée, certaines visions du monde, des perceptions, des identifiants physiques et ainsi de suite. Mais alors, nous devons aussi accepter que l'« identité » renvoie à l'« identification ». Au lieu d'une quelconque forme de véritable et authentique « recherche de soi », nous sommes pris dans une sorte d'affiliation. La notion d'identité, qui est si importante pour les politiques identitaires et les théoriciens de la marginalité post-modernes, n'est rien d'autre qu'un mythe ou un fantasme. Lorsque nous parlons d'« identité marginale », ce que nous voulons exprimer est une forme d'identification. Ainsi, être homosexuel n'est pas suffisant pour transformer quelqu'un en « gay ». Alors qu'être homosexuel rend compte d'une préférence sexuelle, être un « gay » est une forme d'identification (marginale), c'est-à-dire une forte affinité pour un groupe plutôt que pour le soi.

Il semble donc que le sujet marginal ne puisse se définir lui-même par ses propres moyens. Il est défini par négation. Il est défini par un ordre symbolique existant. Plutôt que de découvrir un « soi réel », c'est un échange avec le monde qui fait naître l'idée identitaire. Lorsque nous parlons d'identité, nous parlons d'un axe d'identification : à l'une des extrémités nous trouvons la notion insaisissable d'une authenticité produite par le fantasme d'une conscience de soi immédiate, à l'autre extrémité nous trouvons un état de séparation qui est obtenu par l'identification (une affinité conceptuelle

ou symbolique). Ainsi, la recherche d'une identité véritable devrait être associée à une pure souffrance : plus quelqu'un recherche son soi authentique, plus il est engagé dans un processus d'identification qui le mènera finalement à une totale aliénation. Ici, j'invoque le retournement subversif de Lacan à propos du *cogito* de Descartes dans lequel « Je pense donc je suis » devient « Tu es là où tu ne penses pas ». Effectivement, penser nous retire de nous-mêmes.

POLITIQUES IDENTITAIRES ET PHILOSOPHIES DE LA MARGINALITÉ

L'affirmation : « Je regarde en moi-même et je vois un sioniste, un *gay*, une femme, une nation, une pastèque » et ainsi de suite, veut dire en réalité : « Je m'identifie avec le sionisme, les *gays*, les femmes, certaines idées et ainsi de suite ». Dès que nous pensons, nous sommes immédiatement soumis au pouvoir dictatorial du langage. Les communautés marginales et les discours politiques identitaires sont généralement très sensibles au pouvoir du langage, et ceci est probablement la raison pour laquelle une part importante de l'action politique concernant la marginalité est dédiée à l'imposition de restrictions du langage dans le discours dominant (habituellement au nom du politiquement correct, du libéralisme ou même de la tolérance).

Ceci est sans doute également la raison pour laquelle les communautés marginales sont si créatives dans leur utilisation du langage. Le lien des sionistes avec la langue hébraïque ressuscitée en est un bon exemple. Les premiers sionistes se rendirent compte qu'un contrôle total sur la langue leur permettrait d'imposer leur vision du monde sur les générations suivantes de Juifs. Mais les sionistes ne sont pas seuls à cet égard. D'autres groupes marginaux sont connus pour leurs dialectes, orthographe ou vocabulaire

inventifs. La liste suivante montre différentes orthographes pour le mot *woman/women*⁵ utilisées par les lesbiennes séparatistes des années 70 : *wimmin*, *wimyn*, *womyn*, *womin*. Ces différentes orthographes étaient censées « prouver » que, au moins symboliquement, une femme pouvait être « complète » même lorsque le mot *man/men*⁶ était supprimé de *woman/women*. « Nous, comme *womyn*, ne sommes pas une sous-catégorie des hommes (*men*). »⁷ La signification définit la vision du monde. Mais alors, si le langage a un rôle tellement important dans les idées marginales, la marge ne peut jamais se détacher elle-même du centre. Même lorsqu'elle établit son propre discours – signes de langage ou ordre symbolique – ce discours ne peut être existant que par sa relation et ses échanges avec le discours dominant.

LES STRATÉGIES

Depuis qu'une possibilité d'assimilation est occasionnellement offerte à la marge par la classe dominante, des opportunités d'intégration dans le centre sont parfois disponibles pour la personne marginale. Les Juifs américains assimilés, par exemple, ont toujours été très enthousiastes à l'idée de pouvoir devenir des patriotes américains. Beaucoup de Juifs américains se sont faits une place dans les classes dirigeantes, à travers le monde académique, la banque, l'immobilier, le marché boursier, les médias, la politique et ainsi de suite. Mais une fois qu'ils sont à des positions clé dans la société dominante, leurs penchants patriotiques sont remis en question par ceux qu'ils ont laissé à la marge.

⁵ femme/femmes [NDT]

⁶ homme/hommes [NDT]

⁷ <http://www.msu.edu/~womyn/alternative.html>

Les lobbies sionistes en Amérique se sont spécialisés dans la recherche des Juifs riches et influents. Ils font pression sur eux afin qu'ils « sortent du placard » et qu'ils montrent un engagement plus fort envers l'entreprise nationaliste juive. Il est intéressant de remarquer que les politiciens marginaux *gays* se comportent de façon similaire. Certains politiciens marginaux cherchent à « humilier » publiquement leurs frères et sœurs intégrés.

Il y a deux buts à cela. Premièrement, cela fait passer clairement le message qu'une assimilation véritable est impossible : *gay* une fois, *gay* toujours ; Juif une fois, Juif toujours. Cette logique a été mise en lumière dans un dessin animé d'Hollywood, *Shrek*. Shrek et la princesse Fiona étaient condamnés à comprendre qu'ils étaient « ogres une fois, ogres toujours. On ne peut jamais échapper à son identité véritable ». Et pourtant Shrek et Fiona sont aimés par leurs amis pour leur humanité, malgré le fait qu'ils soient des ogres.

Deuxièmement, cela pousse ceux qui se sont assimilés à la collaboration avec leur ancien clan. Tu n'échapperas jamais à ce que tu es, donc il vaut mieux en être fier. Les sionistes américains poussent cette idéologie un degré plus loin, disant aux Juifs assimilés : « Vous n'échapperez jamais à ce que vous êtes, alors soyez-en fiers et travaillez pour nous ». Ces remarques nous aident à comprendre l'impact des lobbies juifs et israéliens dans la politique occidentale⁸. Nous avons vu plus haut les mots du journaliste israélien

8 L'exposition des Juifs à des positions influentes est faite de différentes manières. Les organes de presse juifs montrent souvent les racines juives d'acteurs clé de la politique, des affaires et des médias. Par exemple, le *Jewish Chronicle*, au Royaume-Uni, nomme les Juifs en politique et dans les affaires. Le *Jewish Virtual Library* [Bibliothèque Virtuelle Juive] cite fièrement les Juifs dans les différentes administrations juives (<http://www.jewishvirtuallibrary.org/source/US-Israel/bushjews.html>). Et si quelqu'un veut vérifier l'identité juive d'une célébrité, il y a le site internet <http://www.jewornotjew.com>.

Lapid, appelant la Diaspora juive à assassiner le déserteur du Mossad, Ostrovsky, parce qu'il disait la vérité à propos d'Israël. Il semblerait que l'agitateur marginal demande obéissance.

Passons en revue la logique derrière cette stratégie. L'affirmation de Chaim Weizmann selon laquelle les Juifs anglais, français et allemands sont d'abord des Juifs, est évidemment un appel aux Juifs à revendiquer leur identité commune. Être juif, selon Weizmann, est une caractéristique fondamentale ; toutes les autres qualités sont presque accidentelles. Ainsi il semblerait que même les « bons Juifs », ceux qui protestent contre les atrocités israéliennes en criant « pas en mon nom », tombent dans le piège de Weizmann. D'abord ils sont juifs, et seulement ensuite ils sont humanistes. En fait, sans même s'en rendre compte, ils adoptent la stratégie de Weizmann de non-assimilation. La stratégie de Weizmann est sophistiquée et difficile à contrer. Même le fait de dire « je ne suis pas d'accord avec Israël bien que je sois un Juif » revient à tomber dans le piège. Étant tombé dans le piège, on ne peut pas laisser le clan derrière soi – on peut difficilement adhérer à une philosophie universaliste en s'identifiant politiquement comme Juif.

Dans les premiers temps du sionisme, la plupart des Juifs refusèrent d'adhérer au programme de Weizmann – ils préféreraient se voir eux-mêmes comme des Américains, des Anglais ou des Français qui se trouvaient être juifs. Ce différend entre les Juifs de la Diaspora occidentale et le mouvement sioniste évolua en un âpre conflit. Durant leur lutte pour leur reconnaissance, les sionistes affichèrent leur mépris envers la Diaspora juive. Ceci fut la cause essentielle de la naissance du séparatisme sioniste.

LE SÉPARATISME

« Avant l'émancipation, le Juif était un étranger parmi les peuples, mais il ne songeait pas un instant à résister à son destin. Il se ressentait comme appartenant à une race propre qui n'avait rien en commun avec les autres personnes du pays. Le Juif émancipé n'est pas sûr de lui dans ses relations avec autrui, il est peureux avec les étrangers et méfiant même envers les sentiments secrets de ses amis. »
*Max Nordau*⁹, discours au premier Congrès Sioniste, Bâle, 1897

Le terme « séparatisme » fait allusion au processus selon lequel un groupe minoritaire choisit de se détacher d'un groupe plus important. Un groupe politique marginal appelle à la séparation dès qu'il sent un danger imminent provenant de l'intégration dans une société dominante. Le séparatisme ne se rapporte pas seulement aux tentatives de créer des sociétés alternatives, mais aussi aux pratiques sectaires à l'intérieur des communautés marginales elles-mêmes.

Le sionisme s'est développé comme réaction à l'émancipation des Juifs d'Europe, un processus qui a débuté avec la Révolution Française et qui s'est rapidement étendu à travers toute l'Europe pendant le XIX^e siècle. À la fin du XIX^e siècle, quelques Juifs assimilés très en vue (comme Nordau, Herzl et Weizmann) réalisèrent que l'émancipation du peuple juif pourrait mener à la disparition de l'identité juive. L'argument sioniste, à ce moment-là, était simple : les murs des ghettos avaient été démolis et pourtant les Juifs n'arrivaient pas à s'intégrer dans la vie européenne. De plus, les Européens étaient accusés d'être hypocritement sympathiques envers les Juifs. Nordau dit que : « Les nations

⁹ Max Simon Nordau (29 juillet 1849 - 23 janvier 1923) était un dirigeant sioniste, médecin, auteur et critique sociologique. Nordau a été co-fondateur de l'Organisation Mondiale Sioniste avec Théodore Herzl.

qui ont émancipé les Juifs se sont trompées sur leurs propres sentiments. Pour produire son plein effet, l'émancipation aurait d'abord dû être réalisée dans les sentiments avant d'être déclarée par la loi. »¹⁰ L'argument est de nature vraiment simpliste : d'abord tu dois m'aimer et seulement après tu m'épouses. Cette idée semble raisonnable, mais nous devons nous rappeler que, contrairement à une histoire d'amour, la vie civile est basée sur le respect plutôt que sur l'affection. J'attends de mon voisin qu'il me respecte ; il peut également m'aimer mais je ne peux jamais l'exiger.

Dans le but de conforter leurs vues, les sionistes créèrent l'idée d'un antisémitisme émergent. Le tableau qu'ils brossaient était loin d'être exact. En fait, à la fin du XIX^e siècle, les Juifs étaient déjà profondément impliqués dans tous les aspects possibles de la vie civile européenne. Bien plus, les dirigeants sionistes eux-mêmes étaient fortement intégrés dans leurs contextes chrétiens respectifs. Mais le fantasme d'une persécution persistante était nécessaire.

Le 15 octobre 1894, le capitaine Alfred Dreyfus, le seul membre juif de l'état-major de l'armée française, fut arrêté pour espionnage au profit de l'Allemagne. Tout au long de son procès, Dreyfus clama son innocence. Pour beaucoup de gens, il était clair que Dreyfus était la victime d'une méprisable allégation raciste. Théodore Herzl, un important journaliste viennois qui avait fait le voyage à Paris pour couvrir le procès, fut ému par cette saga et en déduisit que l'assimilation était condamnée à échouer. La seule solution, selon Herzl, était « une terre promise, où nous pourrions avoir des nez crochus, des barbes noires ou rousses ... sans être méprisés pour cela, où nous pourrions enfin vivre comme des hommes libres sur notre propre sol, et où nous pourrions mourir en paix dans

¹⁰ Max Nordau, discours au premier Congrès Sioniste, Bâle, 1897

notre propre patrie » (*L'État Juif*, Théodore Herzl). En fait, l'affaire Dreyfus créa une énorme vague de soutien de la part des Gentils. Le gouvernement français plia finalement sous la pression publique et réduisit sa sentence. À cause de ce soutien des intellectuels français et de la gauche européenne, le sionisme perdit de son emprise en France. Les Juifs français se sentaient réellement émancipés. Le mécontentement de Herzl est évident dans l'extrait suivant de son journal : « [Les Juifs français] cherchent la protection des socialistes et des destructeurs de l'ordre public actuel... en vérité ce ne sont plus des Juifs. En réalité, ce ne sont pas des Français non plus. Ils vont probablement devenir les leaders de l'anarchisme européen. »

Apparemment, Herzl, homme politique défenseur de la marginalité, sentait mieux que quiconque la menace imminente de l'intégration et de l'assimilation juive. Cet exemple illustre l'essence des idéologies séparatistes – la volonté de mettre des barrières entre les gens. Le séparatisme est une stratégie de constructeurs de ghettos, et les sionistes ont suivi cette stratégie depuis la fin du XIX^e siècle.

Les cas du séparatisme lesbien est très similaire. Dans les années 70, alors que les femmes comblaient leurs différences sociales et obtenaient une plus grande égalité, un mouvement féministe radical émergea. Dans son article « The Way of All Separatists »¹¹ (La voie de tous les séparatistes), Ludo McFingers écrivait : « Elles détestent les hommes, voient les femmes comme une classe sexuelle, adhèrent au déterminisme biologique, rejettent le réformisme et méprisent la gauche. »

Le prémisses sous-jacent du séparatisme lesbien est que les hommes ne peuvent pas, ou ne veulent pas, changer.

¹¹ *Blatant Lesbianism* [Lesbianisme flagrant], 1978, *Sydney Magazine*, p 10-13.

Par conséquent, les femmes ne peuvent garantir leur propre liberté qu'en se séparant des hommes. Certaines femmes séparatistes ont même prôné la nécessité d'une confrontation violente avec les hommes afin de renverser leur pouvoir. Sans surprise, quelques-unes des séparatistes lesbiennes les plus radicales auraient préféré vivre dans un monde entièrement vide d'hommes, et certaines ont été jusqu'à affirmer que « les hommes morts ne violent pas ». Ceci fait écho à l'expression populaire israélienne : « Un bon Arabe est un Arabe mort ».

Les ressemblances entre les séparatistes sionistes et féministes sont évidentes. D'ailleurs, de temps en temps, ces deux idéologies radicales se sont fondues en une seule voix. Lorsqu'il a été suggéré à la féministe juive américaine Andréa Dworkin que l'idée d'un *Pays de Femmes* était folle, elle a répondu : « Est-ce qu'on n'a pas dit ça à propos d'Israël ? Et est-ce que le monde pense que Théodore Herzl, le fondateur du mouvement sioniste, était un farfelu ? Les Juifs ont un pays parce qu'ils ont été persécutés, qu'ils ont dit qu'assez était assez, qu'ils ont décidé de ce qu'ils voulaient, et qu'ils se sont bougés, et se sont battus pour lui. Les femmes devraient faire pareil. Et si tu ne veux pas vivre dans le *Pays des Femmes*, alors quoi ? Tous les Juifs ne vivent pas en Israël, mais ça existe, un lieu de refuge possible si la persécution vient à l'ordre du jour...¹² de même que les Juifs se sont battus pour Israël, les femmes ont le droit d'exécuter – c'est ça, exécuter – les violeurs, et l'État ne devrait pas intervenir. » Plus tôt dans le même entretien, Dworkin, que le *Guardian* décrit comme une militante d'« extrême-gauche », reconnut qu'elle « restait une partisane du droit à l'existence d'Israël, du droit des Juifs à avoir leur propre État et du droit des Juifs à se défendre contre ceux qui ont essayé et essaient encore de les tuer ;

¹² *Guardian*, 13 mai 2000.

de même qu'elle pense que les femmes ont le droit de se défendre, quitte à les tuer, contre les hommes qui ont abusé d'elles ». Dworkin représente sans doute les vues d'une toute petite et insignifiante minorité, mais les ressemblances idéologiques entre le sionisme et le séparatisme féministe sont évidentes. Une différence de taille, cependant, est qu'Israël possède des centaines de bombes nucléaires.

Depuis longtemps, j'ai remarqué qu'en remplaçant le mot « femme » par le mot « Juif », et le mot « homme » par le mot « Gentil », un texte d'une séparatiste lesbienne se transformait sans difficulté en un pamphlet sioniste radical, et vice-versa. Le séparatisme lesbien est une forme de « féminisme ultime » ; il nécessite un saut, de la prise de conscience que « chaque femme peut être une lesbienne » à l'idée radicale que « chaque femme devrait être une lesbienne ».¹³ De même, un sioniste soutiendrait que « chaque Juif devrait être un sioniste » plutôt que « chaque Juif peut être un sioniste ». Certains sionistes iraient plus loin et prétendraient que puisque Israël est l'« État du peuple juif » chaque Juif devrait être vu comme un sioniste. Par conséquent, le rejet du sionisme par un Juif devrait être considéré comme un acte de trahison, ou pour le moins comme une forme de haine de soi.

Bien entendu, la plupart des femmes ne prendraient pas au sérieux leur classification par les féministes radicales. Je dirais que, en tous cas jusqu'à la seconde guerre mondiale, la majorité des Juifs étaient offusqués par l'appel sioniste. Il semble que l'Holocauste, son exploitation, et la victoire militaire sans précédent d'Israël en 1967, changèrent l'attitude de la communauté juive mondiale envers le sionisme et Israël.

13 *Women, Wimmin, Womyn, Womin, Whippets – On Lesbian Separatism* [« Women, Wimmin, Womyn, Womin, Whippets – Sur le Séparatisme Lesbien »], Julie McCrossin, <http://www.takver.com/history/womyn.htm>.

L'Holocauste fut une « victoire sioniste », exactement comme chaque viol est interprété par les théoriciennes séparatistes féministes comme une vérification de leurs théories. Comme nous l'avons vu, les idées marginales sont entretenues par l'hostilité envers soi. Dans le but de nourrir les opinions politiques marginales, la détestation des autres envers soi devient un atout. Les sionistes comptent sur les synagogues incendiées, et certaines agitatrices séparatistes lesbiennes comptent sur les victimes de viol. S'il n'y avait nulle part de synagogues brûlées, le Mossad irait jusqu'à en brûler lui-même¹⁴. Dans la vision du monde des séparatistes, une telle attitude est légitime parce que la fin est beaucoup plus importante que les moyens, et que la cause est plus importante que n'importe quelle intégrité morale.

14 Dans son livre, *Ben Gourion's Scandals: How the Haganah and Mossad eliminated Jews* [Les Scandales de Ben Gourion : Comment la Haganah et le Mossad ont éliminé des Juifs], Naeim Giladi parle des crimes commis par les sionistes dans leur frénésie à importer de la main d'œuvre juive d'Irak au début des années 1956. Giladi raconte l'histoire de la tentative sioniste de nuire aux Juifs irakiens en vue de propager le message sioniste. « Dans l'idée de montrer que les Irakiens étaient des anti-Américains, et de terroriser les Juifs, les sionistes ont mis des bombes dans la bibliothèque du Service d'Information US et dans des synagogues. Très vite apparurent des articles pressant les Juifs à fuir en Israël. » (http://www.bintjbeil.com/E/occupation/ameu_irajews.html)

CHAPITRE IV

LE SABRA, LE COLON ET LE JUIF DE LA DIASPORA

« Le *Sabra*, Dur et Tendre – on a donné à l'Israélien né en Israël un sobriquet, « *Sabra* » d'après le nom du cactus sauvage qui prospère dans la terre aride d'Israël ; le fruit¹ de cette plante est piquant à l'extérieur et tendre à l'intérieur. Ceci veut dire que nos *Sabras* sont durs, cassants, inaccessibles et pourtant étonnamment gentils et doux à l'intérieur. Ce surnom est donné affectueusement et est porté avec fierté par nos jeunes qui jouissent de la réputation de ne pouvoir être « savourés » sur leurs apparences extérieures. « Mais tu n'as pas l'air juif » est le compliment de mauvais aloi qu'un jeune Israélien reçoit habituellement lorsqu'il va à l'étranger. Le *Sabra* a généralement une tête de plus que son père, est souvent blond et plein de tâches de rousseur, a souvent les yeux bleus et le nez retroussé. Il est insolent, bien bâti, et aime marcher dans des sandales ouvertes en traînant d'un pas chaloupé. »
Dur et Tendre, un art de vivre, par Gabi Gofbarg, 1992

Comme je l'ai fait remarquer dans le chapitre précédent, les identités marginales adoptent rapidement des codes de comportement et des identifiants symboliques qui rendent le sujet marginal reconnaissable sans équivoque. À première vue, cela a un sens : le sujet marginal revendique sa séparation

¹ figue de Barbarie [NDT]

de la société ou d'une communauté dominante. On pourrait dire alors que le sujet marginal révèle son « soi véritable ». Pourtant, comme discuté plus tôt, l'idée d'une « identité politique fidèlement révélée » ne peut pas être prise au sérieux. Néanmoins, nous pouvons nous permettre de faire un pas de plus. Si la notion de « vrai soi » est laissée de côté, alors on a besoin d'un outil externe d'identification. Une telle procédure aide le sujet marginal à s'identifier lui-même, mais elle favorise aussi l'identité politique émergente, à l'intérieur d'une structure sociale plus large.

Toutes choses bien considérées, l'apparence et d'autres identifiants symboliques, comme une calotte spéciale ou des insignes, sont probablement beaucoup plus importants que la profondeur idéologique. Les identités marginales se rendent elles-même facilement identifiables dans la foule. Ceci s'applique au *Sabra*, au Juif antisioniste, au colon, au Juif orthodoxe, mais aussi à n'importe quelle autre identité marginale.

Selon une perspective sioniste d'avant 1967, le *Sabra* (comme décrit ci-dessus par Gabi Gofbarg) est un Juif séparatiste. Il n'est pas seulement différent, il revendique également chacune de ses différences. Il est défini en termes de négation par rapport au Juif « inauthentique » de la Diaspora. « Comme un cactus sauvage », le *Sabra* « prospère en sol aride », alors que les Juifs de la Diaspora dépérissent en Europe ou en Amérique. Le *Sabra* « est piquant à l'extérieur et tendre à l'intérieur », alors que le « capitaliste spéculateur » de la Diaspora semble tendre à l'extérieur mais est extrêmement dur dès qu'il est question d'affaires. Le *sabra* est « dur et tendre » ; il peut tuer comme un vrai « homme » lorsqu'il « le doit », mais ça ne l'empêche pas d'aller pleurer au « Mur des Lamentations » aussitôt qu'il rentre d'un raid dans la Vieille Ville de Jérusalem

(1967)². Il peut contribuer à la purification ethnique de toute la nation palestinienne le vendredi, et ensuite participer à une manifestation du mouvement « Paix Maintenant » à Tel-Aviv le samedi soir. Contrairement aux « tendres » Juifs de la Diaspora, le *Sabra* est coriace – il a « une tête de plus que son père ». Comme un soldat allemand il est « souvent blond ... a souvent les yeux bleus... Il est insolent et bien bâti ». Mais contrairement au soldat allemand, il est détendu, il aime marcher dans des sandales bibliques en « traînant d'un pas chaloupé... ». Au fond, c'est une sorte de croisement bizarre entre un commandant SS et un Moïse biblique.

Aussi intéressante que cette caricature puisse être, il n'y a rien d'authentique dans cette construction. En tant qu'homme, Juif, israélien et laïc, entre 1948 et les années 80, on était censés participer « volontairement » à une représentation collective de la figure imaginaire d'un *Nuevo Israelite*. Je crois que ce processus, à lui tout seul, a privé les premiers Israéliens de la possibilité de ressentir quoi que ce soit qui ressemblât à de l'authenticité. À la place, ils ont célébré leurs victoires en s'identifiant à un nouvel archétype juif.

La naissance du Juif Colon de Cisjordanie (après la guerre de 1967), un militant messianique radical dont le projet est de confisquer la totalité de « la terre de l'Israël biblique » au nom de Dieu, est une tentative de ramener le *Sabra* dans le *shtetl*³. C'est un essai pour trouver une solution à la schizophrénie de l'identité du *Sabra*. Comme le *Sabra*, le colon marche dans des sandales bibliques en hiver, comme le *Sabra*, il est athlétique et bien bâti (jusqu'à l'âge de vingt-deux

2 Les Israéliens sont fascinés par les images de 1967 des parachutistes de l'IDF, ces suprêmes *Sabras*, pleurant à côté du Mur des Lamentations, une fois qu'ils avaient achevé leur invasion de la vieille ville de Jérusalem. Ces images juxtaposent symboliquement l'aventure militaire héroïque de 1967 et la nature humaine profondément sensible, du *Sabra*.

3 quartier juif dans les villes d'Europe de l'est, avant la deuxième guerre mondiale [NDT]

ans, âge à partir duquel il prend un énorme ventre, ce qui est un symbole de bonne santé juive). Mais aussi, contrairement au *Sabra*, il a une kippa sur la tête, ses *Tzitzit*⁴ qui pendent par-dessus ses pantalons et des touffes de poils qui couvrent son jeune visage. Il est loin d'être beau. Inutile de dire qu'il ne ressemble pas à un soldat de la *Wehrmacht*. Il ressemble beaucoup à un Juif de la Diaspora cramponné à un Uzi⁵ ou à un M16⁶. Il ressemble à un Juif parce qu'il en est un, et qu'il est fier d'en être un.

Alors que l'élaboration de l'identité du *Sabra* fut une tentative séparatiste du sionisme laïc, dans le contexte de l'émergence du nationalisme juif et de la politique identitaire juive, le colon de Cisjordanie réussit, lui, à établir un continuum harmonieux entre le Juif, le judaïsme et la judéité. Le colon est un personnage authentique et homogène. Le colon est nourri de significations cohérentes. Même lorsqu'il confisque une terre ou qu'il assassine une famille palestinienne, il sait exactement pourquoi il le fait. Le Mur des Lamentations, pour lui, est un lieu sacré où adorer son Dieu. Le colon ne pratique pas le « je tire puis je pleure » ; il est guidé par sa conviction. Comme le *Sabra*, le colon est reconnaissable par un ensemble d'identifiants symboliques : une kippa tricotée, des sandales bibliques, des *tzitzit*, un pistolet automatique et une barbe. Cependant, chacun de ces identifiants symboliques est intrinsèquement lié à sa croyance juive et à l'idéologie juive qu'il soutient. Autrement dit, le colon a réussi à relier l'« intérieur », c'est-à-dire l'âme juive et l'« extérieur », à savoir l'apparence, en un vécu juif porteur de sens. Ce seul fait peut expliquer pourquoi, avec les années, l'identité du *Sabra* tend

à disparaître, alors que celle du colon s'est développée jusqu'à devenir une puissance politique israélienne qui est largement soutenue par les lobbies juifs du monde entier.

Historiquement, le colon de Cisjordanie apparut sur la scène juste après la victoire militaire israélienne de 1967. Dans une certaine mesure, le colon représente la métamorphose du sionisme en un mouvement post-révolutionnaire ; alors que le *Sabra* était destiné à faire passer l'État Juif, de « rêve » à une réalité matérielle, le colon était là pour nourrir cette nouvelle réalité avec une signification qui soit claire. Le colon servait à jeter un pont entre la Diaspora et *Eretz Yisrael*. Bien que le sionisme fut initialement défini comme la « négation de la Diaspora »⁷, le colon était là pour initier la nouvelle phase sioniste. Le colon fusionne tous les différents aspects de la judéité en une signification unifiée et organique, et en une action politique simple. Il est devenu la nouvelle et plus populaire interprétation du « retour au foyer juif ». D'un point de vue juif, le colon a réussi à faire avancer le sionisme au-delà de sa phase séparatiste. Il a transformé le sionisme en une idéologie inclusive « Juifs seulement ». D'une certaine manière, il propose une idéologie qui unifie la tribu à plusieurs niveaux. Ceci peut expliquer la croissance constante de la Droite en Israël depuis 1967.

Mais on trouve ici un retournement intéressant. En reliant *Eretz Yisrael* et la Diaspora en un nouveau continuum juif, le colon remplace la « négation de la Diaspora » (qui était inhérent au discours du premier sionisme) par une « négation des *Goyim* » (un retour à la condition juive pré-sioniste). Sous la forme du Sionisme de Droite, cette idéologie a mûri jusqu'à devenir la force politique la plus influente en Israël.

⁴ *Tzitzit* : franges rituelles tressées de façon particulière, portées par les pratiquants juifs mâles. Les *tzitzit* sont nouées aux quatre coins de la *Tallit* (châle de prière).

⁵ pistolet mitrailleur israélien [NDT]

⁶ fusil d'assaut américain [NDT]

⁷ La négation de la Diaspora est une hypothèse centrale des premiers courants sionistes. Elle sert à rejeter la faisabilité de l'émancipation, de l'intégration et de l'assimilation des Juifs de la Diaspora.

CHAPITRE V

FAGIN *VERSUS* EINSTEIN

Les Juifs sont souvent fiers de se définir eux-même comme Juifs. Certains Juifs, peuvent, par exemple, porter fièrement une bannière juive (Juifs pour la Paix, Juifs pour la Justice, Juifs pour Jésus et ainsi de suite) comme s'ils croyaient que le mot commençant par « J » contenait des attributions vertueuses particulières. Pourtant, ils se sentiront gravement offensés s'ils sont appelés « Juif » par les autres. Laisser entendre à un Juif qu'« il est un Juif » ou qu'« il se comporte comme un Juif » peut être considéré comme un important délit « raciste ».

Il est remarquable, d'un point de vue linguistique, que l'identifiant symbolique « Juif » ou « juif » fonctionne aussi bien comme nom que comme adjectif. Pour autant que le terme se réfère à une « chose », il est aussi descriptif. Les identifiants symboliques associés à des opinions idéologiques et identitaires ont tendance à fonctionner dans un mode grammatical double. Les mots « féministe », « socialiste », « nazi » et « suprémaciste blanc » peuvent indiquer un sujet humain mais peuvent également être descriptifs. Par exemple, une féministe qui arborerait fièrement le drapeau féministe accepterait aussi qu'être appelée « une féministe » lui assigne également des caractéristiques particulières et des croyances idéologiques. Fondamentalement, nous acceptons encore qu'être une féministe, un socialiste ou un nazi représente des choix politiques. Les gens ne sont pas nés féministes ou socialistes. Ils adoptent ces idéologies ou ces identités plus tard dans leur vie.

De ce point de vue, l'identifiant symbolique ou le signifiant « Juif » est légèrement différent pour les Juifs, qui sont nés à l'intérieur d'une identité collective. Comme dans presque tous les cas d'états biologiquement déterminés, comme « femme », « homme » ou « noirs », certaines personnes sont nées « Juifs ». Mais il y a ici un paradoxe intéressant. Premièrement, les Juifs européens peuvent facilement disparaître dans une foule blanche occidentale au moyen de l'assimilation et de l'intégration, et laisser leur identité juive derrière eux, alors que les gens noirs et les femmes doivent vivre leur vie en acceptant et en appréciant qui ils sont. Deuxièmement, la dualité entre le nom et l'adjectif dans le cas de « noirs » ou de « femmes »¹ n'est pas toujours vécu comme un drame. Ni les personnes noires, ni les femmes ne sont offensées d'être appelées « noirs » ou « femmes ».

Comme discuté plus haut, il est assez instructif de constater que, dans une certaine mesure, la façon dont le mot « Juif » fonctionne comme signifiant dans le discours, peut être similaire au cas de l'identifiant symbolique « *gay* ». Alors que beaucoup de personnes *gay* sont fières d'exhiber leur identité *gay*, elles peuvent aussi être offensées lorsqu'elles sont appelées « *gay* » par les autres. Dans différents cas de revendications marginales et identitaires, on peut noter une tendance parallèle et simultanée au « sien » et au « non-sien », une inclination à « s'identifier » à un groupe, tout en refusant d'« être identifié » comme tel par les autres.

Dans une réalité multiculturelle, on a tendance à croire que cette manière de se comporter contradictoire a quelque chose à voir avec l'usage ou le mauvais usage des stéréotypes.

¹ En anglais, le mot « *woman* », ou « *women* » au pluriel, peut être utilisé à la manière d'un adjectif, par exemple, une docteure se dira « *a woman doctor* ». [NDT]

Un stéréotype est généralement défini comme une croyance publique ou courante à propos de groupes sociaux spécifiques, ou de types d'individus. C'est souvent le produit d'une généralisation essentialiste par le biais d'analogies : ça implique une supposition non scientifique à propos des propriétés d'un groupe de sujets, basée sur une accumulation d'observations ou de témoignages, qui se renforcent avec le temps et la répétition.

Le concept de « stéréotype » est souvent confondu avec la notion de « préjugé ». On remarque qu'un stéréotype lié à une appartenance ethnique, à une classe ou à n'importe quel groupe, est un moyen de se former une opinion, souvent une opinion défavorable, basée sur une connaissance insuffisante, et sur des sentiments irrationnels.

À première vue, il semblerait que les Juifs soient hypersensibles à l'implication « raciale » discriminatoire du mot en « J ». Pourtant, la plupart des Juifs ne sont pas si ennuyés que ça lorsqu'ils sont collectivement associés à de grands esprits, à de merveilleux joueurs de violon ou chefs d'orchestre. En résumé, pour utiliser sans risque la catégorie « Juif », il faut juste être sûr de dire des choses favorables. Personne ne vous fera aucun problème si vous mentionnez Albert Einstein pour illustrer l'intelligence juive, ou même si vous citez Anne Frank comme exemple de l'innocence juive, mais vous risquez de sérieux ennuis dès que vous mentionnez la liste suivante de personnages, réels ou fictifs : Bernie Madoff, Fagin, Wolfowitz, Lord Levy, Shylock, Alan Greenspan, Netanyahu et Nathan Rothschild.

Ce qui est dit ci-dessus brosse un tableau trouble, mais pas vraiment surprenant. C'est comme si beaucoup de Juifs n'étaient pas dérangés par les généralisations raciales et les marques essentialistes pour autant qu'elles soient positives.

J'ai réalisé récemment qu'en juxtaposant les stéréotypes juifs (ceux que les Juifs semblent détester, d'un côté, et ceux que les militants de la communauté ethnique juive essayent de promouvoir, de l'autre), nous pourrions arriver à projeter une lumière essentielle sur les questions concernant l'identité collective juive. Cela nous éclairerait aussi sur la manière dont les Juifs se voient eux-mêmes et, plus important encore, cela pourrait également nous aider à comprendre comment ils préfèrent être vus.

Certains Juifs sont plutôt mécontents avec le Fagin de Charles Dickens et avec le Shylock de Shakespeare, qu'ils trouvent « antisémites ». J'ai l'impression que le fervent sioniste bien connu et avocat londonien Anthony Julius aimerait voir ces personnages culturels emblématiques effacés du discours populaire. En revanche, la Fondation Britannique pour l'Enseignement de l'Holocauste (HET) a réussi à imposer Anne Frank dans le programme scolaire britannique.

Il n'y a pas besoin d'être un génie pour comprendre pourquoi Julius et d'autres sont préoccupés par Fagin ou Shylock. Fagin est le dernier des pillards, un exploiteur d'enfants et un usurier. Shylock est un marchand assoiffé de sang. Si on a Fagin et Shylock en tête, le traitement israélien envers les Palestiniens semble être simplement un événement de plus dans une suite infernale interminable. Il est tout aussi facile de comprendre pourquoi le HET est tellement fasciné par Anne Frank. À première vue, et pour des raisons évidentes, Frank sert à transmettre une image d'innocence. Et en effet, pas un seul système moral ne pourra jamais justifier l'épreuve à travers laquelle cette jeune fille est passée, avec beaucoup d'autres.

Pourtant, Anne Frank n'était pas exactement un génie littéraire. Son journal n'est pas un morceau de littérature

de grande valeur. Elle n'était pas non plus exceptionnellement intelligente. Elle était en fait une jeune fille très ordinaire, et là est précisément son pouvoir dans le discours culturel occidental post-deuxième guerre mondiale. Elle était juste une innocente jeune fille dans la moyenne. En fait, la tentative de transformer Anne Frank en une héroïne culturelle peut être vue comme un véritable reflet du penchant idéologique juif envers la similitude. Frank renvoie à la tentative désespérée de prouver au monde que « nous, les Juifs » sommes des gens comme les autres. Plus encore, le succès du Journal d'Anne Frank est là pour suggérer à la bonne volonté des Occidentaux d'accepter les Juifs comme un peuple parmi les peuples.

Pourtant, une fois encore, le discours juif est pris dans un brouillard. Les Juifs n'arrivent jamais à réaliser leur objectif. Ils ne peuvent jamais être comme « les autres gens », car ceux qui demandent à être vus comme les autres se sentent forcément intrinsèquement et catégoriquement différents. Une fois encore, nous nous trouvons face à l'éternel fossé collectif non résolu de l'identité juive, entre « celui que l'on déclare être » et « ce qu'il se trouve que l'on est ».

Dans *Les Procès de la Diaspora*, Anthony Julius attaque ceux qu'il appelle « antisémites » parce qu'ils sont antisionistes. « Le problème avec l'antisionisme » dit Julius, est qu'il « refuse aux Juifs le droit qu'il soutient pour d'autres peuples comparables, il adhère au droit à l'auto-détermination sauf pour le cas des Juifs... Il s'appuie sur le droit international. Sauf dans le cas d'Israël. Il regarde le nationalisme juif (c'est-à-dire le sionisme) comme étant singulièrement pernicieux, plutôt que simplement comme un autre nationalisme. »² L'appel à la légitimité et à la similitude dans le texte de Julius est assez embarrassant, en particulier parce que le « droit à l'auto-

2. *Trials of The Diaspora* [les Procès de la Diaspora], Anthony Julius, p. XI, Oxford University Press.

détermination » juif est revendiqué aux dépens de quelqu'un d'autre (les Palestiniens). Le sionisme *est* singulièrement pernicieux, au moins en ce qu'il est dévastateur pour la population indigène de la Terre Sainte.

Pour que l'argument de Julius soit recevable, les Juifs doivent prouver qu'ils sont réellement mêmes, au lieu de demander à être vus comme étant semblables. Pour que les Juifs soient réellement respectés comme groupe, l'auto-critique est essentielle. Plutôt que de pointer du doigt ce qui ne va tellement pas chez les *Goyim*, les idéologues juifs devraient penser à regarder dans le miroir.

CHAPITRE VI

PENSEZ TRIBAL, PARLEZ UNIVERSEL

À un certain moment, autour de 2005, j'ai pensé, en moi-même, que j'étais peut-être le Roi des Juifs. J'avais réalisé l'irréalisable, accompli l'impossible. J'avais réussi à tous les unifier : la Droite, la Gauche et le Centre. L'intégralité des groupes politiques britanniques « d'abord Juifs » : les sionistes, les antisionistes, les socialistes juifs, les marxistes tribaux, le Conseil des Députés, les trotskistes juifs, les Juifs pour ceci et Juifs pour cela, pour la première fois dans l'histoire, parlaient tous d'une même voix. Ils détestaient tous également Gilad Atzmon.

« Assez impressionnant », ai-je pensé en moi-même, « j'ai dû faire quelque chose de juste ». Pourtant, j'étais un peu déboussolé par ma propre réussite. En fin de compte, je n'étais pas l'ennemi sacré. J'étais juste un auteur et joueur de jazz. Je n'étais pas un politicien, ni même un membre d'un quelconque parti. Je ne représentais ou ne soutenais aucun programme ou pouvoir politique. Je n'étais soutenu par aucun parti non plus. Je n'avais jamais été impliqué dans aucun acte de violence (pas même comme soldat israélien), ni n'avais jamais appelé à la violence. J'étais ce qu'on peut appeler un « penseur critique indépendant » ; je pouvais également être ce que certains Juifs voient comme un « fier Juif-ayant-la-haine-de-soi ». Serait-il possible que ce soit ma compréhension de l'identité politique juive qui ait amené autant d'animosité à ma porte ?

À l'époque j'étais tombé sur une vision intéressante, au sujet de l'antisémitisme. Ça allait comme ça : « Alors que dans le passé un « antisémite » était quelqu'un qui n'aimait pas les Juifs, aujourd'hui c'est le contraire, un antisémite est quelqu'un que les Juifs détestent. » La politique de la haine peut être efficace, de même qu'elle peut être brutale. Et on pourrait penser que les militants juifs tribaux seraient les premiers à comprendre ça. Nous savons tous que les Juifs ont subi la haine et la discrimination pendant des siècles. Mais les militants juifs ethniques semblent avoir si bien appris la haine de leur ennemis que le discours politique laïc juif a été totalement modelé par elle.

Plus encore, la haine est devenue la principale matrice de la négation : les Israéliens détestent les Arabes, les sionistes détestent les *Goyim* (en général), les « Juifs contre le sionisme » détestent aussi les *Goyim*, mais ils détestent également Israël, et aussi Atzmon (en particulier). Mais pourquoi détestent-ils tant ? La réponse est simple. Une fois que l'on a renié le judaïsme, ce qu'il reste de l'identité juive est assez mince. Une fois ôtée la spiritualité religieuse, tout ce qu'il subsiste de la judéité est un modèle de négation, nourri par une orientation raciale, et pimenté par quelques références culturelles légères, comme les boules *matzah* et son bouillon de poule.

Malheureusement, je dois dire que bien que de nombreux Juifs assimilés aient adopté des idées humanistes universelles et se soient mêlés à l'humanité, l'identité collective juive laïque n'a jamais évolué jusqu'à adopter un point de vue idéologique humaniste universel ou même une sagesse philosophique.

Les raisons en sont simples :

- A. Une orientation raciale, tribale ou même ethnique ne peut constituer une base pour un discours éthique universel.
- B. Le bouillon de poule ou même l'humour juif (culture) ne font pas un discours idéologique, éthique ou politique.

C'est Moses Mendelssohn, un érudit juif « progressiste » du XVIII^e siècle, qui inventa la fameuse sentence de la *Haskalah* (les Lumières juives) : « Sois un Juif à la maison et un *Goy* dans la rue ». Pour le Juif moderne, la déclaration de Mendelssohn ne laisse pas beaucoup de place au doute. Plutôt que d'encourager le Juif moderne à vraiment s'assimiler, dans une éthique d'égalité homogène, authentique et universelle, la Juif de la *Haskalah* est destiné à vivre sur un mode trompeur et double, si ce n'est même pratiquement dans un état de schizophrénie. Il est déchiré entre le plaisir solitaire d'une identité juive douillette et confortable et une apparence publique conforme à la réalité environnante. Le Juif de la *Haskalah* trompe son Dieu lorsqu'il est à la maison, et dupe le *Goy* une fois dans la rue.

En fait, c'est cette dualité tribalisme/universalisme qui est véritablement au cœur de l'identité collective juive laïque. Cette dualité n'a jamais été correctement résolue. Au lieu de racheter les Juifs, elle impose un certain degré de malhonnêteté.

Quelques tentatives ont été faites pour l'éliminer, mais elles ont toutes échoué. Le sionisme, par exemple, proposa d'abolir la condition « anormale » de la « Diaspora juive », autrement dit, il suggéra que dans un « État Juif » (destiné à être pour Juifs Seulement) les différences entre la « maison » et la « rue » disparaîtraient. Bien qu'il ait réussi à le faire, au

moins pour un certain temps, il n'y a pas trace d'universalisme, ni dans la « rue » du sioniste, ni dans sa « maison ».

Le carnage qu'Israël laissa derrière lui au Liban (2006) ou à Gaza (2008) ne laisse pas beaucoup de place au doute – Israël ne nous offre pas vraiment de leçons de cosmopolitisme universel. Le marxisme aussi a essayé de faire en sorte que les gens aient l'air égaux. Autrement dit, il promet de faire que toutes les « maisons » et tous les individus se ressemblent. Cette idée était très attirante pour quelques Juifs ouest-européens, et pour beaucoup de Juifs est-européens qui ont même créé le Bund, un Parti Socialiste Juif. Le marxisme a en effet réussi pour un temps, mais aujourd'hui c'est en fait la société de consommation qui nous donne tous l'air pareil (iPod, coca-cola, jeans, etc.). Vraiment, il n'y a pas, là non plus, de quoi se réjouir.

La marche triomphale de la matrice de la négation a commencé à partir de l'échec de ces deux grandes idéologies concurrentes. La quête d'une identité collective juive laïque contemporaine est une entreprise mystérieuse. Exactement comme à l'époque de Mendelssohn, elle vise à intégrer les catégories opposées du tribalisme et de l'universalisme. Mais ceci ne peut jamais réussir, et c'est précisément là que la « politique de la haine » commence à jouer sa partition.

Si vous ne savez pas qui vous êtes, trouvez-vous un ennemi. Autrement dit, « dis-moi qui tu détestes et je te dirai qui tu es ».

Mendelssohn doit avoir compris le conflit intrinsèque entre l'« homme cosmopolite » et le « foyer juif ». Il doit avoir réalisé que l'universalisme et le tribalisme sont des catégories opposées. Ayant suivi une formation de rabbin, Mendelssohn proposa une solution pragmatique et réalisable – mais cette solution menait à un comportement mensonger et trompeur.

Soit vous faites semblant d'être un cosmopolite lorsque vous êtes dans la rue, soit vous mentez à votre Créateur lorsque vous êtes dans votre logement. Il se trouve que cette règle de conduite, bien qu'étant très pragmatique, est amoral par définition. Elle est basée sur la tromperie – aussi bien sur l'aveuglement envers soi-même que sur la tromperie envers les autres.

Comme nous le savons, ce fut la vision de Mendelssohn qui causa finalement la conversion de beaucoup de Juifs allemands au christianisme, ou leur abandon de toute relation avec le collectivisme juif, la culture ou le mode de vie juifs. Moralement, en tous cas, la voie médiane de Mendelssohn entre orthodoxie et modernité n'a pas réussi à donner une réponse. Les militants juifs de gauche de la troisième catégorie tombent tout droit dans le piège de Mendelssohn. Ils essayent désespérément, et sans succès, de jeter un pont entre leur engagement tribal et l'appel à l'universel. Comme Mendelssohn, ils sont voués à l'échec.

CHAPITRE VII

LA DIALECTIQUE DE LA NÉGATION

Voici quelques citations qui révèlent ce que les premiers théoriciens sionistes pensaient de leurs frères, les Juifs de la Diaspora, ceux pour qui ils étaient en train de développer un projet nationaliste basé sur une philosophie de l'identité ethnique et raciale :

« Le Juif est une caricature d'un être humain naturel, normal, physiquement et spirituellement. En tant que personne en société, il se révolte et rejette le harnais des obligations sociales, ne connaît ni ordre ni discipline. » (*Our Shomer 'Weltanschauung', Hashomer Hatzair, December 1936, p.26. Cité par Lenni Brenner¹*)

« C'est un fait indéniable que les Juifs, collectivement, sont malsains et névrotiques. Ces Juifs professionnels qui, écorchés vifs, nient cette vérité avec indignation, sont les plus grands ennemis de leur race, car ainsi ils les amènent à chercher de mauvaises solutions, ou pour le moins, des remèdes palliatifs. » (*Ben Frommer, The Significance of a Jewish State, Jewish Call, Shanghai, May 1935, p.10. Cité par Lenni Brenner²*)

1 <http://www.marxists.de/middleast/brenner/ch02.htm#n10>

2 <http://www.marxists.de/middleast/brenner/ch02.htm#n10>

« L'esprit d'entreprise du Juif est irrépressible. Il refuse de rester un prolétaire. Il saisira la première opportunité pour accéder à un rang supérieur de l'échelle sociale. » (*The Economic Development of the Jewish People, Ber Borochov, 1916*³)

« Le Juif émancipé est peu sûr de lui dans ses relations avec ses semblables, timide avec les étrangers, méfiant même envers les sentiments secrets de ses amis. Il épuise le meilleur de ses forces dans la répression, ou au moins dans la pénible dissimulation de sa nature propre véritable. Parce qu'il craint que cette nature soit reconnue comme juive, il n'a jamais la satisfaction de se montrer lui-même tel qu'il est, avec toutes ses pensées et tous ses sentiments. Il devient un infirme à l'intérieur, et porte un masque à l'extérieur, et ainsi il est toujours ridicule et détestable aux yeux de tous les hommes de bonne morale, comme l'est tout ce qui est faux. En Europe occidentale, tous les meilleurs Juifs se plaignent de ça, ou recherchent un allègement de cette peine. Ils n'ont plus la confiance qui donne la patience nécessaire pour supporter les souffrances, parce qu'ils y voient la volonté d'un Dieu vengeur et non aimant. » (*Discours au Premier Congrès Sioniste, Max Nordau, 1897*⁴)

Les premiers théoriciens sionistes étaient assez véhéments lorsqu'il était question de la communauté juive de la « Diaspora ». Ber Borochov a diagnostiqué de manière éloquente les penchants inhérents aux Juifs pour le non-prolétariat. Max Nordau n'était pas avare de mots lorsqu'il

accusait l'incompétence sociale intrinsèque des Juifs émancipés. Dans les yeux de Hashomer Hatzair, le Juif de la Diaspora n'est rien d'autre qu'une caricature, et, pour Ben Frommer, nous avons affaire à rien de moins qu'à une névrose. Pourtant, ils étaient optimistes, ils pensaient, d'une manière ou d'une autre, qu'un « nouveau départ » guérirait le Juif émancipé de ce qui semblait à certains un sort « honteux ». Ils croyaient en un « retour au foyer » des Juifs du monde entier, ils étaient convaincus qu'une telle entreprise guérirait les Juifs de leurs symptômes intrinsèques.

Dans un article publié juste après le premier Congrès Sioniste (1897), Ahad Ha'Am, le plus important polémiste juif de cette époque, écrivait « ... le Congrès veut dire ceci : que dans le but d'échapper à tous ces problèmes [les symptômes de l'a-sociabilité juive, comme décrits par Nordau] il est nécessaire d'établir un État juif. »⁵

Inspirés par les idéologies du XIX^e siècle comme le nationalisme, le marxisme, le premier romantisme, le darwinisme et la « philosophie de la vie » (*Leben Philosophie*), les premiers sionistes ont poussé à la naissance d'un lien entre le Juif et « sa » terre. Ils ont naïvement cru que l'amour de l'élevage, de l'agriculture et de la nature transformerait le Juif émancipé en un être humain civilisé ordinaire. Les premiers sionistes prédirent que le sionisme créerait une forme nouvelle et authentique de judéité, dans laquelle les Juifs seraient autorisés à s'aimer eux-mêmes pour ce qu'ils étaient, plutôt que pour ce qu'ils prétendaient être. Alors que les socialistes parmi eux parlaient d'un nouvel engagement envers la classe ouvrière (Berl Kazanelson, Borochov, A.D. Gordon), ceux de l'aile droite (Jabotinsky, Frommer) rêvaient d'une race maîtresse qui naîtrait et règnerait sur le pays.

3 <http://www.angelfire.com/il2/borochov/eco.html>

4 <http://www.geocities.com/Vienna/6640/zion/nordau.html>

5 <http://www.geocities.com/Vienna/6640/zion/jewishproblem.html>

La droite et la gauche croyaient sincèrement que grâce à leur « retour au pays », les Juifs seraient capables de remplacer leurs « traits de caractère traditionnels » par l'envie d'être comme les autres. Ils pensaient vraiment que le sionisme transformerait les Juifs en « personnes comme toutes les autres ». Ils n'arrivaient pas à comprendre que la proposition de départ était complètement fausse car « les autres » n'espèrent pas devenir « comme les autres ». Autrement dit, aussi longtemps que les Juifs insisteront pour être comme « tous les autres », ils échoueront toujours à être eux-mêmes.

Les premiers sionistes n'essayèrent jamais de dissimuler l'étendue de leur rêve prophétique ; ils ne firent pas non plus d'efforts pour cacher leur mépris envers leurs frères juifs de la « Diaspora ». Selon leur fantasme naissant de réveil national, les Juifs tourneraient le dos à l'avidité et à la quête d'argent, de même qu'ils mettraient fin à leur tendances cosmopolites. Dans leur vision, Sion était là pour transformer le Juif en un être humain intégré ordinaire, organique. La migration vers Sion comblerait le fossé créé par l'émancipation. L'installation à Sion donnerait naissance à un homme nouveau. Un Juif qui se regarde avec fierté, un Juif qui donne du sens à la judéité. Un Juif qui se définit par des qualités positives plutôt que par une simple négation.

ÉMANCIPÉ, ASSIMILÉ ET SIONISTE

Dès qu'on parle de Juifs laïcs, les choses deviennent compliquées. Alors qu'on peut facilement citer quelques qualités objectives avec lesquelles les Juifs pratiquants s'identifient – ils observent les lois juives, ils suivent le Talmud, ils obéissent aux prescriptions alimentaires kasher, etc. – les Juifs laïcs émancipés ont très peu à offrir en termes

de caractéristiques positives avec lesquelles les identifier. Si on demande à un Juif laïc qu'est-ce qui fait de lui un Juif, on risque d'entendre ce qui suit : « je ne suis pas un chrétien, ni un musulman. » Bien, mais alors qu'est-ce qui fait de toi en particulier un Juif ? Il pourra dire : « je ne suis pas juste américain, français ou anglais. Je suis d'une manière ou d'une autre, différent ». En fait, les Juifs soi-disant émancipés, assimilés ou laïcs auraient beaucoup de mal à citer une quelconque qualité positive qui pourrait les identifier comme Juifs. Les Juifs émancipés sont identifiés par négation – ils sont définis par les nombreuses choses qu'ils ne sont pas.

C'est exactement ici que le sionisme intervient. Son rôle était de rassembler les Juifs autour d'un projet visant à une identification authentique. Le sionisme allait permettre au Juif de penser en termes d'« appartenance ». Dans la réalité fantasmagorique sioniste, les générations de « ceux qui sont rentrés au pays » étaient là pour déclarer : « Nous sommes les nouveaux Juifs, nous sommes Israéliens, nous sommes des êtres humains comme tous les autres êtres humains, nous vivons sur notre terre, la terre de nos aïeux. Nous parlons hébreu, la langue de nos ancêtres, nous mangeons les fruits et les légumes que nous avons nous-mêmes cultivé sur notre sol ».

Le sionisme a échoué pour plusieurs raisons. Le sionisme aurait pu ne jamais s'imposer. Il a été entaché par une liste sans fin de péchés dès le premier jour. Pourtant, bien que le sionisme se soit rapidement affirmé comme une pratique criminelle, il vaut la peine d'étudier quelques-unes de ses critiques de l'identité juive de la Diaspora émancipée. En fin de compte, le soi-disant Juif émancipé de la Diaspora est encore défini par une négation, et ce seul fait a énormément de sérieuses implications.

LA POLITIQUE DE LA NÉGATION

Dans le but de saisir ce que « identité de la Diaspora juive » signifie au XXI^e siècle, nous devrions essayer de découvrir si la notion d'identité juive émancipée a changé en quoi que ce soit, depuis que les premiers sionistes ont révélé son caractère problématique, il y a plus d'un siècle. Comment, par exemple, un « marxiste juif » se réfère à sa judéité.

Depuis que je vis en Europe, j'ai rencontré des groupes de gens qui s'appellent eux-mêmes « Juifs pour la paix », « Juifs pour la justice en Palestine », « Juifs contre le sionisme », « Juifs pour ceci » et « Juifs pour cela ». J'ai entendu récemment parler de « Juifs pour le boycott des produits israéliens ». Par moment, je finis par me demander ce qui se trouve au cœur de cette tentative pacifiste, ethnocentrique et séparatiste. Je dois aussi admettre que bien que j'aie rencontré beaucoup de militants pacifistes allemands, je n'ai jamais rencontré de groupes « Solidarité aryenne-palestinienne », « Aryens pour la paix », ou même des militants « Caucasiens contre la guerre ». D'une manière ou d'une autre, ce sont les Juifs et seulement les Juifs qui s'engagent dans des campagnes de solidarité et de paix racialement orientées ou ethnocentrées.

Borochoy et Nordau nous ont fourni une réponse possible. Dans sa recherche d'une « identité politique », le Juif – ou la Juive – émancipé a fini par succomber à la dialectique de la négation. Son identité politique est définie par ce qu'il ou elle n'est pas, plutôt que par qui il, ou elle, est. Unis en tant que groupe, ils ne sont pas allemands, ils ne sont pas anglais, ils ne sont pas aryens, ils ne sont pas musulmans, ils ne sont pas juste des prolétaires ordinaires ou même de fades « partisans de la paix », ils ne sont pas simplement de vulgaires ouvriers. Ils sont Juifs parce qu'ils ne sont rien d'autre. À première

vue, il semblerait qu'il n'y ait rien d'erroné à se définir par une négation. Pourtant, un regard critique plus profond, à l'intérieur de la notion de négation, peut révéler quelques-uns des aspects dévastateurs de cette forme de dialectique émancipée.

La pensée morale pourrait être la première victime de la dialectique de la négation. Pour penser ou juger de manière éthique, une pensée naturelle, sincère et authentique est essentielle. L'impératif catégorique d'Emmanuel Kant (« N'agis que selon une maxime que tu peux vouloir, dans le même temps, qu'elle devienne une loi universelle ») identifie la pensée morale avec une position selon laquelle on est dans une recherche personnelle de sagesse « universelle ». À l'évidence, un tel processus requière une profonde réflexion sur soi. Par contre, la négation implique le contraire. Elle nécessite de scruter et de fouiller dans la praxis des autres. Une fois de plus, au lieu de comprendre qui l'on est, on met son énergie à se différencier des autres et de l'universel. Plutôt que d'écouter sa conscience et de s'engager dans un jugement authentiquement moral, le sujet négatif règle ses relations avec son milieu environnant en fonction de décisions et d'échanges pragmatiques et utiles. Tout au plus pourrait-on trouver un semblant de pensée morale, mais rien d'autre.

Les Israéliens éprouvent une fierté particulière à propos du « code moral » de l'IDF (un ensemble de principes qui définit « l'Esprit de l'IDF : Valeurs et Règles Fondamentales »). Les Israéliens affirment que l'IDF est la seule armée au monde qui possède un « code moral ». Asa Kasher, le philosophe israélien qui se trouve derrière ce code moral, doit être passé à côté de la contribution de Kant à l'éthique. Pour Kant, l'éthique est une question de jugement plutôt que d'intériorisation d'un « code » moral donné ou de

règles. L'être moral, selon Kant, se distingue par sa capacité à juger de manière morale. Le sujet éthique est engagé dans un exercice dynamique constant, plutôt que dans l'acceptation symbolique d'une règle donnée.

De même, de nombreuses institutions politiques sont aussi fascinées par la « Déclaration des Droits de l'Homme de 1948 ». Elles semblent croire qu'elle porte une « éthique universelle standard » absolue, qui transcende le temps et l'espace. En réalité, ce n'est pas forcément le cas. La déclaration de 1948 est la simple proclamation d'un ensemble de jugements universels, faits en un temps et en un lieu donné (10 décembre 1948, Paris) par un groupe de personnes. Pour des raisons évidentes, elle ne peut pas fournir de réponses à une partie des différentes questions qui surgissent, au fur et à mesure que le temps passe, et que nous vivons des changements spectaculaires.

À l'opposé de la vision kantienne des jugements moraux se distinguant par l'honnêteté, on peut considérer la Déclaration comme une collection de règles morales. Comme telle, elle empêche un authentique exercice moral. Il n'est alors pas étonnant que les *think tanks* néo-conservateurs, les adeptes de l'interventionnisme moral, les lobbies israéliens et les partisans de la guerre contre l'islam fondent leur argumentation sur cette déclaration. Elle offre une image d'arguments éthiques.

Lorsqu'on examine la *Hasbara* (propagande) israélienne, ainsi que les politiques néo-conservatrices à travers le monde, et spécialement en Amérique et au Royaume-Uni, on découvre l'amère vérité sur la question. Les néo-conservateurs et la *Hasbara* mettent toujours en avant un argument apparemment « éthique ». Ils utilisent ce qui a l'air d'une justification morale dans le but d'amener un prétexte pour une guerre. Comme on le sait, la soi-disant « seule démocratie au Moyen-Orient »

est aussi celle qui a enfermé de vastes populations palestiniennes derrière des murs et des fils de fer barbelés depuis des décennies. De même, des gens comme Wolfowitz et Perle⁶ ont entraîné l'Amérique et la Grande-Bretagne dans une guerre inutile en Irak, au nom de l'« interventionnisme moral », de la « démocratie » et de la « libération ». Les Palestiniens et les Irakiens payent vraiment un lourd tribut comme victimes de la politique de la négation, politique qui charrie une image trompeuse de la droiture au moyen de fac-similés. Mais les Palestiniens et les Irakiens ne sont pas les seuls.

L'individu occidental, qui est entaché du crime de génocide, est aussi une victime de la mutation occidentale vers la politique de la négation. Plutôt que de nous définir nous-mêmes par qui nous sommes, nous nous habituons à ce que nos hommes politiques nous définissent en fonction de ceux que nous sommes censés détester : d'abord ce furent les « nazis », puis les « rouges », ensuite ce fut l'« axe du mal » et maintenant ce sont les « Islamo-fascistes ». La liste est évidemment susceptible de changements.

Le fait que les gens qui succombent à la dialectique de la négation ne puissent pas s'engager dans la voie de la paix et de la réconciliation, est plus effrayant encore. La raison en est simple : les notions de paix, de réconciliation et d'harmonie entraînent un effondrement de la politique de négation. Du point de vue de la négation, réconciliation veut dire élimination. Aimer son prochain peut mener à une perte d'identité. Il est inutile de dire que dans les siècles passés, des millions de Juifs américains et européens ont choisi la paix et l'assimilation totale. Ils se sont séparés de leur identité juive et ont disparu dans les masses.

⁶ Richard Perle, ancien conseiller de Reagan, ancien conseiller de Netanyahu, membre du PNAC et du comité de direction du groupe Bilderberg [NDT]

Quoiqu'il en soit, le fait que l'identité des Juifs émancipés soit définie par la négation peut aussi nous aider à comprendre pourquoi les Juifs émancipés sont si souvent impliqués dans les campagnes politiques et les mouvements révolutionnaires : ceux qui sont définis par la négation sont toujours contre quelque chose. Ça peut être la bourgeoisie, le capitalisme, le colonialisme, les Palestiniens, l'Irak, l'Iran, l'islam, les *Goyim*, la violation des droits de l'homme, le révisionnisme historique, le sionisme et ainsi de suite. Apparemment, le trajet entre la « dialectique de la négation » et la « politique de la haine » est plutôt court.

L'INCONSCIENT EST LE DISCOURS DES *GOYIM*

CHAPITRE VIII

CENT ANS DE SOLITUDE JUIVE

Le sionisme n'est plus un mouvement jeune. Il y a plus de cent ans que le premier Congrès Sioniste a eu lieu (1897) et plus de quatre-vingt-dix ans ont passé depuis la publication de la Déclaration Balfour (1917), une promesse donnée par le Gouvernement Britannique aux dirigeants sionistes, de créer un « foyer national juif » en Palestine. Plus de soixante ans ont passé depuis la création de l'État Juif et depuis l'épuration ethnique de la grande majorité de la population indigène palestinienne. Non seulement le sionisme n'est plus un mouvement jeune, mais il n'est pas non plus un mouvement idéologique unifié. En fait, il est presque impossible de déterminer ces éléments pourtant très fondamentaux : à quoi le sionisme aspire-t-il, qui est son dirigeant ? Y a-t-il une continuité idéologique linéaire entre la vision israélienne des intérêts du Moyen-Orient et les architectes qui sont derrière le projet du Nouveau Siècle Américain ? Y a-t-il une continuité entre le crime perpétré contre le peuple palestinien à Gaza au nom de la guerre contre le terrorisme, et le crime contre le peuple irakien commis au nom de la « démocratie » ? Il est également difficile de trouver une ligne de démarcation entre l'idéologie juive et le sionisme. Nous avons affaire ici à des identités qui se recouvrent largement.

J'ai suggéré, précédemment, qu'il est possible de comprendre le sujet du sionisme en comparant ce dernier à

un organisme, dans lequel chacun des éléments contribue à la maintenance du système tout entier. Dans le réseau sioniste, il n'y a pas besoin d'un système de domination qui soit clair. Dans un tel réseau, chaque élément joue son rôle. Et en effet, le succès du sionisme est que le tout est plus grand que la somme de ses parties.

Avec les années, le sionisme est devenu un système efficace qui sert ce que les sionistes définissent comme les intérêts juifs fondamentaux. Dans la structure sioniste, les Israéliens colonisent la Palestine et la Diaspora juive est là pour mobiliser les lobbies en appelant à un soutien international. Les néo-conservateurs ont transformé l'armée américaine en une force de mission israélienne. Les antisionistes d'ascendance juive (et ceci peut même inclure de fiers « ayant-la-haine-de-soi » comme moi) sont utiles pour donner une image de pluralité idéologique et de préoccupations morales.

D'une manière ou d'une autre, dans un tel réseau, même les soi-disant « ennemis du peuple juif » ont un rôle évident. Ahmadinejad est l'actuel « Hitler » et le reste des soi-disant « islamo-fascistes » sont là pour terminer le « Judéocide Nazi ». Autrement dit, la vision sioniste permet de porter un regard cohérent et définitif sur la question de l'identité juive contemporaine et sur les problèmes juifs. Plus encore, le sionisme sert à établir un nouvel « ordre mondial », avec l'empire anglophone comme force policière mondiale et défenseur des intérêts juifs.

Bien qu'habituellement nous ayons tendance à associer le sionisme à une aspiration nationale juive particulière, ainsi qu'à un appel juif au retour à Sion (Palestine), ce n'est pas nécessairement la seule interprétation historique et philosophique plausible de l'entreprise sioniste. Je pense qu'il

est beaucoup plus pertinent de voir le sionisme comme un projet de préservation tribale juive. En d'autres termes, le sionisme peut être interprété comme un mouvement mondial juif, qui a comme but la prévention à l'assimilation. Il est là pour stopper la disparition de la communauté juive. Par conséquent, le sionisme devrait être vu comme un mélange de différentes philosophies reposant sur différentes formes de séparatisme tribal, de division et de ségrégation. Il permet de donner du sens à l'identité de la troisième catégorie.

Une telle interprétation peut jeter une lumière neuve sur la puissance considérable du Sionisme Mondial, et sur le soutien général de la communauté juive à l'État d'Israël. Elle peut nous éclairer un peu sur le rôle sur ces voix juives, sporadiques mais extrêmement fortes, qui parfois s'opposent au sionisme. Une telle mutation terminologique dans la notion de sionisme démontrera une continuité idéologique entre la position de Herzl sur l'assimilation et le « désengagement unilatéral » du Sharon de la dernière heure, mais elle montrera aussi une continuité très gênante entre le noyau dur du sionisme de droite, la soi-disant gauche juive et le soi-disant antisionisme juif.

ABANDONNER DIEU

Les Juifs, comme n'importe qui d'autre, ont le droit d'abandonner Dieu, de quitter leur foi et de se séparer de la religion. Mais abandonner Dieu n'est ni un argument philosophique, ni une forme de raisonnement éthique. Abandonner la religion ne veut pas nécessairement dire devenir un humaniste, et la sécularisation n'implique pas l'universalisme, ou toute autre attitude morale. Rejeter le concept de Dieu n'est non seulement pas une philosophie, mais ce n'est pas même un raisonnement. C'est une

simple pratique. En somme, remplacer Dieu par un argument moral anthropocentrique est toute la question de la laïcisation.

Historiquement, c'est Spinoza qui lança l'attaque moderne sur l'orthodoxie biblique juive. Le but de Spinoza était de remplacer le Dieu d'Abraham par la raison. Alors que des intellectuels juifs d'avant la deuxième guerre mondiale, comme Franz Rosenzweig¹, Herman Cohen², Gershom Scholem³ et d'autres, ont tenté d'appréhender l'abîme de Spinoza par des arguments philosophiques, la confrontation philosophique juive à la modernité, après la seconde guerre mondiale, a été remplacée par une forme superficielle d'identité politique de gauche et de praxis sioniste.

Un texte vraiment intéressant a été publié il y a quelques années par la Chronique Juive de Londres (JC). C'est un aperçu dans le mantra philosophique d'un couple juif, socialiste et également antisioniste, qui a rejeté le Dieu d'Abraham. Malgré le fait qu'ils soient fiers d'avoir abandonné Dieu, ils préparent encore le *Seder* (dîner de *Pessah*⁴) et ils ont circoncis leurs fils jumeaux. Ils leur ont aussi offert une Bar-Mitzvah⁵ « sans foi ». D'une certaine manière, l'article de la JC est un dialogue entre la voix de la « communauté juive » dominante et la soi-disant « voix dissidente juive ». Voici l'histoire de la journaliste Julia Bard (1956) et du professeur David Rosenberg (1948), tous deux membres fondateurs des Socialistes Juifs Britanniques. C'est un coup d'œil dans le

1 Franz Rosenzweig – (25 décembre 1886 - 10 décembre 1929) était un théologien et philosophe juif allemand.

2 Herman Cohen – (4 juillet 1842 - 4 avril 1918) était un philosophe juif allemand. Cohen est considéré par certains comme le plus important philosophe juif du XIX^e siècle.

3 Gershom Scholem – (5 décembre 1897 - 21 février 1982) était un philosophe et historien juif, né allemand. Scholem est largement considéré comme le fondateur de l'étude moderne et universitaire de la Kabbale et du Mysticisme Juif.

4 Pâque juive [NDT]

5 rite initiatique par lequel le jeune garçon juif marque sa majorité, en principe à 13 ans [NDT]

monde étrange et irrationnel de la gauche tribale juive. Je dois dire que c'est Bard qui m'a ouvert les yeux et qui m'a amené à cette mutation sémantique qui montre le sionisme sous un jour nouveau.

Selon la JC : « Julia Bard et David Rosenberg sont des Juifs engagés. Ils sont passionnés par l'histoire juive, ils ont une forte part juive dans leurs vies sociales, et ils ont transmis à leurs enfants l'amour de l'hébreu et de la culture yiddish... David et Julia n'appartiennent pas à une synagogue, ne croient pas en Dieu et sont hostiles envers le sionisme. Ils ont le sentiment profond que ces facteurs ne devraient pas les exclure d'une acceptation totale de leur appartenance à la communauté juive dominante. »

Comme beaucoup de Juifs modernes assimilés, David et Julia insistent sur la réduction de la judéité à une forme d'orientation tribale pimentée par quelques aspects culturels. Ils adorent le yiddish et ils adorent l'« Histoire Juive ». De manière très semblable aux Juifs assimilés et aux Israéliens modernes, ils considèrent probablement la Bible comme un texte historique exotérique plutôt que comme une ligne directrice spirituelle ésotérique. Ceci n'est pas un crime.

Bien que David et Julia n'aiment pas beaucoup Dieu, et en dépit du fait qu'ils ne soient pas tellement imprégnés de judaïsme, ils suivent quand même les rituels héréditaires juifs et ont fait procéder à l'ablation du prépuce de leurs enfants. Bien que Julia et David aient rejeté la foi juive, ils veulent toujours très fortement faire partie de la communauté juive. Je me demande pourquoi ? Qu'est-ce donc, ce dont ils ont besoin de la part de la communauté juive ? Pourquoi est-ce qu'ils n'« avancent » pas simplement avec leur « programme socialiste » et ne rejoignent-ils pas la famille humaine comme des gens ordinaires ? Beaucoup de personnes autour du monde

ne croient pas en Dieu, plusieurs millions d'Occidentaux ont perdu la foi, pourtant ils ne tiennent pas à s'appeler eux-mêmes catholiques, hindous, protestants ou musulmans. Ils vont juste de l'avant, dans une nouvelle vie, à l'intérieur d'une société multi-culturelle et de multiples croyances.

Julia croit dans le multi-culturalisme, ainsi elle répond : « Je voulais rester juive... Je voulais montrer qu'il y a une façon d'être juif qui n'implique pas de dire des prières à un Dieu auquel tu ne crois pas. »

Apparemment, Julia, comme beaucoup d'autres Juifs émancipés, a soif d'identité authentique. Elle est à la recherche de son propre discours laïc en même temps qu'elle maintient ses liens avec son héritage juif. À nouveau, ceci n'est pas un crime, pourtant je me demande pourquoi elle ne peut pas simplement se voir elle-même comme une Juive, ou même comme une Juive laïque, sans appeler à une « acceptation » de la part de la « communauté juive » ? Par exemple, je me considère moi-même comme un « Palestinien parlant hébreu », mais je ne recherche l'approbation de personne pour le faire. Je me considère aussi moi-même comme un « fier Juif-ayant-la-haine-de-soi » et encore une fois, je n'ai besoin de l'approbation de personne. Par contre, Julia a besoin d'approbation. Julia attend de la communauté juive qu'elle l'accepte malgré le fait qu'elle rejette Dieu et la foi du judaïsme.

Julia propose une réponse, elle dit : « Je comprends mon identité juive comme une identité ethnique... »

Peut-être que nous arrivons quelque part. Les mots magiques « ethnicité » et « identité » ont été introduits dans le discours. Qu'est-ce que Julia veut dire lorsqu'elle parle d'« identité ethnique » ? Est-ce que c'est le vieux bouillon

de poule ou est-ce que c'est le *Gefilte Fish*⁶ cette fois-ci ? Est-ce que l'« identité ethnique juive » est une façon d'appartenir à l'histoire et à la tradition juives ? À nouveau, je suis à peu près sûr que personne ne va empêcher Julia et David de se remonter le moral en lisant des chapitres de l'histoire juive, suite interminable de catastrophes. En fait, personne ne va empêcher Julia et David de célébrer aucune de leurs marques culturelles. Cependant, Julia et David veulent un peu plus que de simples célébrations, ils veulent de toute évidence une reconnaissance.

Je me trouve à nouveau un peu perplexe. La reconnaissance est quelque chose que vous espérez obtenir, mais c'est quelque chose que vous ne pouvez jamais réclamer. Entre autres péchés, je joue du jazz. Je veux, bien sûr, être largement reconnu comme un saxophoniste de premier plan et comme une voix originale, pourtant je ne pourrais pas envisager de dire avec insistance, dans un magazine de jazz, que le milieu du jazz devrait m'accepter, ou reconnaître ma contribution indépendamment de mes mérites. Mon « acceptation » comme artiste est évidemment soumise à ma réussite et à ma contribution à l'expression artistique. Julia insiste pour être reconnue comme une Juive, sans évoquer ou spécifier quelle est son exacte contribution au discours et à l'expérience juive.

Apparemment, la JC et Bard sont préoccupés par l'identité plutôt que par la raison. Mais il est clair que Bard pense que l'identité de quelqu'un reflète son authenticité. Bard, comme beaucoup d'autres, a manifestement tort. Comme expliqué plus haut, c'est en réalité l'inverse. L'identité, et la politique de l'identité, écartent les gens de toute notion d'authenticité. La politique de l'identité vise à fixer des normes d'identification,

⁶ *Gefilte Fish* – un plat de poisson juif ashkénaze mangé traditionnellement le jour du *Shabbat* et des fêtes religieuses.

des catégories d'appartenance, elle réclame la reconnaissance. Elle préfère la réunion et le regroupement plutôt que la méditation sur le soi ou toute autre forme de réflexion sincère. En fait, les gens qui ont une idée authentique du soi n'ont pas besoin de l'acceptation d'aucune communauté, qu'elle soit juive ou autre chose. Ils sont reconnus pour « qui ils sont » plutôt qu'acceptés pour ce qu'ils réclament être.

Se voyant elle-même comme une « progressiste », Bard pense que « l'avenir juif repose sur le fait que la communauté soit inclusive plutôt qu'exclusive »⁷. Faisant partie d'un groupe ethnique, Julia est sincèrement préoccupée par les questions ayant trait à l'assimilation et à la préservation du peuple juif. Ainsi, contrairement aux institutions rabbiniques, elle envisage positivement un métissage de la communauté juive plutôt qu'une uniformité stricte. « Ces gens qui se plaignent de la diminution de la communauté juive se fondent sur une fausse supposition – que le judaïsme demeure immuable et que l'on ne peut pas être juif sans être religieux »⁸.

Mais il y a ici une bien plus grande préoccupation soulevée par Bard. Apparemment, une Juive « libérée » s'inquiète du fait que la communauté juive « diminue ». On peut se demander pourquoi quelqu'un de libéré, une Juive

7 *Women Against Fundamentalism and the Jewish community* [Femmes Contre le Fondamentalisme et la Communauté Juive] Journal no.4 1992/1993. pp.3-5

8 Contrairement au christianisme et à l'islam, le judaïsme est une religion non réformiste. Dans le judaïsme, il n'y a pas de place pour des modifications, même mineures. Le judaïsme est une liste scellée de 613 commandements (*Mitzvah*, pluriel *Mitzvoï*) qui doivent être suivis fidèlement. D'un point de vue judaïque (c'est-à-dire religieux), quitter le judaïsme veut dire, en pratique, fonder une nouvelle Église. Si Julia était un peu mieux informée sur le judaïsme, elle pourrait exprimer son opinion d'une manière académique, disant : « Alors que le judaïsme demeure inchangé, tu peux quand même être juif sans être un Juif religieux. » Le judaïsme et la judéité sont des catégories différentes. Alors que le judaïsme est un socle religieux immuable, la judéité est une catégorie dynamique en continuel changement. C'est vraiment la même chose pour le sionisme. Le sionisme est une suite dynamique de la judéité : il est raciste, exclusif, suprémaciste et égocentrique, mais il n'est pas judaïque. Il n'a que très peu à voir avec le judaïsme. Il est peut-être messianique, dans le sens territorial, mais il lui manque la divinité judaïque. En fait, en ce sens, le sionisme s'oppose au judaïsme.

« progressiste » et une « socialiste », est préoccupée par des questions ayant trait à l'assimilation et à la désintégration d'une communauté « réactionnaire », tribale et racialement orientée.

La notion de Socialisme Juif peut nous fournir la réponse. Le Socialisme Juif, comme le Judaïsme, est une idéologie ésotérique, unique en son genre, qui est essentiellement préoccupée par les intérêts juifs et la judéité en général. Voici ce que j'ai trouvé sur la page « Qui Nous Sommes » du site Internet auquel le couple socialiste juif est associé : « Nous (Groupes des Juifs Socialistes), nous unissons autour des questions que nous reconnaissons comme cruciales pour le futur de la communauté juive ». Apparemment, Julia Bard et ses camarades juifs font partie de la communauté juive, et les sujets qui les préoccupent sont les questions qui concernent l'avenir de la tribu juive. De lire ces lignes m'a rappelé quelque chose. C'était en fait mon grand-père, le terroriste chef de l'Irgun et raciste de droite, qui affirmait que le « Socialisme Juif » était non seulement incohérent, mais également trompeur jusqu'à la moelle.

Le marxiste ordinaire pourrait se demander pourquoi Julia Bard, David Rosenberg et leurs camarades répètent les mots prononcés par le Premier ministre israélien ultra-sioniste Golda Meir, dans les années 70. « Pour moi », a dit Meir, « être juif veut dire, et a toujours voulu dire, être fier d'appartenir à un peuple qui a maintenu son identité distincte pendant plus de deux mille ans, avec toutes les souffrances et les tourments qui lui ont été infligés. » (Golda Meir, *Ma Vie*). Meir était aussi connue pour laisser entendre que les mariages mixtes étaient la pire menace envers le peuple juif. Comme Bard, Meir était préoccupée par la politique de l'identité. Comme Bard, Meir était membre d'un club. Comme Bard,

Meir se faisait du souci à propos de l'assimilation qu'elle voyait comme « la pire menace envers l'avenir juif ».

Se pourrait-il que Julia Bard et Golda Meir soient les deux faces de la médaille sioniste ? Sûrement y a-t-il une nette différence ? Alors que Meir était un authentique faucon, elle parlait tribal et pensait tribal, Bard et ses amis parlent « universel », mais il me semble qu'ils pensent tribal.

LE SIONISME REVISITÉ

Bard, Rosenberg et Meir ne sont pas particulièrement novateurs ici, chacun démontrant l'intention originale fondamentale du sionisme : lutter contre l'assimilation et la désintégration de l'identité juive. Déjà en 1897, Herzl et Nordau avaient soulevé des problèmes très semblables à ceux exprimés par Meir et Bard.

Si nous redéfinissons le sionisme comme étant une forme moderne du militantisme juif visant à stopper l'assimilation, nous pouvons alors réexaminer toute activité tribale juive comme étant un débat interne à l'intérieur d'un mouvement politique sioniste hétérogène – la colonisation de la Palestine peut alors être considérée comme étant simplement l'une des facettes du sionisme. Le socialisme juif et le militantisme progressiste juif s'intègrent très bien dans le projet sioniste. Comme parties intégrantes du réseau sioniste, ils sont intéressés par l'avenir de la tribu laïque juive – ils sont là pour rassembler les âmes perdues parmi les Juifs humanistes, pour les ramener à la maison pour *Hanukkah*. Le lobby israélien et tous les Alan Dershowitz⁹ du monde sont les

⁹ Alan Dershowitz (né le 1^{er} septembre 1938) est un avocat, juriste et journaliste politique américain. Dershowitz est un supporter déclaré d'Israël. En 2003, il publia *The Case of Israel*, un plaidoyer pour la cause sioniste et les politiques israéliennes. En mars 2006, Mearsheimer et Walt, les auteurs de *The Israel Lobby and U.S. Foreign Policy* (*The London Review of Books*)

voix du sionisme ; les socialistes de la troisième catégorie, eux, sont là pour empêcher les fiers Juifs-ayant-la-haine-de-soi de tirer la sonnette d'alarme.

Est-ce que Bard, Rosenberg et leurs camarades sont conscients de ce qui pourrait être vu comme leur rôle sioniste ? Est-ce qu'ils agissent sciemment pour le compte d'un réseau tribal abstrait, ou d'une « conspiration juive » ? Je ne le pense pas. Comme je l'ai dit plus tôt, je ne crois pas aux complots juifs : tout est fait ouvertement. Je ne crois pas non plus que les soi-disant Juifs « progressistes » soient conscients du grand projet tribal auquel ils participent avec tant d'enthousiasme. Une fois encore, la plupart des Israéliens eux-mêmes ne sont pas pleinement conscients de la plus grande envergure du projet sioniste qu'ils servent, y compris les soldats de l'IDF en poste aux barrages routiers dans les Territoires Occupés, et même les pilotes qui lancent des bombes sur les quartiers fortement peuplés de Gaza. Il est même possible que des gens comme Wolfowitz, et Sharon, et Netanyahu n'arrivent pas à comprendre leurs propres rôles.

Si le sionisme a tellement de succès, c'est parce que c'est un projet mondial sans tête et avec beaucoup de mains. Il représente une structure moderne, voire même un modèle, pour le tribalisme juif en incorporant tous ses éléments en une puissance dynamique, et en transformant son opposition en une force productive.

LA PAIX, *SHALOM* ET LE GHETTO

Ariel Sharon, un homme qui a passé le plus clair de sa vie à tuer les ennemis d'Israël, et qui a fait de la propagande belliciste une forme d'art, a soudain modifié ses propos

[Le lobby pro-israélien et la politique étrangère américaine] parlent en particulier de Dershowitz comme d'un « défenseur » du lobby israélien.

en juin 2004. Pendant ce qui s'avéra être ses tous derniers jours au pouvoir, Sharon devint un amoureux de *shalom*, une colombe sioniste – ce maître de la politique sanguinaire introduisit soudainement une initiative connue sous le nom de « désengagement unilatéral ».

Shalom est un mot assez gênant, qui ne se traduit pas nécessairement par « paix ». Dans son sens hébreu contemporain, il se réfère aux conditions requises pour garantir la sécurité du peuple juif en Israël. Lorsque les porte-paroles israéliens officiels parlent de *shalom*, d'une manière ou d'une autre, ils finissent toujours par parler de la sécurité d'un seul peuple, les Juifs.

Sharon, le vieux soldat fatigué, se rendit compte que la meilleure stratégie pour sécuriser l'avenir de l'État des Juifs-seulement, était de retirer les relativement peu nombreux colons juifs de la bande de Gaza et du nord de la Cisjordanie, essentiellement peuplés de Palestiniens, et de promouvoir une version modérée de l'expansionnisme national juif. Sharon comprit que, bien qu'Israël ait à sa disposition toutes sortes d'armes – conventionnelles et nucléaires, et quelques autres ADM – les Palestiniens n'en avaient qu'une : la bombe démographique. En effet, les Palestiniens forment maintenant la majorité de la population entre la rive du Jourdain et la mer Méditerranée.

Comme prévu, l'initiative de Sharon fut totalement rejetée par les faucons de son parti de droite, le Likoud. Mais il ne perdit pas de temps. En 2005, il quitta ce qui avait été sa maison politique pendant plus de trois décennies, et créa Kadima (« En avant »), un nouveau parti qui prônait une évacuation partielle, unilatérale et immédiate des Territoires Occupés. Les électeurs israéliens plébiscitèrent le vieux général lors du scrutin des élections de 2006 où

Kadima arriva en tête. Ils avaient de toute évidence adhéré à l'ingénieuse évolution politique de Sharon, et les rivaux du nouveau parti disparurent, au moins temporairement.

Une démocratie libérale tient ses promesses lorsque la volonté des électeurs est reflétée dans les affaires de l'État. Le nouveau Sharon avait réussi à faire vibrer les bonnes cordes, en invoquant le languissement nostalgique juif pour le ghetto. Il promit d'ériger une barrière monumentale qui maintiendrait les Palestiniens en dehors. Sharon avait compris la nostalgie de Nordau pour le *shtetl* mieux qu'aucun de ses contemporains. Le sionisme peut être considéré comme une relecture du récit du ghetto en des termes positifs et séduisants. Le ghetto, a dit Nordau, « était, pour les Juifs du passé, non une prison mais un refuge... Dans le ghetto, le Juif avait son monde propre ; c'était le refuge rassurant qui avait, pour lui, la valeur spirituelle et morale d'une maison familiale »¹⁰.

Sharon avait saisi le message de Nordau concernant l'aspiration juive : le sionisme tourne entièrement autour de l'abolition de l'autre, de la re-création des conditions dans lesquelles les Juifs peuvent célébrer leurs signes particuliers, dans lesquelles ils peuvent s'aimer pour ce qu'ils sont – ou, du moins, pour ce qu'ils pensent qu'ils sont.

Sharon avait promis une barrière. Pourtant, il y avait une sérieuse faille dialectique qui s'ouvrait là. Bien que le sionisme promette de remplacer l'assimilation par une nouvelle structure de séparation et d'isolement, il promet également de créer un Juif humaniste et éclairé, qui soit totalement différent de ses frères de la Diaspora. Bien que les Juifs sionistes veuillent être protégés par des murs et par

¹⁰ Max Nordau, discours au Premier Congrès sioniste, Bâle, Suisse, 29 août 1897. Voir <http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Zionism/nordau1.html> [accès au 15/06/ 2010].

une force de dissuasion nucléaire, ils veulent également être « citoyens du monde ». Les Israéliens aussi veulent voler bon marché avec Easyjet, manger du *houmous* dans Edgware Road le soir de Noël, et arriver suffisamment tôt pour être les premiers aux soldes d'Oxford Street le jour du *Boxing Day*¹¹. Bref, les Israéliens veulent l'impossible. Pas mal pour une si jeune identité nationale !

Le sionisme, en tant que mouvement, peut être décrit théoriquement comme une lutte dialectique entre la praxis tribale qui vise l'insularité, et l'espérance universelle d'ouverture et de tolérance. C'est un discours sans fin entre Jérusalem et Athènes, qui tente de promettre les deux, mais qui est condamné à l'échec parce que le tribalisme et l'universalisme sont comme l'huile et l'eau, ils ne se mélangent pas bien. Les Juifs qui sont soumis à cette idéologie schizophrénique se retrouvent ballotés entre deux promesses contradictoires. Bien qu'ils insistent sur le fait de s'aimer pour qui ils pensent être, ils se détestent pour ce qu'ils sont en réalité. De telles situations peuvent être vues comme la suprême tragédie, comme un flou métaphysique ; mais ça peut aussi être une position de force.

En l'occurrence, Sharon n'arriva pas jusqu'au scrutin. Un accident vasculaire cérébral en 2005 le laissa dans un état végétatif permanent, et Ehud Olmert prit sa place. Quelques semaines plus tard, Olmert gagna les élections, bien que pas aussi facilement que Sharon ne les aurait gagnées. Il forma un gouvernement d'union nationale centriste avec le Parti du Travail, et créa l'atmosphère politique nécessaire pour mettre en œuvre le programme unilatéral de Sharon. Mais ensuite,

11 Littéralement « jour des boîtes », le 26 décembre, lendemain de Noël, est le jour où traditionnellement l'on ouvrait les trunks des églises dans lesquels les fidèles avaient mis leurs dons pour les pauvres. Aujourd'hui c'est essentiellement une fête commerciale où les magasins font des soldes. [NDT]

l'inévitable arriva. Dès qu'il y eut un incident, relativement mineur, impliquant le Hezbollah, du côté libanais de la frontière nord d'Israël, Olmert – avec le soutien de son « gouvernement d'union centriste » chercheur-de-*shalom* – déclencha la puissance militaire israélienne et rasa les infrastructures du Liban. On peut dire que l'agression d'Olmert était en fait la suite naturelle de l'initiative *shalom* de Sharon, l'incarnation de la philosophie du ghetto du Général. (Mais le nouveau ghetto juif ressemble à une forteresse hostile avec assez de puissance de feu nucléaire pour transformer le Moyen-Orient en poussière.)

Une fois que les hostilités eurent commencé, les Israéliens – qui, juste quelques mois auparavant, bénissaient Sharon pour son initiative de « paix » – succombèrent à l'habituel esprit héroïque de feu et de mort. Dès que la guerre débuta, ils se rallièrent à la cause de leur gouvernement, et parmi eux, bien sûr, la gauche intellectuelle. Le vieux militant pacifiste et journaliste israélien Uri Avnery écrivit : « Lorsque le gouvernement commença cette guerre, une impressionnante brochette d'écrivains le soutenait. Amos Oz, A.B. Yehoshua et David Grossman, qui apparaissent régulièrement comme un trio politique, étaient unis une fois encore dans leur soutien au gouvernement, et utilisèrent tous leurs considérables talents oratoires pour justifier la guerre. Mais ça ne leur suffit pas : quelques jours après le début de la guerre, ils publièrent conjointement un encart dans les journaux pour exprimer leur appui enthousiaste à l'opération »¹².

La campagne militaire israélienne de 2006 au Liban ne fut pas un grand succès – en fait, ce fut un désastre total. L'armée israélienne échoua. Les roquettes du Hezbollah

12 Avnery, Uri, 'I'm a Leftist, but...' [« Je suis de gauche, mais... »], *Counterpunch*, 8 septembre 2006 ; voir www.counterpunch.org/avnery09082006.html

plurent sur le nord d'Israël. Les villes israéliennes au nord de Hadera furent transformées en villes fantômes. Il ne fallut pas longtemps pour que Oz, Yehoshua et Grossman changent d'avis. Avnery plaisanta : « Certaines personnes prétendent maintenant que ce groupe était réellement contre la guerre. Pour dire [sic] : quelques jours avant la fin, ils publièrent un second encart tripartite, appelant cette fois-ci à son terme. Au même moment, Meretz et « Paix Maintenant » [groupes militants auxquels Oz est affilié] changèrent aussi de ligne. Mais aucun d'entre eux ne s'excusa ou montra de remords pour son soutien antérieur à l'assassinat et à la destruction. Leur nouvelle position était : la guerre était en fait une très bonne chose, mais maintenant le temps est venu d'y mettre fin »¹³.

La gauche israélienne ne fut pas la seule à changer d'avis, le public israélien tout entier se retourna contre son gouvernement : la popularité d'Olmert chuta fortement. La carrière politique du ministre de la Défense travailliste Amir Peretz n'intéressa plus que les historiens. On se moqua des généraux de l'IDF dans les médias.

Le fait qu'il y ait de fréquents changements de cette sorte dans l'opinion publique israélienne est une autre conséquence de la névrose collective sioniste. Une fois de plus, ils s'aiment pour ce qu'ils pensent qu'ils sont, mais néanmoins se détestent pour ce qu'ils sont en réalité.

¹³ *Ibid*

CHAPITRE IX

L'INCONSCIENT JUIF EST LE DISCOURS DES GOYIM

Ce que les sionistes pensent d'eux-mêmes n'est pas très intéressant ; la dualité dont on parle ci-dessus – le gouffre entre qui ils pensent être et ce qu'ils sont vraiment, entre l'image de soi et l'image publique, entre la conscience et l'inconscient – est bien plus fascinante. L'inconscient, a dit Lacan, est le « discours de l'Autre », ce qui ressemble beaucoup à la crainte masculine de l'impuissance. Plutôt que par la peur d'être frappé par une défaillance, l'anxiété est induite par la crainte que cette défaillance soit connue. La véritable angoisse ici provient de la menace insupportable que le fiasco devienne de notoriété publique.

Au moment de la guerre du Liban en 2006, le « discours de l'Autre » des Israéliens incluait CNN, Sky TV, BBC et, en gros, tout l'Occident. Au fur et à mesure que la guerre avançait, on commença à voir que le ressentiment était croissant parmi ceux qui ne voulaient plus accepter la brutalité israélienne. En fait, ce fossé entre une image de soi israélienne pleine d'assurance, et le mépris total que vous renvoie l'autre, est exactement le lieu où la névrose de Yehoshua, Oz, Grossman et de la majorité des Israéliens entre en jeu.

Deux ans et demi après son fiasco militaire au Liban, Israël se trouva à nouveau au cœur d'une seconde guerre

désastreuse qu'elle avait initiée. Ce fut l'Opération Plomb Durci (2008), une guerre totale contre le peuple de Gaza et son gouvernement démocratiquement élu, le Hamas. Durant cette expédition, Israël essaya de mettre en œuvre les leçons tirées de la guerre de 2006. Je suppose, probablement de manière un peu optimiste, qu'à ce moment-là, quelqu'un du service gouvernemental de la *hasbara* a dû lire Lacan. Les Israéliens allaient essayer de s'épargner le fait de comprendre vraiment qui ils sont et ce qu'ils font, en bloquant tout miroir potentiel. Par conséquent, l'IDF interdisait tout accès à Gaza aux médias étrangers, pour garantir le succès de leur propagande. L'idée n'était pas seulement d'interdire aux *Goyim* de pénétrer dans la zone de combats, mais aussi d'empêcher les Israéliens, et les Juifs sionistes partout au monde, de se voir eux-mêmes à travers les yeux des *Goyim*. Ce fut une tentative grossière de détourner le discours de telle sorte que l'inconscient juif soit conservé intact.

Comme on peut s'y attendre, cette approche fut complètement contre-productive. Alors que les organes de presse occidentaux étaient contents d'obéir à la demande d'Israël d'embargo sur les médias, les réseaux d'information arabes et iraniens restaient fermes sur le principe de couverture médiatique.

À un moment, pendant la guerre, Al-Jazeera et Iran's Press TV devinrent les seules sources de direct en provenance du champ de bataille. En termes lacaniens, non seulement la vérité sur les atrocités israéliennes devint le discours des *Goyim*, mais il était directement nourri et entretenu par les « pires ennemis » ; les Israéliens finirent par se voir eux-mêmes à travers les yeux des Arabes, des Iraniens, des *musulmans*. Ceci a dû être une expérience douloureuse.

Soir après soir, nous vîmes les porte-paroles israéliens niant l'usage d'ADM, alors que dans leur dos, tous les réseaux

télévisés projetaient des images en direct de phosphore blanc éclatant au-dessus des quartiers de Gaza. Humiliés et démasqués, les Israéliens virent leur vraie nature exposée.

UN HOMME SÉRIEUX

Interpréter l'inconscient juif comme étant le discours des *Goyim*, est la clé pour comprendre le militantisme politique juif, le communautarisme juif en général et leur schizophrénie collective tribale. « L'important n'est pas ce que disent les *Goyim*, mais plutôt ce que font les Juifs » est l'une des plus célèbres maximes de Ben-Gourion ; pourtant, en vérité, en ce qui concerne l'inconscient juif, ce qui compte réellement est ce que les *Goyim* voient et pensent, mais sont réticents à dire.

Le film des frères Coen, en 2009, *Un Homme Sérieux*, explore ce thème de manière fine et approfondie. Allégorie cinématographique de l'isolation culturelle juive, *Un Homme Sérieux* est une pièce maîtresse, qui donne des détails sur les anomalies de la vie tribale juive. Il n'aborde pas explicitement les questions relatives à Israël, au sionisme, à l'occupation ou à quoi que ce soit directement lié à l'État juif. À la place, il réfléchit sur la vie de la Diaspora juive, sur la ségrégation juive et sur la tristesse d'agir à l'intérieur d'un modèle tribal judéocentrique. Il révèle beaucoup de choses à propos de l'aliénation juive. En même temps, *Un Homme Sérieux* délivre un message clair à propos d'Israël et du sionisme, parce qu'Israël est l'État juif et que, malgré la promesse sioniste de construire une nation civilisée, il fonctionne comme un ghetto juif, sujet à tous les symptômes d'aliénation mis en lumière par les Coen.

Se passant à Minneapolis en 1967 – sans aucun doute une année très significative dans l'histoire juive – *Un Homme Sérieux* raconte l'histoire de Larry, un professeur juif de physique

qui aime la vie de famille. En seulement deux heures, nous assistons à l'effondrement de la vie de Larry. Son existence désastreuse nous donne un aperçu de la société ethniquement isolée à laquelle il est intrinsèquement associé.

La vie rêvée de Larry joue un rôle important dans le film. Dans un rêve, il rencontre sa vraie nature, ses peurs, ses désirs et son soi amoral. Alors que dans la vie éveillée, Larry est un père de famille castré et défaillant, dans son rêve il surmonte d'une manière ou d'une autre ses faiblesses. Il fait l'amour avec sa voisine, une femme joviale et bourrée ; il accompagne son frère, qui est anxieux, à la rivière, et l'envoie sans crainte vers le Canada en canoë, lui donnant de l'argent (un pot-de-vin que Larry avait reçu auparavant) pour un nouveau départ. Pourtant, dans le même rêve, lui et son frère sont immédiatement punis ; son voisin antisémite pourchasse Larry avec un fusil normalement utilisé pour tuer des animaux. « Tue le Juif », ordonne le *Goy* à son fils. À ce moment-là, Larry se réveille.

Dans son rêve, Larry est confronté à sa culpabilité par l'intermédiaire de son voisin *goy*. Plutôt que la crainte d'être amoral, c'est la crainte d'être catalogué comme amoral qui tourmente Larry. C'est le « discours de l'Autre » (le voisin armé) qui amène inconsciemment Larry à un sentiment de culpabilité. Je relie ceci à Israël : ce n'est pas la pensée d'être amoureux qui tourmente les Israéliens et leurs soutiens, mais la pensée d'être « catalogués » comme tels.

Un Homme Sérieux commence avec une citation du rabbin médiéval français, et spécialiste de la Bible, Rachi : « Reçois avec simplicité tout ce qui t'arrive ». Les mots éloquents de Rachi font écho au *Livre de Job*, qui est généralement considéré comme une tentative de concilier l'existence de Dieu avec le démon. Une telle tentative était très courante parmi les Juifs,

quel que soit leur niveau de religiosité, après l'Holocauste, car ils se demandaient inlassablement comment, si Dieu existe, avait-il pu permettre ce qui s'était passé à Auschwitz. D'une certaine manière, Larry pose à son rabbin local, une question semblable : « Qu'est-ce que *Hashem* [Dieu] essaye de me dire ? » Les rabbins ne peuvent fournir aucune réponse. Comme le Livre de Job et Rachi, ils n'ont rien de concret à proposer, si ce n'est l'« acceptation ». Les rabbins sont là pour détourner, pour apporter un semblant de raison. Ils sont là pour recouvrir un trou noir. Ils ne peuvent pas réconcilier Dieu avec le diable dans le monde, pas plus qu'ils ne peuvent expliquer la souffrance juive.

Il est intéressant de noter que les Coen offrent leur propre réponse, qui n'a rien à voir avec *Hashem*. Pour eux, c'est en fait la culture aberrante intrinsèque à la mentalité du « ghetto juif » qui est à la racine de la souffrance juive. Alors que, dans le film, c'est le voisin *Goy* qui initialement amène Larry à affronter sa faute, par le mépris, dans la réalité, c'est au spectateur *goy* qu'est révélée la vie intérieure secrète juive, à travers Hollywood et le grand écran. Grâce aux Coen, nous sommes confrontés à ce que les Juifs préféreraient dissimuler ; dans une certaine mesure, les réalisateurs endossent le rôle de dénonciateurs. Ils mettent en lumière une interprétation cinématographique du « discours de l'Autre » lacanien. La réalité cinématographique tribale juive des Coen est l'inconscient juif, dont les Juifs sont loin d'être fiers. Comme Al-Jazeera et Press TV à Gaza, les Coen révèlent le malaise du ghetto juif à un public comprenant des millions de spectateurs. Mais ils s'attaquent aussi à la notion d'inconscient juif par le biais d'une mise en miroir.

CHAPITRE X

LE JUIF VERTUEUX

Je pense que le soudain changement dans l'opinion publique israélienne, après la guerre du Liban de 2006, était le résultat d'une tentative pour dénouer l'état schizophrénique induit par le fait d'être empêtré avec le sionisme. Le conflit entre le tribal et l'universel a évolué jusqu'à un état de phobie monumentale. Les éditorialistes israéliens de premier plan Oz, Yehoshua et Grossman ont pratiquement sauté d'un extrême à l'autre, entre l'insularité de Jérusalem et l'ouverture d'Athènes, entre le repoussant *shtetl* et la séduisante métropole.

Le schéma est clair : plus les Israéliens veulent se mettre en sécurité en se cramponnant à l'isolement, plus ils propagent la mort autour d'eux. Une fois encore, cette lecture de la réalité israélienne peut nous aider à comprendre l'amplitude de l'opération Plomb Durci, l'agression de Gaza en 2008-2009, et l'usage excessif de la force dans ce conflit. Plus Israël voulait justifier le retrait unilatéral de Gaza de Sharon, plus ils devaient laisser de cadavres derrière eux seulement quelques années plus tard. Ce n'était pas non plus qu'une affaire politique – pas moins de 94 % de la population israélienne juive soutenait les mesures meurtrières prises par l'IDF contre la population civile palestinienne de Gaza¹. Mais de là

¹ Un sondage de l'Université de Tel-Aviv qui se déroula pendant l'expédition militaire israélienne à Gaza (2008-2009) révéla que l'opération de l'IDF contre le Hamas et Gaza jouissait du soutien écrasant des Juifs israéliens, malgré la perte de vies civiles. Un joyeux 94 % de la population juive israélienne soutenait ou soutenait fortement l'opération, alors que 92 % pensait qu'elle était bénéfique pour la sécurité d'Israël. Le sondage montra que 92 % des Juifs israéliens trouvaient l'attaque aérienne sur Gaza justifiée, malgré la souffrance de la population civile dans la Bande et les dommages qu'elle causait aux infrastructures. <http://www.jpost.com/Home/Article.aspx?id=129307>

vient tout le problème. Plus les Israéliens provoquent la mort, moins ils ont le sentiment de ressembler au reste de l'humanité, et plus ils commencent à haïr les dirigeants qui les ont mis sur un chemin si chaotique.

Les Israéliens se considèrent comme vivant dans une démocratie, et en effet Israël est une démocratie, bien qu'elle soit ethno-différencialiste et exclusive. Les représailles d'Olmert en 2006 au Liban reflétaient les vœux de la majorité, au moins au début de la guerre. L'insatisfaction israélienne naissante envers Olmert, Peretz et l'IDF a révélé un grave conflit à l'intérieur de la psyché collective israélienne. Les gens se sont mis à haïr Olmert et compagnie, mais en fait ce sont eux-mêmes qu'ils ne peuvent plus supporter. Plus les Israéliens se détestent eux-mêmes, plus ils sont horrifiés par leur situation sans issue. Ils dédaignent le fait qu'ils se sont peut-être éloignés du ghetto pour de bon, mais qu'ils n'ont pas réussi à rejoindre la communauté des nations. Ils ne sont jamais devenus « des gens comme les autres ». Il faut le répéter : plus ils veulent s'aimer pour ce qu'ils pensent être, plus ils se détestent pour ce qu'ils sont devenus.

Le cas des antisionistes juifs Bard et Rosenberg est-il différent en quoi que ce soit ? Est-ce qu'ils tombent exactement dans le même piège ? Est-ce qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes pour être des socialistes progressistes et éclairés, alors que dans le même temps ils sombrent dans la névrose, lorsqu'ils réalisent qu'étant de *petits bourgeois*² juifs tribaux, ils n'ont jamais réussi à rejoindre la famille humaine, sans même parler de la classe ouvrière ? Comme les Israéliens, Bard et Rosenberg, et d'une manière générale tous les « Juifs vertueux » qui s'investissent dans des clubs politiques « Juifs seulement », n'ont pas réussi à trouver une

² en français dans le texte [NDT]

manière de fusionner Athènes et Jérusalem. Il se pourrait bien qu'Athènes et Jérusalem ne puissent jamais être mélangés en une vision politique du monde claire et cohérente.

Je suppose que trois échappatoires restent à la disposition des sionistes – et aux Juifs de la troisième catégorie :

1. *Ségrégation totale*. Cette forme de sionisme élimine la notion de l'autre, ou toute relation ou échange avec un tel autre. Une telle solution est reflétée dans le désengagement de Sharon, aussi bien que dans l'adhésion des socialistes juifs au tribalisme et à l'anti-assimilationisme. L'actuel gouvernement Netanyahu a choisi cette voie, conduisant consciemment et volontairement les affaires internationales israéliennes vers le conflit.

2. *Retour à l'orthodoxie*. Le nombre d'Israéliens qui abandonnent la culture juive laïque pour retourner à la pratique de la religion du judaïsme, révèle que cette solution est, en fait, en train de devenir un choix courant. En 2007, une étude démographique de l'Institut Démocratique d'Israël (IDI) montra que le pourcentage de Juifs se définissant eux-mêmes comme laïcs avait chuté fortement depuis 30 ans, alors que les proportions de religieux et de traditionalistes avaient augmenté. L'enquête annuelle montra que la population laïque ne comprenait que 20 % de la population israélienne - à comparer aux 41 % de 1974³.

3. *Abandon de la judéité*. Quitter la judéité, Jérusalem et toute autre forme de tribalisme judaïque, et abandonner l'« Élection ». Ceci est probablement la seule forme de résistance juive laïque authentique au sionisme que l'on puisse prendre au sérieux.

³ <http://www.israelnationalnews.com/News/News.aspx/124345>

Nordau, sans aucun doute un homme intelligent, pourrait désigner les nouveaux Marranes - les Juifs qui ont abandonné le judaïsme, par conviction sincère - comme incarnant le plus grand danger pour un avenir juif tribal. Comme les autres anti-assimilationnistes, Nordau a été très clair à ce propos : « Beaucoup essayent de se sauver en fuyant le judaïsme. Mais l'antisémitisme racial nie la puissance de changement du baptême, et cette technique de salut ne semble pas avoir beaucoup de chances de réussir... Il y a, par ce biais, l'émergence d'un nouveau Marrane, qui est pire que les anciens. Ces derniers suivaient un idéal - une aspiration secrète à la vérité, ou étaient en proie à une crise de conscience qui leur brisait le cœur, et ils cherchaient souvent le pardon et la purification à travers le martyre. »

Nordau avait déjà réalisé en 1897 que les nouveaux Marranes, qui avaient sincèrement besoin de vérité, et qui pouvaient même finir par la trouver en-dehors du *shtetl*, constituaient l'ultime danger. Cependant, il vivait dans un monde imprégné par le darwinisme et le déterminisme biologique. Aujourd'hui, le déterminisme biologique est - on peut l'espérer - derrière nous, et les gens sont libres d'échapper à leur soi-disant « destin ». Aujourd'hui, presque personne ne pense en termes de sang, sauf les sionistes, les Israéliens et, ce qui est assez gênant, certains des soi-disant « socialistes » juifs.

Être un sioniste consiste à éviter l'assimilation, à empêcher les Juifs de « dériver », et à prendre part à un quelconque discours politique judéocentré. Le sionisme, comme nous le savons, a bien sûr colonisé la Palestine, mais ses effets sont d'une portée bien plus considérable. Ce n'est pas un mouvement local soutenu par quelques lobbies enthousiastes à travers le monde, mais une matrice mondiale

qui a la capacité de façonner et re-façonner l'idée du ghetto juif, pour modeler et remodeler la dialectique de l'Élection, afin d'équilibrer la tension surgissant entre l'insularité et l'ouverture, pour y inclure la plupart des Juifs. Le sionisme est un réseau mondial sans tête, c'est un esprit - et un esprit, malheureusement, ne peut être vaincu. Cependant, il doit être révélé pour ce qu'il est.

CHAPITRE XI

SEXE ET ANTISÉMITISME

Depuis dix ans, j'ai tiré une grande partie de mes idées d'un homme qui a été totalement éliminé du discours intellectuel et académique occidental. Compte tenu de l'influence qu'il a eue dans la première partie du XX^e siècle, cette complète disparition soulève certainement quelques questions. Wittgenstein a estimé qu'il avait eu une influence majeure sur sa vie. James Joyce s'inspira de lui lorsqu'il écrivit *Ulysse*. Il inspira Robert Musil et Hermann Broch. On peut facilement retrouver la trace de ses pensées chez Lacan et Heidegger. Freud s'est également intéressé à ses idées. Même Hitler l'a, semble-t-il, mentionné, en admettant : « Il y a eu un Juif honnête, et il s'est suicidé. » Cet homme était Otto Weininger, et bien qu'il fût l'un des penseurs les plus influents des quatre premières décennies du XX^e siècle, peu de gens connaissent encore ses idées ou ont même entendu son nom. Weininger était un antisémite, ainsi qu'un misogyne radical. Il n'aimait pas les Juifs, ni les femmes, pourtant, ainsi que vous l'avez peut-être déjà soupçonné, il était lui-même un Juif, et dans la mesure où la recherche historique peut révéler certaines vérités, un Juif efféminé.

Weininger était un virtuose de l'aphorisme. Beaucoup de ses déclarations ne peuvent pas être prises au sérieux. Certaines de ses diatribes anti-femmes et anti-Juifs évoquent l'image d'un mauvais élève se débattant pour comprendre

un concept d'adultes. Pourtant Weininger est un penseur étonnant. Sa compréhension de la notion de génie pourrait facilement prendre place dans la dernière section de la Troisième Critique de Kant ; sa compréhension de la sexualité est incroyablement fine, étant donné que son livre fut publié alors qu'il avait tout juste vingt-et-un an. Beaucoup des opposants à Weininger finirent par reconnaître son immense talent. Pour le dire simplement, il y a beaucoup trop de sagesse chez Weininger pour le rejeter sans l'étudier.

Il y a un côté personnel à mon admiration : Weininger m'a aidé à saisir qui je suis, ou plutôt qui il se pourrait que je sois, ce que je fais, ce que j'essaie de faire et pourquoi mes détracteurs mettent tant d'énergie à essayer de m'arrêter.

Weininger a publié *Sexe et Caractère*, son seul et unique livre, en 1903. Cet ouvrage a été présenté comme une étude philosophique de la sexualité. Impitoyable attaque sur le concept de féminité, il semble cependant que ce ne soient pas seulement les femmes que Weininger méprisait – il décrit également les Juifs comme étant des êtres dégradés, et les Anglais des natures efféminées. Weininger est pour le moins outrancier. Certaines de mes collègues féminines, qui avaient commencé à lire ce texte, l'ont abandonné avant même d'atteindre la fin du premier paragraphe. Ainsi, j'insiste sur le fait que presque chaque phrase du livre de Weininger devrait être comprise comme un écrit visant à provoquer une réflexion. Weininger détestait presque tout ce qui n'était pas la virilité aryenne. Son penchant pour la formulation mathématique est un peu puéril, et sans aucun doute démodé. Il fait quelques erreurs catégoriques. En même temps, il incite à une profonde réflexion idéologique, essentialiste et métaphysique.

WEININGER SUR LA SEXUALITÉ

Le point de départ de Weininger n'est pas très original. Homme et femme, dit-il, sont simplement des types. Autrement dit, l'apparence individuelle est fondamentalement une manifestation d'un mélange des deux types. Chaque individu est un alliage des deux types sexuels en différentes proportions. Certains hommes sont plus masculins que d'autres, et certaines femmes sont plus féminines que leurs consœurs. Cette idée est évidemment appuyée par des observations physiologiques triviales, aussi bien que par des études biologiques ou génétiques sophistiquées.

Mais Weininger ne s'arrête pas là. Il continue en élaborant la « loi de l'attraction sexuelle » : « Pour une vraie union sexuelle, il est nécessaire que s'assemblent un mâle complet et une femelle complète »¹. Le lien entre un homme et une femme résulte en une union de masculinité et de féminité à laquelle les deux partenaires contribuent. En fait, Weininger parle ici de la complémentarité entre les hommes et les femmes. Chaque partenaire contribue à la formation d'une plus grande féminité ou masculinité. Si Tony est 55 % mâle et 45 % femelle, et Sue est 45 % mâle et 55 % femelle, la somme de leurs parts de masculinité et de féminité additionnées équivaut à une union parfaite constituée de 100 % de masculinité et 100 % de féminité. Autrement dit, en ce qui concerne l'attraction sexuelle, on peut s'attendre à ce que Tony et Sue soient fortement excités l'un par l'autre. Leur union réunit une unité complète d'homme et une unité complète de femme. Ils ont aussi beaucoup de points communs puisque Tony a beaucoup de féminin en lui et Sue, de la même façon, a beaucoup de masculin en elle.

¹ Weininger, Otto, *Sex and Character*, New York : Howard Fertig, 2003, p. 29.

Inutile de dire que le traitement par Weininger d'êtres humains comme étant des objets statistiques est un peu bizarre, et même discutable. Lorsque nous examinons les gens autour de nous, nous ne voyons pas des figures mathématiques, ou des divisions nettes entre masculinité et féminité. Au lieu de cela, nous voyons des désirs, des souhaits, des intentions, des espoirs et des besoins sexuels. Pourtant, l'idée de Weininger, indépendamment de ses implications pratiques, est loin d'être stupide. L'idée que Tony et Sue sont investis dans une relation complémentaire explique beaucoup de choses. Tony est attiré par Sue non seulement pour ses qualités féminines, mais parce qu'il trouve en Sue sa part de masculinité manquante. De même, Sue est heureuse de la découverte de la part de féminité qui lui faisait défaut. Selon Weininger, nous sommes le plus attirés par ceux qui nous amènent le plus près de cette unité.

Naturellement, on peut s'attendre à ce que le lien entre une extrême masculinité et une extrême féminité aboutisse à un haut degré d'attraction sexuelle. Mais comme l'indique Weininger, cette attraction est associée à très peu de compréhension inter-genre : « Plus une femme possède de féminité, moins elle pourra comprendre un homme... Et de même, plus un homme est masculin moins il comprendra les femmes »². Ce raisonnement est évident : plus une femme possède de féminité, moins il y a de masculinité dans sa structure physique et psychologique. Imaginons, par exemple, que Mark soit le dernier des machos, 99 % masculin, et que Deborah soit très féminine, d'une grandeur comparable. Leur intensité sexuelle pourra être incroyablement explosive, mais la qualité de leur relation avant et après sera nulle. Avec 1 % de féminité, Mark ne pourra jamais comprendre Deborah,

² *Ibid*, p. 57

et vice-versa. Mark va probablement tourner le dos à Deborah dès que leur relation sexuelle sera terminée. Il s'endormira et elle finira contrariée.

Cette idée est choquante dans sa simplicité, mais ses implications sont puissantes. Elle laisse le discours de la gauche en ruines. Parce que si Weininger a raison, la compréhension de l'autre est conditionnée par une forme de réalisation de soi. L'idée d'empathie et d'altérité, embrassée avec tellement d'enthousiasme par la gauche post-deuxième guerre mondiale, tombe en morceaux. Si je ne peux comprendre ma bien-aimée que dans la mesure où je possède suffisamment d'elle en moi, il s'ensuit que nous pouvons comprendre les autres que tant que nous avons assez des autres en nous. Cette vision peut expliquer pourquoi la gauche, en phase avec tout le discours sur le multiculturalisme, s'effondra après les événements du 11 septembre 2001. Le manque d'empathie envers les Arabes et les musulmans, parmi les libéraux soi-disant « progressistes », peut être mis sur le compte du fait qu'ils ont très peu d'Arabe ou de musulman en eux ; en fait, il se pourrait qu'ils n'aient que très peu en eux qui ne soit eux-mêmes.

Une telle lecture peut expliquer pourquoi la gauche occidentale échoua à comprendre la transformation à l'intérieur du monde arabe. Bien que la gauche prétende soutenir les masses arabes s'élevant contre leurs tyrans pro-Américains, d'une certaine manière elle trouve difficile d'admettre que ce que nous voyons dans le monde arabe n'est pas exactement une révolution socialiste. En utilisant une terminologie Weiningerienne : la gauche n'a pas réussi à comprendre la situation dans le monde arabe parce qu'elle a très peu en commun avec la culture arabe. Sur ce sujet, la gauche était condamnée à l'échec.

LE GÉNIE ET L'ARTISTE

Le concept selon lequel chacun possède différentes caractéristiques psychologiques est exploré plus avant par Weininger lorsqu'il traite du génie. Pour lui, il est évident que le génie n'est pas simplement un être doué. Le génie n'est pas le talent, et ce n'est pas non plus une qualité qui peut être apprise ou développée. Le génie est plutôt « ... un homme qui révèle beaucoup d'autres en lui. C'est un homme avec beaucoup d'hommes dans sa personnalité. Ainsi le génie peut comprendre les autres hommes mieux qu'ils peuvent se comprendre eux-mêmes, parce qu'il possède en lui, non seulement le caractère qu'il comprend, mais également son contraire. La dualité est nécessaire pour l'observation et pour la compréhension ... en résumé, comprendre un homme implique d'avoir des parts équivalentes de lui et de son contraire unis en soi. »³

En un sens, le génie est une personne qui porte en lui une dialectique dynamique qui permet aux divers aspects du monde de devenir réalité. D'une certaine manière, Weininger évoque ici les qualités positives de la schizophrénie, idées qui seront explorées plus avant par Lacan des années plus tard.

Le génie nous dit toujours quelque chose à propos du monde que nous ne connaissions pas auparavant. Le scientifique observe le monde matériel, et le philosophe étudie le monde des idées. L'artiste perçoit des intuitions en regardant à l'intérieur de lui ou d'elle : « En art, l'auto-exploration est exploration du monde... »⁴.

Weininger soutient que le génie est sujet aux « plus étranges passions » et aux « instincts les plus repoussants », mais que ces passions sont contre-balancées par d'autres

³ *Ibid.*, p. 110.

⁴ *Ibid.*, Préface, p. I.

caractéristiques intérieures. Par exemple, « Zola, qui a si fidèlement décrit la pulsion nécessaire pour commettre un meurtre, n'a pas commis de meurtre lui-même parce qu'il avait beaucoup d'autres caractéristiques en lui »⁵. Selon Weininger, Zola aurait une meilleure conscience de la pulsion meurtrière que le meurtrier lui-même, au lieu d'être simplement soumis à elle. La capacité à dépeindre avec conviction un personnage fictif peut être attribuée au fait que ce personnage et ses contraires sont bien agencés dans la psyché de l'artiste.

La proposition de Weininger, pour moi, a beaucoup à voir avec cette idée. Dans mes écrits romanesques, j'ai donné naissance à de charmants, mais affligés protagonistes israéliens, tous condamnés à foncer vers un mur en béton. J'ai écrit à propos de gens qui ne réussissent jamais à vivre dans les conditions qu'ils se sont imposées à eux-mêmes, de gens qui ne trouvent jamais le chemin pour rentrer chez eux. Dans mon œuvre romanesque, on rencontre des personnages qui ne peuvent pas échapper à leur destin. Dans mes écrits politiques et idéologiques, j'essaye d'établir un modèle philosophique qui puisse éclairer la complexité de la judéité. Je recherche les mécanismes métaphysiques qui font qu'Israël et le monde juif soient si *différents*. Lorsque j'étais jeune, je pensais que j'étais un penseur indépendant, se mettant dans une position détachée, permettant, tel Archimède, d'avoir une vue d'ensemble. Grâce à Weininger, j'ai réalisé combien j'avais tort – je n'étais pas détaché de la réalité sur laquelle j'écrivais, et je ne le serai jamais. Je ne regarde pas les Juifs, ou l'identité juive, je ne regarde pas les Israéliens. Je suis en fait en train de regarder dans le miroir. Avec mépris, je suis en fait en train de disserter sur le Juif en moi.

⁵ *Ibid.*, p. 109.

Le Juif en moi n'est pas une île. Il est rejoint par des ennemis hostiles et des personnalités contraires qui se sont également installés dans ma psyché. Il y a, à l'intérieur de moi, beaucoup de personnes qui s'opposent les unes aux autres. Ce n'est pas aussi horrifant que ça semble l'être. En fait, c'est plutôt productif, amusant et certainement révélateur.

L'ANTISÉMITES

Fidèle à son propre paradigme, Weininger affirme : « Les gens aiment dans les autres les qualités qu'ils aimeraient avoir, mais qu'ils ne possèdent en fait pas outre mesure. De même, nous ne détestons chez les autres que ce que nous ne voudrions pas être, et que, malgré tout, nous sommes partiellement. Nous ne détestons que les caractéristiques dont nous nous approchons, mais que nous découvrons d'abord chez d'autres personnes ... Ainsi, on comprend le fait que les antisémites les plus virulents doivent se trouver parmi les Juifs eux-mêmes »⁶.

Selon Weininger, certains Juifs dénoncent chez les autres ce qu'ils méprisent en eux-mêmes. Ce penchant s'appelle antisémitisme, mais les Juifs ne sont pas les seuls. Certains non-Juifs découvrent également des penchants juifs en eux. Weininger donne des détails : « Même Richard Wagner, le plus virulent des antisémites, ne peut pas être considéré comme exempt de judéité, y compris dans son art »⁷. Je voudrais préciser que pour Weininger, la judéité n'est pas du tout une catégorie ethnique, mais une mentalité que certains d'entre nous possèdent et que très peu d'entre nous essayent de combattre.

⁶ *Ibid*, p. 304.

⁷ *Ibid*, p. 305

Est-ce que ceci n'est pas simplement une répétition du traitement par Marx de l'identité juive, étudiée dans son célèbre essai : « La Question Juive » ? Marx assimile les Juifs au capitalisme, à l'intérêt égoïste et à la radinerie. Pour lui, le capitalisme est le judaïsme, et le judaïsme est le capitalisme. Les Juifs se sont libérés dans la mesure même où les chrétiens sont devenus des Juifs. Il conclut brutalement : « L'émancipation sociale du Juif est l'émancipation de la société du judaïsme »⁸. Considérer les idées de Marx dans le cadre de référence Weiningerien peut suggérer que la théorie de Marx est le résultat du fait que Marx soit juif lui-même. Autrement dit, le marxisme est le résultat de la capacité de Marx à combattre le Juif qui est en lui.

Comme nous pouvons le voir, Weininger nous a fourni un outil analytique bien utile. Il nous donne un aperçu sur la question de la haine et de la haine-de-soi, qui va aussi loin que de soutenir : « L'Aryen doit remercier le Juif, car grâce à lui il sait qu'il doit se protéger contre le judaïsme qui pourrait être en lui »⁹. Autrement dit, l'antagonisme envers les autres peut être compris comme la manifestation d'un mépris de soi. Ainsi, la haine des nazis envers tout ce qui était juif, même de loin, pourrait aussi être expliquée comme une forme d'hostilité envers le Juif en eux.

Alors, si la haine est, au moins partiellement, une forme de négation de soi, je dois admettre que ma lutte personnelle contre le sionisme et les politiques identitaires juives, peut être vue comme une guerre que j'ai déclaré envers moi-même. En faisant un pas de plus, nous devons peut-être tous admettre

⁸ Marx, Karl, 'On the Jewish Question' ('Zur Judenfrage'), publié pour la première fois en février 1844 dans le *Deutsch-Französische Jahrbücher* ; voir la traduction [en anglais] : <http://www.marxists.org/archive/marx/works/1844/jewish-question/>

[En français, ici : <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1843/00/km18430001a.htm>]

⁹ Weininger, Otto, *Sex and Character*, New York : Howard Fertig, 2003

que combattre vraiment le racisme implique de s'opposer au raciste à l'intérieur de soi.

Otto Weininger avait seulement vingt-trois ans lorsqu'il s'est suicidé. On peut se demander comment il en savait tant à propos des femmes. Pourquoi les haïssait-il tellement ? Comment en savait-il tant à propos des Juifs, et pourquoi les haïssait-il tellement ? La réponse peut être tirée des idées de Weininger, mais pas de ses propres mots. Il détestait les femmes et les Juifs parce qu'il était une femme et un Juif. Il adorait la virilité aryenne parce qu'une quantité suffisante de cette qualité lui faisait probablement défaut dans sa propre existence. Cette découverte amena vraisemblablement Weininger à se tuer, juste un mois après la publication de son livre. Sans doute était-il parvenu à comprendre quel était le véritable sujet de son livre.

CHAPITRE XII

ERETZ YISRAEL

CONTRE *GALUT*

Pendant plus d'un demi-siècle, les opposants à l'État Juif ont assimilé les politiques israéliennes au sionisme. Mais ils ont peut-être eu tort de le faire. C'est vrai que le sionisme impose le pillage de la Palestine au nom de l'aspiration nationaliste juive et du « retour au foyer ». Israël a été efficace pour traduire la philosophie sioniste en une pratique barbare. Pourtant, les Israéliens – et plus précisément, la grande majorité des Juifs laïcs nés en Israël – ne sont pas motivés par l'idéologie sioniste. Son esprit et ses symboles sont pratiquement sans signification pour eux. Le sionisme est, pour la plupart d'entre eux, soit une notion archaïque, soit un concept tout à fait étranger. Ainsi, la plupart des formes d'« antisionisme » n'ont presque pas d'effet sur Israël, la politique israélienne ou sur les Israéliens eux-mêmes. Le sionisme est principalement un discours de la Diaspora juive.

LE SIONISME CONTRE ISRAËL

« Je suis un être humain, je suis un Juif et je suis un Israélien. Le sionisme a été un instrument pour me transposer de l'état d'individu juif à l'état d'individu israélien. Je crois que c'est Ben Gourion qui a dit que le mouvement sioniste était l'échafaudage pour construire la maison, et que, après la création de l'État, il devrait être démonté. » *Avraham Burg*¹

¹ Shavit, Ari, 'Leaving the Zionist Ghetto', entretien avec Avraham Burg, *Ha'aretz*, 25 juillet 2007; accès au 15/06/2007 à : <http://peacepalestine.blogspot.com/2007/06/complete-abraham-burg-interview-leaving.html>

Alors que le sionisme existe pour défendre le droit juif à un foyer national à Sion, les Juifs nés en Israël vivent cette réalité dès leur naissance. Pour eux, le sionisme est un lointain chapitre d'histoire associé à une grosse barbe noire (Herzl). Pour les Israéliens, le sionisme n'est pas une métamorphose qui attend de se produire, mais un corpus d'idées insipides et vieillottes qui n'a vraiment pas grand chose à voir avec leurs vies.

Pour les nouveaux Israéliens, le *Galut* (Diaspora) a des connotations négatives. Il est associée aux ghettos, à la honte et aux persécutions. Mais ce terme n'est pas utilisé pour se référer au centre de Manhattan ou au quartier Soho de Londres ; les Israéliens contemporains n'assimilent pas leur émigration depuis Israël à un retour au *Galut*. Comme d'autres populations migrantes, ils ne sont qu'à la recherche d'une meilleure vie ailleurs. Pour beaucoup d'Israéliens, leur pays est loin d'être un lieu héroïque et glorieux - après plus de soixante ans avec la même épouse, ils n'apprécient plus sa beauté.

Les Juifs laïcs natifs d'Israël, produits de la transposition sioniste, sont maintenant si habitués à leur existence dans la région qu'ils ont perdu leurs instincts de survie juifs. À la place, ils ont adopté une interprétation hédoniste de l'individualisme éclairé occidental, qui bannit les derniers vestiges du communautarisme tribal. Cette situation peut expliquer pourquoi Israël a perdu lors de la guerre du Liban en 2006. Les nouveaux Israéliens ne voient aucune raison de se sacrifier sur l'autel collectif juif. Ils sont bien plus intéressés par l'exploration des aspects positifs de « la belle vie ». Peut-être est-ce pour cette raison que les militaires israéliens n'ont pas réussi à soumettre le Hamas pendant l'Opération Plomb Durci. Pour y arriver, les généraux israéliens auraient dû engager d'audacieuses manœuvres terrestres. Ils se

rendaient bien compte que le « tapis de bombes » sur Gaza, et le lancement de phosphore blanc sur les abris des Nations Unies, ne réussiraient probablement pas à produire les « résultats nécessaires », mais il n'y avait rien d'autre qu'ils pussent faire. Les sociétés hédonistes ne produisent pas des guerriers spartiates, et sans véritables guerriers à disposition, il vaut mieux combattre de loin. Inutile de dire que les Palestiniens, les Syriens, le Hezbollah et les Iraniens le voient tous. Jour après jour, ils analysent les lâches stratégies d'Israël, et interprètent correctement la réalité israélienne. Ils savent que les jours d'Israël sont comptés. Il est assez intéressant de noter que l'élite militaire américaine est également en train de revoir la situation – ils ont commencé à comprendre qu'Israël n'est plus un atout stratégique pour l'Amérique.

À première vue, les Israéliens ne semblent pas tellement concernés par l'inéluctabilité naissante de leur destin, du moins pas ouvertement. Les jeunes Israéliens sont très préoccupés par leur survie personnelle. Ce sont des déserteurs, demandant : « Comment diable puis-je sortir d'ici ? ». Dès qu'ils ont terminé leur service militaire obligatoire, soit ils courent à l'Aéroport Ben-Gourion, soit ils apprennent comment éteindre toutes les chaînes d'information. Les Israéliens quittent leur foyer national en nombre croissant. Ceux qui sont destinés à rester appartiennent à une culture apathique d'indifférence.

BEAUFORT

Beaufort, un film israélien primé, produit en 2007, est une étonnante dénonciation de l'épuisement et du défaitisme israélien. Il raconte l'histoire d'une unité d'infanterie spéciale de l'IDF, retranchée dans une forteresse byzantine au sommet d'une montagne du Sud-Liban. L'action se déroule en 2000,

les jours précédents le premier retrait israélien du Liban. L'unité est entourée par des combattants du Hezbollah. Jour et nuit, ils vivent dans des tranchées, cachés dans des abris de béton et sont soumis à des tirs de barrage continuels d'obus de mortiers et de missiles. Alors qu'ils rêvent tous de ce que seront leurs vies lorsqu'ils rentreront de l'enfer dans lequel ils sont bloqués, ils meurent les uns après les autres de la main d'un invisible ennemi.

Les spectateurs israéliens ont adoré *Beaufort*. Je pense qu'ils l'ont vu comme une allégorie de leur propre stade terminal. Comme les soldats israéliens qui dans le film désirent s'enfuir aussi loin qu'ils le peuvent – que cela veuille dire s'installer à New-York ou se défoncer à Goa –, la société israélienne commence à faire face au caractère temporaire et à l'existence inutile de leur pays. Comme ces soldats, les Israéliens veulent devenir New-Yorkais, Parisiens, Londoniens ou Berlinoises (il semble que même le nombre d'Israéliens faisant la queue pour obtenir des passeports polonais augmente tous les jours). *Beaufort* évoque une société en état de siège, la prise de conscience qu'il n'y a peut-être plus d'échappatoire, que ce soit physiquement ou comme résultat d'une indifférence croissante. Le temps est compté.

ISRAËL DANS LES YEUX DE LA DIASPORA

Bien que, comme les soldats dans *Beaufort*, les habitants de Sderot ou d'Ashkelon soient heureux de tout laisser derrière eux et de sauver leurs vies, pour beaucoup de Juifs de la Diaspora, Israël représente rien de moins qu'un modèle cohérent de réussite. Pour eux, c'est aussi bien « signifiant » que « signifiant en devenir », libération symbolique et rédemption de la misère juive. Pour eux, Israël est tout ce que la Diaspora n'est pas : rempli de *chutzpah*, énergique,

militant, dressé pour défendre ce en quoi il croit. Par conséquent, pour un jeune juif de Golders Green ou de Brooklyn, faire son *aliyah*² ou s'enrôler dans ce que lui ou elle voit par erreur comme l'armée héroïque d'Israël est beaucoup plus glorieux que d'intégrer le cabinet d'avocats, d'expert-comptables ou de dentistes de papa. Bien que la majorité des jeunes Juifs de la Diaspora choisissent de poursuivre leurs vies dans leurs pays natals et évitent de « profiter » du défi sioniste consistant à faire son *aliyah*, le sionisme leur fournit encore un identifiant symbolique.

Peu de parents juifs empêcheraient leur fils ou leur fille de rejoindre l'IDF. Pourquoi le feraient-ils, après tout ? C'est une armée très sûre à intégrer ; elle évite les batailles terrestres et tue de loin. Chaque père juif de la Diaspora doit accepter qu'il peut être utile pour son gosse d'apprendre à conduire un tank, piloter un hélicoptère ou tirer avec un MK-47³. Contrairement aux combattants palestiniens affreusement sous-équipés qui meurent en arrêtant des tanks *Merkava* avec leurs corps, les soldats israéliens ne risquent presque jamais leur vie. Faire une *aliyah* héroïque ou rejoindre l'IDF semble être une aventure relativement sûre, au moins pour le moment.

ERRANCE EN BOUCLE

Le sionisme a « inventé » la nation juive, entraînant son foyer national, Israël, dans un conflit qui prend maintenant des proportions planétaires, et qui devient une sérieuse menace mondiale. Pourtant, comme je l'ai fait remarquer, pour les Israéliens qui sont dans l'œil du cyclone, le « sionisme » ne veut pas dire grand chose. Ils rejoignent

² L'*aliyah* est le mot hébreu désignant l'immigration des Juifs en *Eretz Yisrael*. C'est un principe de base de l'idéologie sioniste. *Aliyah* signifie « ascension ». L'action opposée, c'est-à-dire l'émigration des Juifs d'Israël est nommée *yerida* (descente).

³ modèle de lance-grenade [NDT]

l'IDF avec enthousiasme, non parce qu'ils sont sionistes, mais parce qu'ils sont juifs. La notion de « Juif errant » a ainsi un sens nouveau. Le dialogue entre la Diaspora et *Eretz Yisrael* consiste en un flux et un contre-flux de nostalgie, d'aspiration et de migration. Les Juifs de la Diaspora sont exaltés par le rêve sioniste d'Israël ; les Juifs israéliens, de l'autre côté, sont déterminés à échapper à leurs vies de plus en plus assiégées. La Diaspora regarde vers Israël en même temps que les Juifs israéliens désespérés aspirent à en sortir. Il y a ainsi une tension dialectique entre l'identité juive de la Diaspora et l'« israélité », qui est largement liée au projet sioniste. Israël et le sionisme sont deux pôles différents qui ensemble façonnent l'expérience contemporaine juive.

AIME-TOI AUTANT QUE TU HAIS TOUS LES AUTRES

À l'inverse du Juif laïc de la Diaspora occidentale, qui se bat pour construire un continuum cohérent entre l'Élection et une société ouverte multi-ethnique, Israël permet une interprétation symbolique cohérente et logique du suprémacisme tribal, dans lequel « aime-toi autant que tu hais tous les autres » devient une réalité concrète. L'Israélien est capable d'infliger la pire des souffrances à ses voisins. Pour comprendre le concept tribal d'amour-de-soi, nous devons d'abord examiner le concept de l'Élection.

Alors que la compréhension religieuse (judaïque) de l'Élection est interprétée comme une charge morale dans laquelle les Juifs doivent, par ordre de Dieu, être des modèles exemplaires de comportement éthique, l'interprétation juive laïque a été réduite à un grossier chauvinisme ethnocentrique et racialement orienté. Elle encourage ces suffisamment « chanceux » pour avoir une mère juive, à s'aimer aveuglément. Dans la plupart des cas, les Israéliens

interprètent leur retour au foyer national comme un refus légitime des droits élémentaires de l'autre. Dans beaucoup de cas, ça les conduit à l'animosité ou même à la haine, qu'elle soit latente ou manifeste.

Cette forme de suprématie est au cœur de la revendication sioniste sur la Palestine, aux dépens de ses habitants indigènes, mais ce n'est pas tout ; les lobbies juifs aux USA et en Grande-Bretagne prônent ouvertement l'extension de la « Guerre contre le Terrorisme », contre l'Iran, l'islam et plus encore. Je n'affirmerai jamais que ce type de bellicisme est inhérent aux Juifs comme peuple, mais, malheureusement, c'est assez symptomatique de la pensée politique juive – à gauche, à droite et au centre. Bien que les Juifs soient divisés entre eux sur beaucoup de questions, ils sont d'une manière ou d'une autre unis pour combattre ceux qu'ils identifient collectivement comme leurs ennemis.

Comment se fait-il qu'un peuple si divisé puisse s'unir de cette façon ? Une explication possible nous fait revenir à l'idée que le sionisme *per se* n'a que peu de rapport avec Israël, que ce n'est qu'un discours interne de la Diaspora juive. Par conséquent, la querelle entre sionistes et soi-disant « Juifs antisionistes » n'a aucun impact sur Israël ou sur l'opposition à la politique israélienne. Elle sert à maintenir le débat « à l'intérieur de la famille », tout en semant plus de confusion parmi les *Goyim*. Elle permet aux militants ethniques Juifs soi-disant « progressistes » de soutenir que « tous les Juifs ne sont pas sionistes ». Cet argument éculé a été suffisamment efficace pour effectivement briser toute critique du lobbying ethnocentrique juif qui aurait pu s'exprimer dans les quatre dernières décennies.

Dès qu'il s'agit d'« action » contre les soi-disant « ennemis du peuple juif », les sionistes et les « Juifs antisionistes »

agissent comme un seul peuple – parce qu'ils *sont* un seul peuple. (Qu'en réalité, ils soient ou non un seul peuple est hors de propos, du moment qu'ils croient eux-même l'être ou agissent comme s'ils l'étaient.) Qu'est-ce qui fait d'eux un seul peuple ?

Voici un vieux dicton : « Dis-moi qui sont tes amis, et je te dirai qui tu es. » Comme on l'a vu plus haut, une lecture beaucoup plus fine des idées identitaires et tribales contemporaines juives donnerait ceci : « Dis-moi qui tu détestes et je te dirai qui tu es ». Si, par exemple, tu détestes Norman Finkelstein, Gilad Atzmon, Jeffrey Blankfort, John Mearsheimer et Stephen Walt, et ainsi de suite, tu es probablement un militant ethnique juif. Si tu n'es tout simplement pas en désaccord avec aucune de ces personnes, tu peux en fait être n'importe qui.

CHAPITRE XIII LE DROIT À L'AUTO-DÉTERMINATION : UNE IMPOSTURE DANS L'UNIVERSALISME

Il y a quelques années, dans la petite église d'une communauté d'Aspen, Colorado, durant la séance de questions/réponses qui suivit une conférence que j'y avais donnée, un homme d'une cinquantaine d'années se leva au fond de la salle et se présenta ainsi : « je suis un citoyen du monde, un cosmopolite et un athée. Je voudrais vous demander quelque chose, M. Atzmon ».

– Attendez, l'interrompis-je, s'il vous plaît, ne soyez pas offensé par ma question, mais est-ce que par hasard vous ne seriez pas juif ?

Il se figea un instant, et ne put s'arrêter de rougir alors que tout le monde dans la salle se retournait pour le regarder. Je me sentis un peu coupable, parce que ce n'était pas dans mon intention d'embarrasser cet homme. Il lui fallut encore quelques secondes pour retrouver ses moyens.

– Oui, Gilad, je suis un Juif, mais comment l'avez-vous su ?

– Évidemment, je ne le savais pas, répondis-je, je l'ai deviné. Vous voyez, lorsque je rencontre des gens qui se présentent comme « cosmopolites », « athées » et « citoyens du monde », il se trouve qu'ils sont toujours, d'une manière ou d'une autre, des « Juifs » assimilés qui s'identifient

politiquement comme des cosmopolites progressistes. Je dois bien admettre que les non-Juifs trouvent des manières différentes de s'arranger avec ce qu'ils n'aiment pas dans leurs identités. S'ils sont nés catholiques et décident à un certain moment d'abandonner, ils laissent juste tomber l'Église. S'ils n'aiment pas leur pays autant que d'autres l'aiment, ils vont probablement faire leur valise et choisir un autre pays pour y vivre. D'une façon ou d'une autre, les non-Juifs – mais ceci est loin d'être une affirmation scientifique – n'ont pas besoin de se cacher derrière des slogans abstraits, vagues et universels, ou derrière un système de valeurs vertueux. Mais quelle était votre question ?

Aucune question ne suivit. Le « citoyen du monde, cosmopolite et athée » ne pouvait pas se rappeler quelle était sa question. Je suppose que, poursuivant la tradition des Juifs émancipés, il voulait affirmer en public son droit à l'« auto-détermination ». Il allait profiter de la discussion libre pour dire à ses voisins et amis d'Aspen quel merveilleux être humain il était. Contrairement à eux, ces Américains du coin, patriotes et fiers, il était lui, en vérité, un homme supérieur, un homme au-delà des nationalités, un sujet sans Dieu et non patriote, le produit rationnel des Lumières et le vrai fils de Voltaire.

L'auto-détermination est un symptôme politique et social juif moderne, et même une épidémie. La disparition du ghetto et de ses qualités maternantes, a conduit à une crise d'identité à l'intérieur d'une société juive largement assimilée. Apparemment, toutes les écoles de pensées, politiques, spirituelles ou sociales juives de la période qui a suivi l'émancipation, qu'elles fussent de gauche, de droite ou du centre, étaient intrinsèquement concernées par les questions ayant trait au « droit à l'auto-détermination ». Les sionistes

allaient réclamer le droit à l'auto-détermination nationale aux dépens des Palestiniens ; le Bund¹ allait demander l'auto-détermination nationale et culturelle à l'intérieur du projet prolétarien de l'Europe de l'est ; Matzpen, le mouvement israélien d'extrême-gauche, allait demander le droit à l'auto-détermination pour la « nation » juive israélienne à l'intérieur d'un « Orient arabe libéré » ; les antisionistes juifs allaient insister sur le droit à s'engager dans un projet ésotérique, exclusif et ethnocentrique juif, à l'intérieur d'un mouvement de solidarité avec la Palestine.

Que veut vraiment dire ce droit à l'auto-détermination ? Pourquoi la pensée politique juive moderne et laïque est-elle fondée sur ce droit ? Pourquoi est-ce que certains Juifs assimilés « progressistes » ressentent le besoin de devenir des « citoyens du monde » plutôt que simplement des citoyens ordinaires de Grande-Bretagne, de France, des USA ou de Russie ?

LA PRÉTENTION À L'AUTHENTICITÉ

Bien que la recherche d'identité et d'auto-détermination semblerait évoquer une dernière étape vers une rédemption authentique, le résultat des politiques identitaires et des histoires d'auto-détermination en est l'exact opposé. Comme je l'ai dit, ceux qui se sentent contraints d'« auto-déterminer » qui ils sont, sont dès le départ certainement très éloignés de toute réalisation de soi authentique. Ceux qui s'identifient comme « cosmopolites », « progressistes », « laïcs » ou « humanistes » n'arrivent pas à comprendre que la véritable fraternité humaine n'a pas besoin de présentation ou de déclaration, seulement d'un sincère amour pour autrui. Les cosmopolites

¹ « Union générale des travailleurs juifs » de Lituanie, de Pologne et de Russie, mouvement fondé en 1897 à Vilnius, socialiste et laïc, opposé au sionisme, dissous en 1949. [NDT]

véritables et authentiques ne ressentent pas le besoin de déclarer leur engagement abstrait envers l'humanisme. Les vrais citoyens du monde vivent simplement dans un espace ouvert, sans limites ni frontières.

LE DROIT À L'AUTO-DÉTERMINATION

Le terme « auto-détermination » a été utilisé dans la Charte des Nations Unies en 1945, qui dit en partie : « Tous les peuples ont le droit de déterminer librement leur statut politique et de poursuivre librement leur développement économique, social et culturel. » L'auto-détermination a, depuis, été définie de façon similaire dans diverses déclarations et accords, et ce principe est souvent considéré comme un droit légal et moral.

Alors que chaque être humain est en droit d'exprimer ses particularités, le droit à l'autodétermination n'a en fait de sens que dans le discours libéral occidental, qui reconnaît un tel droit et le fonde sur le concept de l'individualisme éclairé. Un tel droit n'a pas de sens dans un discours *tribal*. Le droit à l'auto-détermination s'oppose à la culture tribale, qui donne la priorité à la survie de la tribu sur l'affirmation des individualités. La politique juive est coincée entre ces deux pôles. D'un côté, les Juifs émancipés tiennent à jouir des fruits de la raison ; ils affirment leur droit à déterminer qui ils sont. De l'autre côté, la doctrine juive est tribale, elle est intolérante face à la dissidence juive ou à une quelconque forme d'auto-détermination qui pourrait s'opposer à ce qu'elle considère comme les intérêts politiques ou tribaux juifs.

Le droit à l'auto-détermination ne peut être concrétisé que par les privilégiés, qui sont capables de mobiliser suffisamment de forces politiques ou militaires pour transformer la réalité. Jusqu'à maintenant, dans le discours occidental,

ce ne sont que les Juifs qui fondent leur pouvoir politique sur le « droit d'être comme les autres ». Les sionistes insistent sur le fait d'être une nation comme les autres nations. Le Bund insiste sur le fait d'être aussi prolétarien que les prolétariens de n'importe où, alors que les autres préfèrent être simplement eux-mêmes – les vrais prolétaires n'aspirent pas au prolétariat, et n'ont pas besoin d'imiter quiconque, ils sont ce qu'ils sont. Apparemment, tout le discours politique juif sur l'auto-détermination est fondé sur le mimétisme. Par conséquent, la notion juive d'auto-détermination conduit ses adeptes à un état d'aliénation. Ceci peut expliquer le manque évident de discours moral dans le domaine de la politique israélienne et de la rhétorique sioniste.

Dans les sociétés opprimées, le droit à l'auto-détermination est souvent éclipsé par l'envie de se rebeller contre l'oppression. Pour les Palestiniens des Territoires Occupés et de Gaza, le droit à l'auto-détermination a de moins en moins de signification. Ils n'ont pas besoin de s'auto-déterminer comme Palestiniens, parce qu'ils savent qui ils sont ; s'il leur arrivait d'oublier, les soldats du prochain barrage routier sont là pour le leur rappeler. Pour les Palestiniens, l'auto-détermination est le produit d'une confrontation quotidienne avec le déni sioniste de leurs droits élémentaires les plus fondamentaux. C'est le droit de se battre contre l'occupant, contre ceux qui les affament et les expulsent de leur terre.

Bien que le droit à l'auto-détermination se présente comme une valeur politique universelle morale, dans beaucoup de cas il est utilisé comme un mécanisme de division et d'oppression, résultant en mauvais traitements sur les autres. La demande sioniste pour le droit à l'auto-détermination, par exemple, a été ouvertement revendiquée aux dépens des Palestiniens.

LE BUND ET LA CRITIQUE DE LÉNINE

Le Bund et les sionistes ont été les premiers à insister avec éloquence sur le droit juif à l'auto-détermination. L'Union Générale des Travailleurs Juifs de Lituanie, Pologne et Russie a été, comme le mouvement sioniste, fondé en 1897. Elle affirmait que les Juifs, dans ces pays, avaient droit à une auto-détermination culturelle et nationale.

Lénine a probablement été le premier à se pencher en détail sur l'absurdité de la demande juive pour l'auto-détermination, dans sa fameuse attaque contre le Bund au Deuxième Congrès du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie, en mars 1903. « Marchez avec nous » a été sa réponse au Bund, rejetant sa demande pour un statut autonome spécial, ethnique, parmi les ouvriers russes. Lénine avait manifestement repéré le projet ethnocentrique, diviseur et trompeur à l'intérieur de la philosophie du Bund. « Nous rejetons », a dit Lénine, « toutes partitions contraignantes qui nous diviseraient ». Bien que le futur fondateur de l'Union Soviétique soutînt « le droit des nations à l'auto-détermination »², il dédaignait clairement ce droit aux Juifs qu'il identifiait, à juste titre, comme réactionnaire – Lénine soutenait le droit des nations opprimées à construire leurs identités nationales, mais refusait tout esprit nationaliste étroit et sectaire. Son objection à la demande du Bund pour une auto-détermination culturelle tenait en trois points :

1. Mettre en avant le slogan de l'autonomie nationale et culturelle amènerait à la dispersion des nations, détruisant ainsi l'unité de leurs prolétariats.

² Discours sur la Place du Bund dans le R.S.D.L.P., V.I. Lénine, 17 (30) juillet - 10 (23) août 1903

2. Le mélange des nations, et leur fusion, serait un pas en avant, alors que se détourner de ce but serait un pas en arrière. Il critiquait ceux qui « poussent des cris vers le ciel contre l'assimilation ».

3. L'« indépendance culturelle non territoriale » défendue par le Bund et d'autres partis juifs, n'était ni utile, ni réaliste ou réalisable.

Grâce à son sens politique aiguisé, Lénine mettait en doute les fondements politiques et moraux du droit à l'auto-détermination pour les Juifs, bien que le Bund réclamât que les Juifs soient traités comme une entité nationale comme tous les autres nationaux. La réponse de Lénine était simple : « Désolé les gars, mais vous ne l'êtes pas. Vous n'êtes pas une minorité nationale, simplement parce que vous n'êtes pas liés à un lieu géographique. »

MATZPEN ET WOLFOWITZ

« La solution aux problèmes nationaux et sociaux de cette région [Le Moyen-Orient] ... ne pourra être trouvée qu'à travers une révolution socialiste dans cette région, qui renversera tous les régimes existants et les remplacera par une union politique de la région, gouvernée par les travailleurs. Dans cet Orient Arabe unifié et libéré, la reconnaissance du droit à l'auto-détermination (incluant le droit à un État séparé) sera accordée à toutes les nationalités non arabes vivant dans la région, y compris la nation juive-israélienne »³. – *Douze Principes Fondamentaux, Matzpen (Organisation Socialiste Israélienne)*

³ Voir <http://www.matzpen.org/index.asp?p=principles>

La critique de Lénine n'a apparemment jamais été correctement intériorisée par les idéologues juifs « progressistes » et les militants ethniques.

Lire la déclaration des principes formulés par Matzpen, la célèbre organisation israélienne d'extrême-gauche, peut nous laisser perplexes. Déjà en 1962, les Matzpenistes radicaux avaient un plan pour « libérer » le monde arabe « par une révolution socialiste ». D'après les principes de Matzpen, tout ce qu'il fallait faire était de « renverser tous les régimes [arabes] existants » de sorte que « la reconnaissance sera accordée au droit à l'auto-détermination de chacune des nationalités non arabes vivant dans la région, y compris la nation juive-israélienne ».

Il n'y a pas besoin d'être un génie pour comprendre que, au moins sur la forme, les principes de Matzpen ne sont pas différents du mantra du néo-conservateur Wolfowitz. Matzpen avait un plan pour « renverser » tous les régimes arabes au nom du « socialisme ». Wolfowitz allait faire exactement la même chose au nom de la « démocratie ». Remplacer le mot « socialisme » par « démocratie » dans le texte « progressiste » de Matzpen, nous donne un texte néo-conservateur révélateur : « La solution aux problèmes nationaux et sociaux de cette région [Le Moyen-Orient] ... ne pourra être trouvée qu'à travers une révolution démocratique dans cette région, qui renversera tous les régimes existants et les remplacera par une union politique de la région... »

Le notoirement « progressiste » Matzpen, aussi bien que les néo-conservateurs « réactionnaires », font usage du même concept abstrait, avec une certaine prétention à l'universalité, pour justifier le droit juif à l'auto-détermination et la destruction des puissances arabes régionales et de l'islam. Aussi bien Matzpen que les néo-conservateurs prétendent savoir

ce que la libération signifie pour les Arabes. Pour les Matzpenistes, libérer les Arabes, c'était les transformer en Bolchéviques ; le néo-conservateur est en fait un peu plus modeste – tout ce qu'il veut c'est que les Arabes boivent leur Coca-Cola dans une société démocratique occidentalisée. Ces deux philosophies judéocentrées étaient vouées à l'échec, parce que la notion d'auto-détermination est par-dessus tout eurocentrique. Ces deux philosophies sont fondées sur un concept d'individualité qui est issu des Lumières, et elles ont très peu à offrir aux opprimés, si ce n'est une autre forme d'oppression au nom d'une légitimité « universelle ». Les révolutions qui ont lieu actuellement dans la région sont loin d'être socialistes ou marxistes. Les spécialistes du Moyen-Orient sont d'accord sur le fait que la démocratie dans le monde arabe conduirait à une bien plus grande représentation de l'islam dans les politiques régionales, ce que les néo-conservateurs et les Matzpenistes ne verraient pas d'un bon œil.

Matzpen n'a jamais eu aucun pouvoir ou importance politique, et n'a jamais eu aucune proximité avec les masses arabes. Par conséquent, Matzpen n'a jamais pu influencer la vie des Arabes ; il ne pouvait pas non plus détruire leurs régimes. Pourtant, Matzpen est vu par les Juifs de gauche à travers le monde comme un chapitre « intellectuel » important de la pensée progressiste juive. Il est aussi considéré comme une période⁴ particulière et importante du réveil éthique israélien. Il est donc vraiment gênant de découvrir que ce moment si éclairé et civilisé du marxisme juif, ou du réveil moral des gauchistes israéliens, a produit une vision politique qui n'est pas fondamentalement différente du procédé de Bush pour « libérer » le peuple irakien. Il devrait être évident,

⁴ « Matzpen » était le nom de l'organe mensuel de l'Organisation Socialiste en Israël, nom qui a servi à désigner ce parti qui a existé de 1962 à 1983 [NDT]

au-delà de tout doute, que l'extrême-gauche juive (à la⁵ Matzpen) et l'« interventionnisme moral » anglo-américain influencé par les sionistes (à la⁶ néoconservatisme) ne sont que les deux faces du même *shekel*. Ce sont des pensées politiques théoriquement, idéologiquement et pragmatiquement très proches – judéocentrées jusqu'à la moelle mais soi-disant fondées sur un universalisme ayant pour but la « libération » et la « liberté ». Au bout du compte, ce que nous voyons ici est une opération politique judéocentrique, à savoir une auto-détermination, qui se fait aux dépens des autres.

CHAPITRE XIV

MILTON FRIEDMAN

REVISITÉ

Durant les années 1960-80, Milton Friedman était considéré par beaucoup d'universitaires, de politiciens et de dirigeants du monde, comme le plus important économiste de l'après seconde guerre mondiale. Friedman était le principal conseiller économique de Ronald Reagan, de Margaret Thatcher et de Menachem Begin. Il alla même jusqu'à conseiller le dictateur militaire chilien Augusto Pinochet.

Il n'est pas du tout surprenant que de plus en plus de commentateurs se soient rendus compte, ces dernières années, que c'est la théorie de Friedman et son plaidoyer pour la libre entreprise, contre toute intervention étatique, contre toute régulation et en faveur des privatisations, qui a conduit au bouleversement financier actuel. C'est la philosophie de Milton Friedman qui a également contribué à la transformation de l'Occident en une économie de service.

Mais Friedman n'était pas seulement un économiste : il était aussi un sioniste fervent et un Juif très fier de l'être. Friedman se sentait concerné par le rôle des Juifs dans la politique et la finance mondiale. Il a aussi essayé d'analyser et de comprendre l'attitude des Juifs face à la santé. En 1972, Friedman fit une conférence à la Société du Mont Pèlerin ayant pour thème « le capitalisme et les Juifs »¹.

⁵ en français dans le texte [NDT]

⁶ idem [NDT]

¹ <http://www.thefreemanonline.org/columns/capitalism-and-the-jews/>

En 1978, il refit le même exposé, en s'adressant aux étudiants juifs de l'Institut Hillel de l'Université de Chicago.²

LE PARADOXE JUIF

Friedman était, sans aucun doute, un esprit vif et pouvait proposer des analyses concises. Mais il n'était pas exactement « un cosmopolite », car il était profondément impliqué dans les affaires juives et les préoccupations sionistes, et ouvert et transparent sur le fait de l'être.

Dans les conférences données en 1972 et 1978, Friedman s'est penché sur un paradoxe juif singulier : « Voici deux propositions », a-t-il dit, « chacune des deux est validée par l'évidence, pourtant elles sont incompatibles l'une avec l'autre. »

La première proposition est : « Il y a peu de gens dans le monde, si tant est qu'il y en ait, qui aient une aussi grande dette envers la libre entreprise et le capitalisme concurrentiel que les Juifs. »

La seconde proposition est que « Il y a peu de gens dans le monde, si tant est qu'il y en ait, qui aient autant fait pour saper les fondations intellectuelles du capitalisme que les Juifs. »

Comment pouvons-nous réconcilier ces deux propositions contradictoires ?

Friedman, avocat de la libre entreprise, était convaincu que les monopoles et les interventions étatiques étaient de mauvaises choses de manière générale ; mais, ce qui était plus essentiel pour lui, que c'étaient aussi de très mauvaises choses pour les Juifs.

« Partout où il y a un monopole, qu'il soit privé ou public, il y a un risque d'application de critères arbitraires dans le choix des bénéficiaires du monopole – que ces critères

soient la couleur de la peau, la religion, l'origine nationale ou n'importe quoi. Là où il y a une libre concurrence, seule la performance compte. »

Friedman préférait clairement la concurrence. Selon lui, « Le marché ne fait aucune discrimination raciale. Quiconque va au marché pour acheter du pain ne sait pas, et ne se soucie pas de savoir, si le blé a été cultivé par un Juif, un catholique, un protestant, un musulman ou un athée, par des blancs ou par des noirs. »

Friedman va plus loin : « Tout meunier qui voudrait exprimer ses propres préjugés en n'achetant que chez ses communautés de prédilection aurait un désavantage concurrentiel, parce qu'il s'interdirait à lui-même d'acheter à la source la moins chère. Il a le droit d'exprimer ses préjugés, mais il devra le faire à ses propres dépens, en acceptant une rentrée d'argent plus faible que ce qu'il aurait pu gagner autrement. »

« Les Juifs » continue Friedman, « ont prospéré le plus dans les pays où le capitalisme concurrentiel avait la plus grande place : la Hollande aux seizième et XVII^e siècles, et la Grande-Bretagne et les USA aux XIX^e et XX^e siècles, l'Allemagne à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ».

Selon Friedman, ce n'est pas non plus un hasard si les Juifs ont le plus souffert dans l'Allemagne nazie et la Russie soviétique, parce que ces pays refusaient l'idéologie du libre marché.

On pourrait penser, à ce point, bien qu'il soit évidemment vrai que les Juifs ont souffert dans la Russie soviétique et dans l'Allemagne nazie, et bien qu'il soit aussi vrai que ces pays refusaient l'idéologie du libre marché, que Friedman n'a pas réussi à établir un lien causal, ni même un lien rationnel, entre l'opposition au libre marché et les politiques antijuives.

² <http://www.law.uchicago.edu/audio/friedman101578>

Cependant le message que transmet Friedman est clair – les Juifs tirent profit du capitalisme dur et des marchés concurrentiels.

Mais Friedman est également sincèrement intrigué par l'attraction des intellectuels juifs pour l'anticapitalisme : « Les Juifs ont été un bastion du sentiment anticapitaliste. De Karl Marx à Herbert Marcuse, en passant par Léon Trotsky, une fraction assez considérable de la littérature révolutionnaire anticapitaliste a été écrite par des Juifs. »

IDÉOLOGIE CONTRE OPPORTUNISME

Comment cela se peut-il ? se demande Friedman. Pourquoi est-ce que, malgré le record historique des bénéfices des Juifs dus au capitalisme concurrentiel, malgré l'explication intellectuelle de ce phénomène qui est implicite ou explicite dans la plupart de la littérature libérale depuis au moins Adam Smith, les Juifs ont-ils été, de manière disproportionnée, anticapitalistes ?

Friedman envisage quelques réponses : « Assez souvent, on entend de la part des Juifs de gauche que leur affinité avec les questions humanitaires est déterminée par leur « héritage humaniste juif ». Plus d'une fois, j'ai moi-même fait la remarque que ceci était un pur mensonge. Il n'y a pas un tel héritage juif. Déterminés par des règles tribales, aussi bien le judaïsme que l'« idéologie juive » sont dépourvus de morale universelle. S'il y a quelques vagues parcelles d'humanisme dans la culture juive, elles sont certainement loin d'être universelles.

Pourtant, Friedman nous permet d'avancer sur cette question. En faisant une référence directe à Lawrence Fuchs, qui affirmait que l'anticapitalisme des Juifs était « un reflet direct des valeurs issues de la culture et de la religion

juives », Friedman se demande : si la culture juive est, en effet, intrinsèquement anticapitaliste (comme le suggère Fuchs), alors comment cela se fait-il que les Juifs n'aient pas réussi à combattre le capitalisme et les libres marchés tout au long de leur histoire ? Friedman fait l'analyse que, alors que « la religion et la culture juives datent de deux millénaires en arrière, l'opposition juive au capitalisme et son attachement au socialisme, est tout au plus vieux de moins de deux siècles. »

Étant un brillant intellectuel, Friedman a réussi à démonter la thèse de Fuchs. Il a réussi à contrer l'argument selon lequel la culture juive est intrinsèquement socialiste ou humaniste : si le judaïsme était, en effet, intrinsèquement et foncièrement lié à de telles valeurs morales, comment se fait-il que cet humanisme n'ait pas réussi à devenir dominant pendant toute l'histoire juive ?

Friedman réfléchit aussi, d'une manière étonnamment honnête, sur l'essai du soi-disant antisémite Werner Sombart, « *Les Juifs et le capitalisme moderne* ». Sombart identifie l'idéologie juive au cœur du capitalisme. « À travers les siècles, les Juifs ont défendu la cause de la liberté individuelle dans l'activité économique, contre le point de vue dominant de l'époque. L'individu ne devait pas être contraint par des régulations d'aucune sorte. Je pense que la religion juive a les mêmes idées directrices que le capitalisme... »³

Bien que les intellectuels juifs furent à l'époque, pour la plupart, mécontents du livre de Sombart, Milton Friedman est suffisamment courageux pour admettre qu'il n'y a rien dans le livre lui-même qui justifie une quelconque accusation d'antisémitisme (quoiqu'il y en ait certainement, dit-il,

³ http://classiques.uqac.ca/classiques/sombart_werner/Jews_and_modern_capitalism/sombart_jews_capitalism.pdf

dans le travail ultérieur de Sombart). Friedman, un capitaliste fier de l'être, a tendance en fait à interpréter le livre de Sombart comme étant « philosémite ».

« Si, comme moi », dit Friedman, « vous considérez le capitalisme concurrentiel comme étant le système économique le plus favorable à la liberté individuelle, à l'expression des talents créatifs dans la technologie ou dans les arts, et celui qui permette d'offrir les meilleures opportunités à l'homme ordinaire, alors vous regarderez l'attribution aux Juifs, par Sombart, d'un rôle clé dans le développement du capitalisme, comme un grand éloge. Vous considérerez, comme moi, son livre comme étant philosémite. »

Milton Friedman pourrait même être d'accord avec le Marx des premières années, pour qui le capitalisme était juif « par nature ». Mais, alors que Marx pensait que le monde, pour se libérer du capitalisme, ferait mieux de s'émanciper des Juifs⁴, pour Friedman le capitalisme est d'une grande valeur et doit être respecté ; ainsi les Juifs devraient être loués pour leurs liens intrinsèques avec cette philosophie et ses diverses ramifications. Selon Friedman, pour que le capitalisme s'impose, les Juifs devaient continuer à faire ce pourquoi ils sont doués, c'est-à-dire commercer librement dans un marché ouvert et concurrentiel.

Friedman semble rejeter la soi-disant « honnêteté intellectuelle » derrière l'adhésion juive à la gauche et à l'anticapitalisme. Il tend à dire que l'inclination intellectuelle juive envers la gauche est le résultat direct de certaines circonstances politiques et historiques, plutôt qu'un choix éthique et idéologique. Il explique que, de son point de

vue, l'appartenance juive à la gauche est le produit d'une conjoncture particulière en Europe, au XIX^e siècle.

« À partir de l'époque de la révolution française, le spectre politique européen fut divisé en une « Gauche » et une « Droite » le long d'un axe qui intégrait la question de la laïcité. La droite (conservatrice, monarchique, « cléricale ») soutenait qu'il devait y avoir une place pour l'Église dans l'organisation publique ; la gauche (démocratique, libérale, radicale) considérait qu'il pourrait ne pas y avoir d'églises du tout... »

C'était donc tout simplement naturel, pour les Juifs, de rejoindre la gauche – en fait les Juifs ne pouvaient rejoindre que la gauche.

« L'axe séparant la gauche de la droite formait également une barrière naturelle expliquant le faible engagement politique juif. C'était la gauche, avec son nouveau concept laïc de citoyenneté, qui avait réalisé l'Émancipation, et ce n'était que la gauche qui pouvait imaginer une place pour les Juifs dans la vie publique. »

Ainsi, un tel raisonnement considère l'adhésion juive à la gauche comme un mouvement politiquement opportuniste, et non comme une forme d'« éveil moral ».

Cette lecture de la « gauche juive » raffermirait ma propre appréciation critique. Elle explique aussi pourquoi certains Juifs rejoignent la gauche – ils sont en faveur du cosmopolitisme, de la solidarité, d'une classe ouvrière internationale ; et pourtant eux-mêmes semblent souvent préférer fonctionner dans des cellules racialement orientées « Juifs seulement » comme le Bund, les Socialistes Juifs, ou même les Juifs pour le Boycott des Produits Israéliens. Le raisonnement de Friedman peut encore expliquer pourquoi tellement de Juifs qui avaient leurs racines dans la soi-disant

⁴ « Quel est le fondement laïc du judaïsme ? *Besoins matériels, égocentrisme*. Quelle est la religion profane des Juifs ? *Marchandage*. Quel est son Dieu séculier ? *L'argent*. Très bien, alors ! L'émancipation du marchandage et de l'argent, par conséquent du judaïsme réel et concret, serait l'auto-émancipation de notre époque. » Karl Marx, *Sur la Question Juive*, 1844

« gauche », ont fini par prôner l'interventionnisme moral et le néo-conservatisme.

Friedman fait aussi remarquer que l'adhésion juive à la gauche pourrait être mieux comprise comme une tentative de désavouer certains stéréotypes antisémites du Juif, comme étant « un marchand ou un prêteur qui met les intérêts commerciaux avant les valeurs humaines. »

Selon Friedman, l'anticapitaliste juif sert à prouver que, loin d'être radins, égoïstes et sans-cœur, les Juifs sont en fait des personnes qui font preuve de civisme, généreuses, et intéressées par les idées plutôt que par les biens matériels. « N'est-ce pas mieux de faire ainsi – plutôt que d'attaquer le marché, sa dépendance envers les valeurs monétaires et les transactions impersonnelles – et d'exalter l'action politique, de prendre comme idéal un État gouverné par des gens bien intentionnés, au bénéfice de leurs semblables ? »

Et ainsi, dans la logique de Friedman donc, ce n'est pas un « éveil moral » qui pousse les Juifs à gauche ; ce n'est pas non plus l'humanisme, ni la solidarité et ce n'est pas non plus la bonté, mais à la place, il semble que ce soit une tentative désespérée de renouveler ou d'améliorer l'image juive.

Assez étonnamment, je me trouve en accord total avec Friedman, bien que je l'aurais énoncé autrement. Je fais la différence entre « le gauchiste qui se trouve être juif » – une catégorie⁵ innocente inspirée par l'humanisme, et le « gauchiste juif »⁶, ce qui me semble être une contradiction de termes, parce que la gauche aspire à se transcender universellement, au-delà de l'appartenance ethnique, de la religion ou de la race. De toute évidence, la « gauche juive »

⁵ que nous avons défini précédemment comme la deuxième catégorie

⁶ tombe dans la troisième catégorie

est là pour maintenir une identité tribale juive ethnocentrique au cœur de la philosophie de la classe ouvrière.

Il semble donc que Friedman ait réussi à résoudre le paradoxe entre ses deux propositions initiales (les Juifs étant les bénéficiaires du capitalisme *versus* les Juifs étant profondément anticapitalistes) en fournissant une explication historique et politique : les Juifs ou les intellectuels juifs ne sont pas réellement contre le capitalisme, c'étaient juste les « circonstances spéciales du XIX^e siècle qui poussèrent les Juifs vers la gauche, et les tentatives subconscientes des Juifs de se prouver à eux-mêmes et au monde la fausseté du stéréotype antisémite ». Ce n'était ni une idéologie ni une morale.

Cette interprétation explique pourquoi le sionisme de gauche était condamné à disparaître. Pendant ses conférences, Friedman passa en revue la division politique droite/gauche en Israël. Il avait remarqué que deux traditions opposées étaient à l'œuvre dans l'État Juif : une ancienne, remontant à presque deux mille ans, consistant à trouver des moyens pour contourner les restrictions gouvernementales, et une moderne, remontant à un siècle, faite d'une croyance en un « socialisme démocratique » et en une « planification centrale ». Friedman a été assez intelligent pour conclure, dès 1972, que ce serait la « tradition juive » plutôt que le socialisme qui allait prévaloir. Friedman remarqua déjà dans les années 70 qu'Israël était capitaliste jusqu'à la moelle. Il avait prédit que la courte phase de « pseudo-socialisme » sioniste était étrangère à la culture juive.

Mais ce n'est pas seulement la gauche israélienne qui était condamnée à mourir. La lecture de Friedman de la culture juive explique aussi pourquoi le Bund a disparu – il ne s'est pas vraiment propagé à l'Ouest – et également pourquoi Matzpen et les autres groupes révolutionnaires juifs antisionistes n'ont jamais séduit les masses juives.

PROPHÉTIE AUTO-RÉALISATRICE

Friedman n'est pas sans failles. Malgré sa lecture concise de la division gauche/droite juive, il y a quelques mises au point importantes qui doivent être faites concernant le sentiment de Friedman envers la culture juive, et sur son analyse du capitalisme.

Friedman soutient que le libre marché et la concurrence sont de bonnes choses pour les Juifs. Plus encore, il est intransigeant sur l'idée que l'intervention étatique est un désastre qui mène à l'antisémitisme et à d'autres formes de sectarisme institutionnel. Si la théorie de Friedman est valable, alors les Juifs d'Occident feraient mieux de se préparer mentalement, parce que les gouvernements occidentaux sont actuellement en train d'intervenir désespérément sur les marchés, pour tenter de freiner l'effondrement inévitable de ce qui reste de notre économie et de notre relative richesse.

Si la théorie de Friedman est correcte, et que l'intervention étatique est en effet mauvaise pour les Juifs, alors le fanatisme antijuif pourrait être imminent, particulièrement lorsque l'on considère les gigantesques plans de renflouement mis sur pied par les États pour essayer de sauver ce qui reste de l'économie occidentale.

Mais ça va plus loin : il est aussi tout à fait évident que les plans de renflouement sont là pour remédier à un désastre colossal, en majeure partie dû à la mise en œuvre de la propre idéologie de Friedman. Nous sommes tous en train de payer un prix très lourd pour la libre entreprise, aucune intervention (gouvernementale), le manque de régulation, le capitalisme dur – en gros, les théories à propos desquelles Friedman était si enthousiaste.

Il y a quelque chose dont Friedman n'a pas parlé à ses auditeurs dans les années 70 : il ne réalisait probablement

pas lui-même quelle était la pleine signification de son modèle économique. Il ne réalisait pas que l'adoption de sa philosophie par Ronald Reagan et Margaret Thatcher mettrait probablement l'Occident à genoux. Il ne réalisait pas que c'était son propre plaidoyer pour un capitalisme dur qui mènerait les continents occidentaux à la pauvreté et aux privations. Il ne réalisait peut-être pas, à l'époque des années 70, que c'était son modèle qui finalement détruirait la productivité, et supprimerait chaque aspect positif de l'État-providence. Milton Friedman ne réalisait pas, en ce temps, qu'une économie de service qui avait convenu à certaines minorités ethniques pendant deux millénaires ne serait pas forcément un succès une fois appliquée à un modèle macro-économique. Comme Friedman l'avait conclu, tout au long de leur histoire, les Juifs et d'autres minorités ethniques avaient été très efficaces pour faire fonctionner une économie de services dans des marchés compétitifs et productifs. Mais les Juifs et les autres minorités ethniques ou religieuses réussissaient parce que d'autres étaient là pour travailler autour d'eux. La transformation de l'Occident en une économie de services mue par une implacable avidité, selon un processus fidèle aux recommandations économiques de Friedman, est maintenant en train de faire la preuve qu'elle est un désastre. Elle signifie pauvreté et dépression mondiale. Elle se traduit en aliénation par le travail et la course au rendement.

Friedman avait peut-être bien raison lorsqu'il a prédit que l'interventionnisme étatique pourrait mener à l'antisémitisme, mais il n'a probablement pas réussi à comprendre que ce serait en grande partie son propre héritage intellectuel qui serait responsable de l'actuel désastre financier. C'est, en fait, son propre modèle économique et ses prédictions qui pourraient mener les Juifs à beaucoup plus de souffrances.

CHAPITRE XV

LA LISTE DE SWINDLERS¹

Le verset suivant, du *Deutéronome* 6 :10-12, est une partie d'un discours fait par Moïse à son peuple lorsqu'ils étaient en chemin pour la « Terre Promise » :

« Lorsque l'Éternel ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays qu'il a promis par serment à tes ancêtres Abraham, Isaac et Jacob de te donner, tu y trouveras de grandes et belles cités que tu n'as pas bâties, des maisons remplies de toutes sortes de biens que tu n'as pas amassés, des citernes taillées dans le roc que tu n'as pas creusées, des vignes et des oliviers que tu n'as pas plantés. Lorsque tu mangeras et que tu seras rassasié, garde-toi bien d'oublier l'Éternel qui t'a fait sortir d'Égypte, du pays où tu étais esclave. »

Le Dieu judaïque, tel qu'il a été décrit par Moïse dans le passage ci-dessus, est une divinité diabolique qui pousse son peuple au pillage, au braquage et au vol. Cependant il y a beaucoup de manières d'interpréter cette image du Tout-Puissant. D'un point de vue littéraire, on peut argumenter que ces versets ne sont rien d'autre que trois lignes, sorties de leur contexte, d'un très long texte qui est charitable et qui offre des réflexions universelles fondamentales. Au niveau du contexte, on peut suggérer que ce n'était en fait pas Dieu qui parlait au Peuple Élu, mais Moïse lui-même, qui aurait échoué

¹ « La Liste d'Escrocs » ; « *swindler* » (escroc) a été laissé ici en anglais pour conserver l'écho fait à « *La Liste de Schindler* » [NDT]

à transmettre le vrai message divin – autrement dit, Moïse se serait peut-être trompé, ou aurait même tout inventé. Il y a beaucoup d'autres façons d'éviter que le Dieu judaïque et le judaïsme soient le *logos* derrière le pillage contemporain israélien, mais il n'est pas si facile d'éviter aux Israéliens d'être représentés comme des voleurs et des pilliers.

Moïse, ses contemporains et leurs descendants actuels ont été, et sont toujours, exaltés par les possibilités qui les attendent au Pays du Lait et du Miel. Israël, l'État Juif, a suivi l'appel de Moïse. La purification ethnique du peuple palestinien en 1948, et les mauvais traitements absolus et constants infligés au peuple palestinien depuis lors, fait ressembler le *Deutéronome* 6:10-12 à une prophétie accomplie.

Pendant plus de soixante ans, l'appel biblique au vol a été transformé en une *praxis* légale. Le pillage israélien des villes, maisons, champs et puits palestiniens s'est frayé un chemin dans le système juridique d'Israël : en 1950-51, les législateurs israéliens avaient déjà approuvé la « Loi sur la Propriété des Absents », une loi racialement orientée empêchant les Palestiniens de retourner sur leurs terres, dans leurs villes et villages, et qui permet aux nouveaux Israélites de vivre dans des maisons et des villes qu'ils « n'ont pas bâties ».

Le vol interminable de la Palestine au nom du peuple juif fait partie d'un continuum spirituel, idéologique, culturel et pratique entre la Bible, l'idéologie sioniste et l'État d'Israël (avec l'aide de ses soutiens à l'étranger). Israël et le sionisme, deux systèmes politiques ayant réussi, ont institué le pillage promis par le Dieu des Hébreux dans les Saintes Écritures judaïques.

Mais ce continuum va plus loin que le simple vol – en relisant les passages bibliques suivants, rappelons-nous des

images dévastatrices de Gazaouis bombardés dans un abri des Nations Unies lors de l'Opération Plomb Durci de l'IDF (décembre-janvier 2008-2009) :

« Vous pourchasserez vos ennemis, et ils tomberont sous votre glaive, devant vous. Cinq des vôtres en pourchasseront cent des leurs, et cent des vôtres en mettront dix mille en déroute ; vos ennemis tomberont sous votre glaive, à vos pieds » *Lévitique* 26:7-9

« Quand le Seigneur votre Dieu vous amènera dans le pays où vous pénétrerez afin d'en prendre possession et qu'il chassera devant vous de nombreuses nations... alors, vous devrez les détruire, jusqu'au dernier. Ne concluez pas de traité avec eux, et n'ayez aucune pitié ! » *Deutéronome* 7:1-2

« Ne laissez en vie rien de ce qui respire. Détruisez-les jusqu'au dernier... comme le Seigneur votre Dieu vous l'a ordonné... » *Deutéronome* 20:16

Il n'y a aucun doute pour les spécialistes de la Bible, que la Bible des Hébreux contient des suggestions amORAles très lourdes, dont certaines ne sont rien de moins que des appels au génocide. Le théologien catholique Raymond Schwager a recensé six-cent passages de violence manifeste dans l'Ancien Testament, mille versets décrivant les cruels châtimENTS de Dieu sur les siens et cent passages dans lesquels Dieu ordonne expressément aux uns de tuer les autres. La violence est l'une des activités les plus fréquemment mentionnées dans la Bible des Hébreux.

Les Israéliens laïcs ne suivent pas la loi judaïque, pourtant, d'une certaine manière, ils interprètent collectivement leur

identité juive comme une mission biblique, ce qui peut-être jette un peu de lumière sur les massacres de l'IDF, à Gaza et au Liban, de ces dernières années. L'IDF a utilisé des armes létales, comme des bombes à fractionnement et du phosphore blanc, contre des civils, comme si son objectif principal était de « détruire » en ne montrant absolument « aucune pitié ». C'est comme si les militaires israéliens, en rasant le nord de Gaza en janvier 2009, avaient obéi au *Deutéronome* 20:16 – en effet, ils « ne laissèrent en vie rien de ce qui respire[ait] ». Mais pourquoi un commandant laïc devrait-il obéir à des versets du *Deutéronome* ou à tout autre texte biblique ?

Bien que la plupart des Juifs ne suivent pas la Bible, et que beaucoup ignorent même ce qu'elle contient, l'esprit mortel des Écritures a imbibé l'essence du discours politique juif moderne. Ceux qui ne sont pas d'accord avec une telle généralisation pourraient invoquer le Bund et son héritage « progressiste », laïc, « éthique » et cosmopolite, mais un rapide coup d'œil sur l'héritage du Bund nous révèle qu'il n'est pas foncièrement différent du sionisme. Les « bundistes » pensaient que, plutôt que de voler les Palestiniens, les Juifs devraient tous s'unir et s'appropriier les biens des classes riches, des puissants, au nom de la révolution prolétarienne. Voici l'appel à l'action du Bund, extrait de son hymne, « Le Serment » :

*Nous jurons que notre haine résolue persiste,
De ceux qui volent et tuent les pauvres :
Le Tsar, les maîtres, les capitalistes.
Notre vengeance sera rapide et certaine.
Ainsi jurons d'ensemble vivre ou mourir!*

À première vue, confisquer les maisons et la fortune des riches est considéré comme un acte moral, au moins selon le discours bundiste – posséder plus est un crime.

Lorsque j'étais un jeune homme, j'ai moi-même pris part à des manifestations juives vertueuses, prêt à saisir mon épée et à rejoindre la chasse au Tsar, au capitaliste, ou à tout autre ennemi qui aurait pu croiser mon chemin. Mais alors, l'inévitable arriva : j'ai grandi. J'ai réalisé qu'une telle vengeance envers une classe entière de riches *Goyim* n'est rien d'autre qu'une extension des exhortations de Dieu, à travers Moïse, dans le *Deutéronome*.

Comme on peut le voir, le vol et la haine sont imprégnés dans l'idéologie politique moderne juive, que ce soit à gauche ou à droite. Il faut admettre que, au moins d'un point de vue moral, le vol ne peut pas être la voie choisie pour avancer, que ce soit le vol des Palestiniens, des Irakiens, ou même du Tsar lui-même². Le vol implique un rejet catégorique de l'autre, même lorsqu'il est fondé sur un sentiment d'auto-satisfaction vertueuse.

En ce qui concerne les pratiques amORAles, la différence entre le judaïsme et le nationalisme juif contemporain peut être illustrée comme suit : alors que le contexte judaïque biblique est plein de références à des actes violents habituellement commis au nom de Dieu, dans le contexte politique et national juif moderne les Juifs tuent et volent en leur propre nom, au nom de l'auto-détermination, d'une « politique de la classe ouvrière », de la « souffrance juive » et d'aspirations nationalistes. Voilà le succès ultime de la révolution nationale juive : elle a appris aux Juifs à croire en eux-mêmes. « L'Israélien » vole au nom du « retour au foyer », le Juif progressiste au nom de « Marx », et le partisan de l'interventionnisme moral assassine au nom de la « démocratie ».

² Ceci pour indiquer que la libération des despotes et des systèmes oppressifs doit toujours être principalement fondée sur une base morale.

RÉALITÉ DE L'HISTOIRE ET DES FAITS CONTRE IMAGINATION ET FANTASME

CHAPITRE XVI LA REINE DU TRAUMATISME

Il y a quelques années, une universitaire féministe juive américaine m'envoya une demande pour un entretien. J'adore les entretiens – ils m'évitent d'aller chez le psy. La professeur se présenta comme une « théoricienne du genre », une de ces disciplines post-modernes qui n'arrivent pas à inspirer mon intellect. Mais j'étais curieux de voir ce qu'une personne, spécialiste universitaire de la question de savoir ce que c'est que d'être une femme, pourrait bien imaginer comme questions.

Quelques jours plus tard, un questionnaire apparut dans ma boîte de courrier électronique. La professeur m'avait surchargé de questions concernant mon expérience militaire et mon état « post-traumatique ». De toute évidence, elle était convaincue que j'étais un cas de Trouble de Stress Post-Traumatique (TSPoT). Je dois dire que ceci fut pour moi une surprise – je n'ai jamais parlé à personne de mes symptômes « post-traumatiques » – pour la très bonne raison que, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais eu conscience de souffrir de quelconques troubles traumatiques d'aucune sorte.

J'étais intrigué par son approche. Apparemment, elle comparait les cas de TSPoT des vétérans militaires avec les femmes traumatisées victimes de viol. En même temps, je me demandais comment elle avait réussi à m'identifier comme un candidat approprié pour sa recherche. Je réalisais ensuite que sa perception de moi comme étant traumatisé était probablement une conséquence de sa rencontre avec mon premier roman, *Le Guide des Égarés*.

Dans ce livre, je décris l'expérience de guerre du héros, Günter Wunker. Au milieu de la bataille, Günter est anéanti par la peur et trouve un abri derrière un rocher. Finalement, il tire sur sa propre jambe pendant une attaque chaotique. Je me souviens avoir frissonné lorsque j'avais écrit ces lignes – tout cela me semblait proche de moi. Tout au long de ma vie, j'ai regardé beaucoup de films de guerre, et lu beaucoup de livres de guerre. J'ai été assez proche d'un champ de bataille, et j'ai interviewé avec passion beaucoup de soldats, mais je n'ai jamais été moi-même dans la bataille. Lorsque ce fut mon tour de servir mon pays et d'offrir ma vie sur l'autel juif, j'ai craqué ; je suis devenu de plus en plus attaché à mes différents organes, spécialement à ceux qui dépassent.

Évidemment, donc, l'expérience de Günter d'un champ de bataille était *imaginaire*. Ça n'avait rien à voir avec ma propre expérience de l'armée. J'ai tout *inventé*. C'est ce que font les auteurs de fictions. Pourtant, cette scène particulière doit avoir semblé authentique à ce professeur américain. Elle semblait croire que Günter était un prétexte littéraire pour raconter ma propre histoire. En répondant à la question concernant mon supposé traumatisme induit par l'armée, il devint clair pour moi qu'un « traumatisme » et un *événement biographique traumatique* sont deux catégories distinctes qui ne sont pas forcément associées. Je me suis retrouvé en train de me rappeler mon expérience dans l'armée, et des années qui suivirent, et j'ai découvert qu'il y *avait eu* une peur, que j'avais mis un temps fou à surmonter.

Jusqu'au début de ma trentaine, des bombes pouvaient de temps en temps tomber du ciel, dans mes rêves. Alors que je dormais, j'aurais fui en courant à travers un terrain à découvert qui semblait interminable. Je pouvais très bien imaginer les avions de chasse syriens Mig, qui parfois volaient

si bas que les visages des pilotes étaient visibles. Les bombes étaient lâchées en quantités énormes. Dans mes rêves, je zigzaguais au sol, levant la tête pour surveiller les zincs mortels. Je courais à toute vitesse, tombais au sol, rampais, me relevais, courais, me baissais, tombais et courais encore. Mes nuits me voyaient fonçant à travers des champs en feu, esquivant des éclats d'obus jusqu'à ce que, finalement, une des bombes s'abatte sur ma tête, et je me serais réveillé du brasier, en un seul morceau, mais couvert de sueur froide. Les cauchemars passèrent peu après que j'eus quitté Israël ; je n'en fis plus pendant très longtemps.

Pourtant, il est important de noter, en ce qui concerne ma biographie, que je n'ai jamais été soumis à aucun raid aérien. Pas un seul avion ennemi ne m'a jamais poursuivi ou bombardé. Mes rêves de bombes n'étaient pas une réaction à un quelconque événement réel et objectif, c'était même le contraire en fait : c'était probablement une réaction à un *non-événement*.

À moins que ces rêves puissent être interprétés comme résultant de la peur d'être impuissant, ou d'une quelconque angoisse consécutive à une régression libidinale, je pense deviner où et comment leurs graines furent plantées. Une fois, pendant la guerre du Liban de 1982, alors que nous faisons partie d'un convoi vers les Montagnes du *Chouf*, on nous a ordonné de sauter hors des camions militaires à cause de ce qui était supposé être une alerte aérienne. Comme une bande de soldats ignares, nous ne connaissions presque rien à propos des raids ; nous imitions les combattants autour de nous, et avançons péniblement dans un terrain à découvert, cherchant un abri et priant Dieu. Les avions syriens n'arrivèrent finalement jamais jusqu'à notre convoi, mais une terreur irrésolue resta dans mon esprit pendant

longtemps. Elle s'exprimait dans un discours imaginaire imprégné de symbolisme et d'insinuations traumatiques, avec un dénouement plein de sueur.

Cet effroi s'est peut-être glissé dans mon roman. En relatant la terreur de Günter, je revivais cette peur auto-fabriquée, produit de ma propre psyché. J'ai simplement amplifié la scène.

L'universitaire américaine qui a interprété par erreur la terreur de Günter comme l'expression d'un traumatisme personnel autobiographique, a ouvert mes yeux sur la notion même de traumatisme. Je suis devenu d'une certaine manière méfiant à propos des soi-disant « personnes traumatisées », et encore plus méfiant à propos des « nations traumatisées ». Je me suis rendu compte que d'être en état de traumatisme n'impliquait pas nécessairement un déclencheur « réel », sous la forme d'une expérience biographique objective. La biographie est une forme de détermination, la projection d'un ensemble d'idées, de sentiments et de pensées après coup. Elle raconte le passé que nous voulons avoir plutôt que le passé que nous avons vécu. (Mon deuxième roman, *Mon Seul et Unique Amour*, était en fait un essai critique sur la notion de biographie personnelle et de récit personnel. L'intrigue est construite autour de trois récits parallèles, se référant tous aux mêmes événements historiques, mais faisant part de comptes-rendus biographiques complètement différents).

Contrairement à beaucoup de spécialistes de TSPostT, j'ai tendance à rejeter le lien magique qu'il y a entre le traumatisme et la biographie. Le traumatisme n'implique pas nécessairement un événement traumatique vérifiable. Le fait que quelques érudits fondent leurs analyses de l'identité israélienne sur une sorte de traumatisme collectif juif, ne veut pas dire que les Juifs soient vraiment traumatisés par leur passé. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'ils soient traumatisés par leur futur imaginaire.

SYNDROME PRÉ-TRAUMATIQUE DU GAZ

L'un des moments les plus terrifiants dans la *Liste de Schindler* de Steven Spielberg est, sans aucun doute, la séquence de la chambre à gaz. Plus tôt dans le film, des rumeurs avaient circulé selon lesquelles les Juifs étaient gazés pour les tuer. Maintenant, des femmes angoissées sont envoyées nues vers les douches, à Auschwitz. Nous suivons leur marche vers la mort ; nous sommes familiers avec le symbolisme de l'Holocauste, nous savons tous ce que les « douches » représentent. Nous anticipons un crime nazi homicide. Un instant plus tard, nous sommes rassurés, comme elles le sont aussi, lorsque, à la place du Zyklon B, de l'eau coule à flots sur leurs têtes. L'intensité de ce moment cinématographique est à la lisière entre le récit imaginaire prétraumatique et la réalité sur l'écran. En d'autres termes, le traumatisme précède l'événement traumatique ; le traumatisme détermine lui-même la réalité.

J'ai été élevé parmi des gens de mon âge qui insistaient sur le fait d'être traumatisés : ils s'appelaient eux-mêmes la « troisième génération ». Des gens comme moi, qui étaient nés dans les années 60 ou plus tard, bien après la libération d'Auschwitz. Des gens qui prétendaient avoir été affligés par des événements que ni eux ni leurs parents n'avaient vécus. N'est-ce pas étrange ? Comme je l'ai raconté ici, moi-même ai été tourmenté par un raid aérien qui n'a jamais eu lieu. La différence est que j'ai arrêté net de blâmer l'armée de l'air syrienne pour avoir introduit ces images dans mes rêves.

Le Syndrome de Stress Pré-Traumatique (SSPréT) est un principe fondamental de la culture juive et israélienne. Les jeunes Israéliens sont amenés à Auschwitz par différentes organisations sionistes dans le but de les transformer en adultes juifs traumatisés. Ceux qui défendent ces voyages « éducatifs » savent que le traumatisme est un combustible puissant

avec lequel entretenir le récit sioniste. Malheureusement, les jeunes Israéliens se trompent de leçon une fois rentrés, et rejoignent l'IDF. Au lieu de développer des sentiments empathiques envers les victimes de l'oppression, c'est-à-dire les Palestiniens, la jeunesse israélienne tourmentée semble en fait imiter la brutalité des SS. « Plus jamais ça » disent-ils, et ils sèment le malheur autour d'eux.

En 2006, le journaliste israélien Yair Sheleg a réussi à incarner un cas exemplaire de Syndrome de Stress Pré-Traumatique.

« C'est difficile à croire, mais seulement soixante ans après l'Holocauste, le peuple juif est une fois encore en danger d'être anéanti – tout au moins dans leur propre État, où 40 % des Juifs du monde sont concentrés. L'évidence de la gravité du danger peut être trouvée pas uniquement dans les menaces explicites du président de l'Iran, qui sont soutenues par un programme d'armement qui devrait fournir les moyens de les mettre à exécution. Elle peut aussi être trouvée dans des articles récents de la presse européenne qui traitent de la possibilité de la « disparition » d'Israël comme étant une « hypothèse de travail » raisonnable. Une autre évidence, concernant le niveau de danger, tient non seulement dans le fait qu'Israël soit le seul pays au monde menacé de destruction, mais également qu'il soit le seul État dont le droit à exister est le sujet de sondages internationaux, avec beaucoup de personnes interrogées qui répondent négativement. C'est un honneur que l'on n'a même jamais accordé à l'Iran, à la Corée du Nord ou à l'Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid. »¹

¹ Yair Sheleg, journaliste israélien de droite, dans *Ha'aretz*, 2006
voir <http://www.haaretz.com/hasen/spages/757767.html>

Bien qu'il soit possible qu'un nombre croissant de personnes veuillent voir la fin d'Israël, personne dans les milieux politiques ou médiatiques n'appelle à la destruction des Juifs ou du peuple israélien. La tendance judéocentrique, bien établie, d'interpréter presque toute critique politique ou idéologique comme l'annonce d'un judéocide imminent est une forme sévère de SSPréT.

Est-ce que le SSPréT serait juste un autre nom pour la paranoïa ? Je dirais que non. Les gens qui souffrent de paranoïa nous inspirent de la sympathie ou de la pitié. Les paranoïaques sont victimes de leurs propres symptômes. Ceux qui souffrent du SSPréT, à l'inverse, revendiquent leurs symptômes aux dépens des autres. Avec la paranoïa, on peut déterminer clairement que le sujet est piégé dans un monde délirant. Ceux qui ont un SSPréT sont censés être en bonne santé, pourtant ils sont en alerte permanente et semblent être très préoccupés. Nous finissons souvent par croire les affirmations de ceux qui souffrent du SSPréT, selon lesquelles ils seraient victimes d'un supposé crime futur, participant ainsi au fantasme de destruction de quelqu'un d'autre. Dans le cas du SSPréT, nous sommes ceux à qui s'adressent le discours tant que nous restons silencieux. Dès que nous élevons la voix pour indiquer que le supposé crime futur n'est pas encore arrivé et peut, en fait, ne jamais arriver, nous devenons immédiatement nous-mêmes partie prenante du crime.

L'humeur générale en Israël est exprimée de manière éloquente par les congénères de Sheleg, et est reflétée par les scénarios catastrophes mis en avant par des groupes tels que l'*American Jewish Committee*, à propos des ambitions nucléaires de l'Iran. Israël et ses lobbies se sont montrés publiquement obsédés par la *Shoah* à venir. Cette obsession pathologique est

étrange lorsque l'on considère le fait que le Hezbollah a réussi à battre la puissante IDF au Liban (2006) avec seulement des armes légères et une tactique intelligente. Il a aussi réussi à paniquer la société israélienne avec rien d'autre que des roquettes Katyusha de courte portée. En fait, les ennemis d'Israël n'ont pas besoin d'atomiser le pays – tout ce qu'ils doivent faire est d'envoyer un message aux Juifs du monde entier comme quoi Israël est tout sauf un abri. En réalité, voilà ce qu'est vraiment la résistance arabe et musulmane : un message métaphysique plutôt qu'un appel au judéocide.

Il est assez intéressant de noter que la peur de la destruction, donnée par la maladie du SSPrÉT, est juste une autre échappatoire à la réalité. Plutôt que de faire face à un éventuel danger imminent créé par le Hezbollah, le Hamas ou la résistance islamique, Israël préfère amplifier un traumatisme fantomatique. Les Israéliens n'ont pas réussi à comprendre la situation. Plutôt que de regarder dans le miroir et de pointer leurs défauts (qui ont évolué en faillite morale), ils préfèrent se soumettre au fantasme du judéocide nucléaire. Plutôt que de réfléchir du point de vue moral, ils succombent au discours matérialiste le plus superficiel, uniquement centré sur un thème illusoire, c'est-à-dire la « destruction du je ».

PROJECTION ET SSPrÉT

Après la deuxième guerre du Liban, un commandant d'une unité d'artillerie de l'IDF au Liban, a dit au journal *Ha'aretz* : « Ce que nous avons fait était dément et monstrueux, nous avons couvert des villes entières de bombes à fragmentation ... l'IDF a envoyé environ mille huit cents bombes à fragmentation, contenant plus de 1,2 millions de projectiles. »²

2 Rappaport, Meron, commandant de l'IDF : « Nous avons lancé plus d'un million de bombes à fragmentation sur le Liban », *Ha'aretz*, 12 septembre 2006 ; voir <http://www.haaretz.com/hasen/spages/761781.html>

Puisqu'en réalité personne n'appelle à jeter les Israéliens à la mer ou à les atomiser, la tendance d'Israël à reprocher aux musulmans et aux Arabes d'avoir de tels penchants meurtriers, doit être comprise en termes de *projection*. Ceux qui ont arrosé le Liban en 2006 avec plus d'un million de bombes à fragmentation et qui ont fait pleuvoir du phosphore blanc sur Gaza (2008-9) projettent leur ardeur meurtrière sur leurs victimes, et même sur leurs futures victimes. Cette dynamique peut être facilement expliquée. Plus on inflige de souffrances aux autres, plus on devient familier avec le mal, l'agressivité et la brutalité. Plus on est cruel envers les autres, plus on est horrifié par la possibilité que ceux qui sont soumis à notre brutalité puissent être aussi méchants que nous. Freud appelle cela projection. Otto Weininger l'a clarifié : « Nous détestons chez les autres, ce que nous n'aimons pas en nous-mêmes ». La dynamique de la projection est amplifiée lorsque le sujet de notre terreur est désespéré et sans défense.

Le traitement israélien des Palestiniens est un exemple accablant de ce qui est dit ci-dessus. Plus les Palestiniens sont désespérés et sans défense, plus l'Israélien devient cruel. Et pourtant, plus l'Israélien est cruel, plus lui ou elle est terrifié par le « terrorisme ». En réalité, les Israéliens sont vraiment horrifiés par leur propre cruauté. C'est la terreur intérieure qui horrifie le plus. Le récent meurtre de sang-froid de neuf militants pacifistes, en haute mer, par les commandos³ de la Marine israélienne (*Israeli Navy Seals*), a montré sous

3 Le 31 mai 2010, dans les eaux internationales, la Marine israélienne attaqua une flottille d'aide humanitaire de six bateaux. La flottille transportait de l'aide humanitaire et des matériaux de construction. Elle visait à briser le siège israélien de Gaza. À l'aube, des centaines de commandos navals d'élite israéliens Shayetet 13 abordèrent les bateaux, depuis des vedettes ou des hélicoptères, en usant d'une force excessive. Sur le navire turc Mavi Marmara, les Israéliens rencontrèrent un peu de résistance. Les Israéliens utilisèrent très vite des munitions mortelles. Par conséquent, neuf militants pacifistes turcs furent tués par les soldats israéliens. Ce raid israélien entraîna une large condamnation internationale.

un jour cruel cette dynamique mortelle. Cette stupéfiante attaque était attisée par une menace terroriste imaginaire (SSPréT) ; la barbarie du commando israélien amplifiée par la transparence innocente de la flottille pour Gaza.

On peut se demander s'il y a une échappatoire pour sortir de ce cercle vicieux ? Y a-t-il un moyen pour démonter la peur fantomatique que l'autre soit aussi brutal que je le suis ? Je pense que « tends l'autre joue » est un chemin valable pour désobéir au « œil pour œil » de l'Ancien Testament. Tendre l'autre joue est souvent compris comme une façon de réagir envers un agresseur. Mais c'est peut-être aussi la seule manière possible de détruire la « terreur intérieure », cette agressivité qui fermente à l'intérieur de nous lorsque nous devenons vindicatifs. Ça peut également être très efficace pour désamorcer notre colère face à une menace imaginaire. Nous la remplaçons par l'acceptation, nous nous désarmons nous-mêmes. Nous donnons une chance à la paix.

SOULAGEMENT COMIQUE

Télégramme juif : « Commence à te faire du souci.

Détails suivent. » – *vieille plaisanterie*

La plaisanterie ci-dessus – plus vieille qu'Israël, et probablement aussi vieille que le télégraphe lui-même – fait allusion à la dialectique de la peur qui domine la mentalité politique et idéologique juive. La peur a été exploitée politiquement par les dirigeants juifs depuis les premiers jours de l'émancipation. Cependant, il est possible que pendant le processus de sécularisation et d'émancipation des Juifs initié par les Lumières et la Révolution Française, la peur d'un malheur imaginaire ait remplacé la peur

du Dieu Tout-Puissant, le Dieu de Sodome et Gomorrhe qui tue sans pitié. Si c'est bien le cas, « la peur » pourrait être reconnue comme l'un des nombreux Dieux juifs modernes, et le SSPréT comme une pratique juive.

CHAPITRE XVII

QUEL JUIF ERRANT ?

Le Professeur d'histoire de l'Université de Tel-Aviv, Shlomo Sand, a commencé sa remarquable étude du nationalisme juif, « *Comment le Peuple Juif fut Inventé* », en citant Karl Deutsch : « Une nation ... est un groupe de personnes unies par une erreur commune concernant leurs ancêtres et une aversion commune pour leurs voisins. »¹

Aussi simple, voire simpliste, que c'en ait l'air, cette citation résume de façon éloquente le nationalisme moderne juif, et spécialement le concept d'identité juive. Elle montre du doigt l'erreur collective que les Juifs ont tendance à faire lorsqu'ils se réfèrent à leur « passé collectif » ou leur « origine collective » illusoire.

Dans ce livre, Sand met sérieusement en doute le fait que les Juifs aient jamais existé comme nation ou comme race, et aient jamais partagé une origine commune. À la place, ils sont un mélange coloré de groupes qui, à différents moments à travers l'histoire, adoptèrent la religion juive. Donc, quand est-ce que le peuple juif fut « inventé » ? Voici la réponse de Sand : « À une certaine période du XIX^e siècle, des intellectuels d'origine juive, en Allemagne, influencés par le caractère populaire du nationalisme allemand, se chargèrent, dans leur grand désir de créer un peuple juif moderne, de la mission d'inventer « rétrospectivement » un peuple. »²

1 « *The Invention of the Jewish People* », Shlomo Sand, Édition 2009, p.1 [« Comment le peuple juif fut inventé », Fayard, 2008]

2 Ilani, Ofri, « *Shattering a "National Mythology"* », [« Briser un « Mythe National »] entretien avec Shlomo Sand, *Haaretz*, 21 mars 2008 ;

Par conséquent, le « peuple juif » est une notion fabriquée, consistant en un passé imaginaire n'ayant pas grand chose pour la soutenir, que ce soit légalement, historiquement ou dans les textes. De plus, Sand, qui a fait des recherches sur des sources anciennes de l'Antiquité, arrive à la conclusion que l'exil juif est aussi un mythe, et que les actuels Palestiniens sont bien plus vraisemblablement les descendants de l'ancien peuple sémitique de Juda/Canaan que les Juifs actuels, qui sont majoritairement d'origine Kazhar – la masse des Ashkénazes à laquelle il reconnaît appartenir lui-même.

HITLER A GAGNÉ FINALEMENT

Comme ils sont supposés être laïcs, les Juifs cosmopolites rétorquent souvent, lorsqu'on leur demande ce qui les rend juifs, que « Hitler a fait de moi un Juif ». Bien que les « cosmopolites » aient tendance à rejeter les penchants nationalistes des autres peuples, les cosmopolites juifs, pour quelque raison que ce soit, insistent sur le maintien de leur propre droit à l'« auto-détermination ». Ce ne sont pas vraiment eux qui sont au cœur de cette demande isolée pour une orientation nationale, mais le Diable, le maître-monstre antisémite, Adolf Hitler. Apparemment, les Juifs cosmopolites peuvent revendiquer leur droit nationaliste aussi longtemps qu'Hitler est là pour être rendu responsable. Alors, finalement, Hitler a gagné.

Shlomo Sand éclaire ce paradoxe. Avec sagesse, il indique qu'« il y a eu des époques, en Europe, où quiconque affirmait que tous les Juifs appartenaient à une nation d'origine étrangère, aurait immédiatement été catalogué comme antisémite. De nos jours, quiconque ose suggérer que les gens

connus dans le monde comme étant des Juifs (à distinguer des Israéliens d'aujourd'hui) n'ont jamais été, et ne sont toujours pas, un peuple ou une nation, est immédiatement dénoncé comme ayant la haine du Juif. »³ En Israël, les Juifs revendiquent leur différenciation sans égale par rapport aux autres peuples. En fait, même les antisionistes juifs mettent en avant leurs caractéristiques distinctes en comparaison des autres militants de la paix.

NATIONALISME ET NATIONALISME JUIF

Louis-Ferdinand Céline a écrit que durant le Moyen-Âge, entre les guerres importantes, les chevaliers demandaient un prix très élevé pour être prêts à mourir au nom de leurs royaumes ; mais au XX^e siècle, les jeunes se sont précipités pour mourir *en masse*⁴, sans demander quoi que ce soit en retour. Pour comprendre ce changement dans la conscience des foules, il nous faut utiliser un modèle méthodique et éloquent, qui nous permette de comprendre ce qu'est le nationalisme.

Comme Karl Deutsch, Sand considère la nationalité comme un récit fantasmagorique. Les études anthropologiques et historiques des origines des différents soi-disant « peuples » et « nations » conduisent, ce qui est gênant, à un effondrement de toute ethnicité ou identité ethnique. Il est donc assez intéressant de découvrir que beaucoup de Juifs ont tendance à prendre leur propre mythe ethnique très au sérieux. Je peux trouver deux explications possibles pour cette insistance. L'une a été fournie par l'universitaire israélien Benjamin Beit-Hallahmi, des années en arrière. Le sionisme, a-t-il dit, a servi à transformer la Bible, d'un

voir <http://www.haaretz.com/general/shattering-a-national-mythology-1.242015>

³ « *The Invention of the Jewish People* », Shlomo Sand, Édition 2009, p.21 [« Comment le peuple juif fut inventé », Fayard, 2008]

⁴ en français dans le texte [NDT]

texte spirituel à un « cadastre ». La seconde explication est psychanalytique : c'est en fait le manque de factualité ou de récit historique cohérent qui a conduit à l'émergence d'un récit tellement fantasmatique, d'une volonté si forte et d'un programme pratique à suivre.

Le manque d'origine ethnique n'empêche pas un peuple d'avoir un sentiment ethnique, ou de ressentir une appartenance nationale. Le fait que les Juifs soient loin d'être ce que l'on peut appeler un « peuple », et que la Bible ne contienne que très peu de réalité historique, n'empêche pas vraiment des générations d'Israéliens et/ou de Juifs de s'identifier eux-mêmes comme fils et filles du Roi David ou de Samson.

Dans les années 70, Shlomo Artzi, alors jeune chanteur israélien, destiné à devenir la plus grande rock-star d'Israël de tous les temps, sortit « Pitom Kam Adam » (« Soudain un homme se réveille »), une chanson qui devint un succès foudroyant en quelques heures. Voici une traduction de ses premières lignes :

*Soudain un homme se réveille le matin/
Il sent qu'il est une nation, et commence à marcher/
Et à chacun qu'il rencontre le long du chemin/
Il lance un appel, « Shalom ».*

D'une certaine manière, dans ses paroles, Artzi exprime innocemment la soudaineté de la transformation des Juifs en « un peuple ». Cependant, en même temps, Artzi contribue au mythe national illusoire de la nation recherchant-la-paix. Le chanteur israélien aurait dû savoir, à l'époque, que le nationalisme juif était une démarche violente et expansionniste faite aux dépens du peuple indigène

palestinien. Il n'a pas vraiment dit *shalom* à quiconque, sauf aux super-puissances.

IL N'Y A PAS D'HISTOIRE JUIVE

C'est un fait établi que pratiquement aucun texte historique juif n'a été écrit entre le I^{er} et le début du XIX^e siècle. Que le judaïsme soit fondé sur un mythe historique religieux peut avoir quelque chose à voir avec ça. Un examen minutieux du passé juif n'a jamais été une entreprise prioritaire dans la tradition rabbinique – l'absence de tout besoin pour un tel exercice méthodique en est probablement la cause. Pour les Juifs des temps anciens et du Moyen-Âge, il y avait assez dans la Bible pour répondre aux questions les plus pertinentes ayant trait à la vie de tous les jours, à la signification et au destin juifs. Comme Sand le dit : « Une séquence chronologique des événements était étrangère au temps de l'exil (juif) – condition d'une constante vigilance, à l'affût du moment tant attendu où le Messiaïe apparaîtrait. »⁵ Ce manque apparent d'intérêt juif pour l'histoire, l'historicité et la chronologie est essentiel pour la compréhension de l'identité politique juive.

À la lumière de la sécularisation allemande, de l'urbanisation et de l'émancipation, et étant donné l'autorité décroissante des dirigeants rabbiniques, le besoin d'une cause alternative émergea parmi les intellectuels juifs qui s'éveillaient : les Juifs émancipés se demandaient qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils commencèrent aussi à spéculer sur le rôle des Juifs dans la société européenne qui s'ouvrait à vive allure. En 1820, l'historien juif allemand Isaak Markus Jost (1793-1860) publia le premier travail historique sérieux sur les Juifs depuis

⁵ « *The Invention of the Jewish People* », Shlomo Sand, Édition 2009, p.66 [« Comment le peuple juif fut inventé », Fayard, 2008]

au moins deux millénaires, à savoir *L'Histoire des Israélites*. Jost évita l'époque biblique, préférant commencer son parcours avec le Royaume de Juda, et compila également les récits historiques des différentes communautés juives autour du monde. Il se rendait compte que les Juifs de son temps ne formaient pas un continuum ethnique, et avait conscience du fait que les Israélites étaient relativement différents d'un endroit à l'autre. Par conséquent, pensait-il, il n'y avait rien qui pût empêcher les Juifs de s'assimiler totalement, et dans l'esprit des Lumières, les Allemands et les Juifs tournaient le dos aux institutions oppressives religieuses et formeraient une nation solide, fondée sur un sentiment grandissant d'appartenance géographique.

Bien que Jost fut conscient de l'évolution du nationalisme européen, ses contemporains juifs étaient plutôt mécontents de sa version optimiste et libérale du futur juif. « À partir de l'historien Heinrich Graetz, les historiens juifs commencèrent à dessiner l'histoire du judaïsme comme l'histoire d'une nation qui avait été un « royaume », fut chassée en « exil », devint un peuple errant et finalement fit demi-tour et retourna sur son lieu de naissance. »⁶

Pour le philosophe socialiste juif allemand Moses Hess, c'était une lutte raciale plutôt qu'une lutte des classes qui allait façonner l'Europe. Par conséquent, conseilla-t-il, les Juifs devaient réfléchir à leur héritage culturel et à leur origine ethnique. Pour Hess, le conflit entre les Juifs et les Gentils était le produit d'une différenciation raciale, et était donc inévitable.

Le chemin idéologique allant de l'orientation raciste pseudo-scientifique de Hess, à l'historicisme⁷ sioniste, est

⁶ Ilani, Ofri, 'Shattering a "National Mythology"', [« Briser un « Mythe National »] entretien avec Shlomo Sand, *Ha'aretz*, 21 mars 2008 ; voir <http://www.haaretz.com/general/shattering-a-national-mythology-1.242015>

⁷ Théorie selon laquelle les événements sociaux et culturels sont déterminés par l'Histoire. [NDT]

évident. Si les Juifs étaient bien une entité raciale à part (comme Hess, Jabotinsky et d'autres le croyaient), alors ils avaient intérêt à essayer de retourner dans leur patrie naturelle : *Eretz Yisrael*. Mais le supposé continuum racial de Hess n'était pas étayé scientifiquement. Dans le but d'entretenir le récit imaginaire naissant, un mécanisme de dénégaration bien orchestré devait être conçu pour empêcher certains faits embarrassants d'interférer.

LE NOUVEL ISRAÉLITE, LA BIBLE ET L'ARCHÉOLOGIE

En Palestine, les nouveaux Juifs, et plus tard les Israéliens, étaient déterminés à se servir de l'Ancien Testament et à le transformer pour en faire le code qui unifierait le futur peuple juif. La « nationalisation » de la Bible sèmerait dans la tête des jeunes Juifs l'idée qu'ils étaient les descendants directs de leurs illustres et antiques ancêtres. Compte tenu du fait que la nationalisation était un mouvement en grande partie laïc, la Bible fut débarrassée de son sens spirituel et religieux. À la place, elle fut considérée comme un texte historique décrivant une chaîne « réelle » d'événements du passé.

À travers leurs ancêtres héroïques, les nouveaux Juifs nationalistes apprirent à s'aimer eux-mêmes et à détester les autres, sauf que cette fois-ci, ils possédaient les moyens militaires d'infliger de vraies souffrances à leurs voisins. Plus inquiétant, le fait qu'au lieu d'une entité surnaturelle (c'est-à-dire Dieu) qui leur commande d'envahir et de commettre un génocide à l'encontre des habitants indigènes de la « Terre Promise », dans le projet du renouveau national juif, c'étaient eux-mêmes – Herzl, Jabotinsky, Weizmann, Ben-Gourion, Sharon, Peres, Barak, Netanyahu, Lieberman, etc. – qui allaient décider d'expulser et de tuer. Dieu ne tuait plus au nom du peuple juif, les Juifs le firent. Ils le firent avec les symboles juifs décorant

leurs avions et leurs tanks, et suivirent des ordres donnés en hébreu, la langue de leurs ancêtres nouvellement restaurée.

Le détournement sioniste de la Bible était en fait une réponse juive désespérée au Premier Romantisme allemand. Ainsi, alors que les philosophes, poètes, architectes et artistes allemands du XIX^e siècle étaient idéologiquement et esthétiquement passionnés par la Grèce pré-socratique, ils savaient très bien qu'ils n'étaient pas les fils et les filles (biologiques) de l'hellénisme. Les nationalistes juifs développèrent leur projet un pas plus loin, se reliant par une chaîne de sang à leurs ancêtres mythiques ; l'hébreu, autrefois langue sacrée, devint un langage parlé au quotidien. Les Premiers Romantiques allemands n'allèrent jamais jusque là.

Les intellectuels allemands, au XIX^e siècle, étaient aussi pleinement conscients de la distinction entre Athènes et Jérusalem. Pour eux, Athènes représentait l'universel, un chapitre épique de l'humanité et de l'humanisme. Jérusalem, au contraire, était un énorme chapitre de barbarisme tribal, la représentation d'un Dieu quelconque, non universel, monothéistique et impitoyable, tueur de vieillards comme de nourrissons. L'époque du Premier Romantisme allemand nous a laissé Hegel, Nietzsche, Fichte, Heidegger et juste quelques Juifs-ayant-la-haine-de-soi, le plus important parmi eux étant Weininger. Il ne se trouva aucun penseur idéologique majeur parmi les Jérusalémistes. Quelques intellectuels juifs allemands de seconde zone essayèrent de prêcher Jérusalem dans l'exèdre⁸ allemande, parmi eux Hermann Cohen, Franz Rosenzweig et Ernst Bloch, mais ils n'ont apparemment pas réussi à voir que leurs efforts amenaient des traces de Jérusalem dans le christianisme, ce que les Premiers Romantiques allemands méprisaient.

⁸ Salle publique munie de bancs semi-circulaires facilitant la conversation, où se réunissaient les philosophes et les rhéteurs dans la Grèce antique [NDT]

Dans le but de ressusciter « Jérusalem », on fit appel à l'archéologie pour fournir à l'épopée sioniste son fondement « scientifique » nécessaire, pour unifier l'ère biblique avec le moment du renouveau. On peut affirmer que l'événement le plus étonnant de cette étrange tendance eut lieu en 1982, avec la « cérémonie funéraire militaire » des ossements de Shimon Bar Kochba, un rebelle juif qui mourut il y a deux mille ans. Supervisées par le rabbin en chef de l'armée, des funérailles militaires télévisées furent données à un assortiment épars d'os trouvés dans une grotte près de la Mer Morte. En fait, les supposés restes d'une figure du I^{er} siècle, furent traités comme une victime membre de l'IDF – l'archéologie avait joué son rôle national en cimentant le passé et le présent, laissant de côté le *Galut*.

Il ne fallut pas longtemps avant que les choses ne tournent à l'envers. Au fur et à mesure que la recherche archéologique devenait de plus en plus indépendante du dogme sioniste, des vérités gênantes se firent jour. Il devint impossible de fonder l'authenticité des récits bibliques sur des faits avérés. Plus que toute autre chose, l'archéologie *réfute* l'historicité de la Bible : le Livre, selon des érudits non juifs comme Thomas Thompson, est une « collection tardive de lettres innovantes écrites par un théologien doué ».

Comme le relève Sand, les premiers récits bibliques sont remplis de Philistins, d'Araméens et de chameaux. Pour autant que les fouilles puissent nous éclairer, les Philistins n'apparurent pas dans la région avant le XII^e siècle avant JC, les Araméens apparurent un siècle plus tard et les chameaux ne montrèrent leurs museaux rieurs qu'à partir du VIII^e siècle avant JC. On ne trouva pas grand chose non plus dans le Désert du Sinaï qui puisse prouver l'histoire du légendaire exode hors d'Égypte – apparemment, 3 millions d'Hébreux,

hommes, femmes et enfants, marchèrent là pendant quarante ans, sans même laisser une seule *boulette de Matzah* derrière eux. D'ailleurs, l'histoire biblique du repeuplement de Canaan par les Hébreux, et du génocide des *Goyim* vivant sur la Terre Promise (ce que les Israélites contemporains imitent avec un tel succès) a l'air d'être encore un autre mythe ; Jericho, la cité entourée de murailles, anéantie par le son des trompettes des Hébreux et par une intervention surnaturelle toute-puissante, était, au XIII^e siècle avant JC, juste un tout petit village.

Par-dessus tout, Israël se considère comme la résurrection de l'immense Royaume de David et Salomon. Mais des excavations dans la vieille ville de Jérusalem, dans les années 70, révélèrent que le royaume de David n'était rien d'autre qu'une toute petite enclave. Des preuves dont, selon l'archéologue (et chef d'état-major adjoint de l'IDF) Yigal Yadin, on pouvait retrouver les traces jusqu'au Roi Salomon, ont été plus tard réfutées par des expertises légales utilisant la datation au carbone-14.

De tels faits scientifiquement vérifiables ont jeté la confusion parmi les chercheurs sionistes. La Bible est une fiction, et il n'y a pas grand chose dedans qui puisse étayer la glorification du peuple juif en Palestine, à aucun niveau. Elle apparaîtrait plutôt, comme un texte idéologique qui aurait été fait pour servir des fins politiques et sociales.

QUI A INVENTÉ LES JUIFS ?

Qui sont les Juifs ? D'où viennent-ils ? Comment se fait-il que dans différentes périodes historiques, ils apparaissent dans tellement de lieux distincts et éloignés ?

Bien que la plupart des Juifs contemporains soient entièrement convaincus que leurs ancêtres sont les Israélites

bibliques qui furent brutalement exilés par les Romains, la vérité est que les Juifs contemporains n'ont rien à voir avec ces anciens Israélites, qui ne furent même jamais envoyés en exil ; l'exil romain est juste un autre mythe juif.

Shlomo Sand nous dit : « J'avais commencé à rechercher des documents à propos de l'exil du pays, mais à mon grand étonnement j'ai découvert qu'il n'y avait aucune littérature là-dessus. La raison en est que personne n'a exilé le peuple de ce pays. Les romains n'exilaient pas les peuples, et ils n'auraient pas pu le faire, même s'ils l'avaient voulu. Ils n'avaient pas de trains, ni de camions pour déporter des populations entières. Ce genre de logistique n'existait pas jusqu'au XX^e siècle. À partir de là, en réalité, le livre entier était né : dans la prise de conscience que la société judaïque ne fut pas dispersée et ne fut pas exilée. »⁹

Imaginer la Marine impériale romaine travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept pour « *trimballer* » Moïsh'e et Yanke'le à Cordoue et à Tolède peut éventuellement aider les Juifs à se sentir importants, en plus de « *trimballables* », mais le bon sens suggère que l'armada romaine avait des choses bien plus importantes à faire. La conclusion logique est plus intéressante encore : si le peuple d'Israël n'a pas été exilé, alors les réels descendants des habitants du Royaume de Juda doivent être les Palestiniens. Sand encore : « Aucune population ne reste pure sur une période de milliers d'années, mais les chances que les Palestiniens soient les descendants de l'antique peuple judaïque sont bien plus grandes que vous ou moi soyons ses descendants. Les premiers sionistes, jusqu'à la Révolte arabe [1936-39], savaient qu'il n'y avait pas eu d'exil, et que les Palestiniens étaient les descendants des habitants

⁹ Ilani, Ofri, "Shattering a 'National Mythology'", [« Briser un « Mythe National »] entretien avec Shlomo Sand, *Ha'aretz*, 21 mars 2008 ; voir <http://www.haaretz.com/general/shattering-a-national-mythology-1.242015>

du pays. Ils savaient que les paysans ne partent pas, à moins qu'ils ne soient déportés. Même Yitzhak Ben-Zvi, le second président de l'État d'Israël, a écrit en 1929 que « la grande majorité des paysans fermiers ne tenaient pas leurs origines des conquérants arabes, mais plutôt avant cette conquête, des fermiers juifs qui étaient nombreux et majoritaires dans la construction du pays. »¹⁰

Dans son livre, Sand développe son idée, faisant remarquer que, jusqu'à la Révolte arabe, les dirigeants sionistes soi-disant de gauche, avaient tendance à croire que les paysans palestiniens (en réalité certainement Juifs à l'origine) s'assimileraient dans la culture hébraïque naissante, et rejoindraient finalement le mouvement sioniste. Ber Borochov pensait que « un *fellah* [paysan palestinien] s'habille comme un Juif, se comporte comme un Juif de la classe ouvrière, et ne sera pas du tout différent du Juif. »¹¹ Cette idée réapparut dans les écrits de Ben-Gourion et de Ben-Zvi. Ces deux dirigeants sionistes se rendaient compte que la culture palestinienne était imprégnée de traces bibliques, aussi bien au niveau linguistique que géographique (par exemple dans les noms de villages, villes, rivières et montagnes). Au moins, à ce premier stade, tous les deux voyaient les indigènes palestiniens comme des parents ethniques et des frères potentiels. Ils voyaient aussi l'islam comme une « religion démocratique » sympathique. Après 1936, aussi bien Ben-Gourion que Ben-Zvi freinèrent leur enthousiasme « multiculturel ». Pour ce qui était de Ben-Gourion, la purification ethnique des Palestiniens semblait être bien plus attirante.

Si les Palestiniens sont les « vrais Juifs », alors qui sont ces personnes qui s'appellent eux-même Juifs ? La réponse

de Sand est simple et sensée : « Le peuple ne se dissémina pas, mais la religion juive se dissémina. Le judaïsme était une religion prosélyte. Contrairement à l'opinion populaire, dans les premiers temps du judaïsme, il y avait un grand désir de convertir les autres. »¹² Les religions monothéistes, étant moins tolérantes que les polythéistes, ont une tendance spontanée à vouloir s'étendre. L'expansionnisme juif dans ses débuts, n'était pas simplement similaire au prosélytisme chrétien ; c'est en réalité l'expansionnisme juif qui *sème les graines* du zèle pour la conversion, dans les idées et les pratiques chrétiennes des premiers temps.

Les Juifs d'Espagne, que l'on croyait généralement être des parents biologiques des anciens Israélites, se sont avérés être des Berbères convertis¹³. Sand dit : « Je me suis demandé comment de si importantes communautés juives étaient apparues en Espagne. Et puis j'ai vu que Tariq ibn Ziyad, le chef suprême des musulmans qui conquièrent l'Espagne, était un Berbère, et que la plupart de ses soldats étaient des Berbères. Le royaume berbère juif de Dahia al-Kahina avait été défait seulement quinze ans plus tôt. Et la vérité, c'est qu'il y a de nombreuses sources chrétiennes qui disent que beaucoup des conquérants d'Espagne étaient des Juifs convertis. La source avérée de l'importante communauté juive d'Espagne était ces soldats berbères qui s'étaient convertis au judaïsme. »¹⁴

Comme on peut s'y attendre, Sand approuve l'hypothèse, largement acceptée, que les Khazars judaïsés constituent l'origine principale des communautés juives d'Europe orientale, celles que nous appelons la « Nation Yiddish ». Lorsqu'on lui demande pourquoi ces Juifs parlent Yiddish – majoritairement considéré comme un dialecte médiéval allemand -

¹⁰ *Ibid*

¹¹ *Ibid*

¹² Ilani, Ofri, *Shattering a "National Mythology"*, [« Briser un « Mythe National »]

¹³ Les Berbères sont les peuples indigènes d'Afrique du Nord, à l'ouest de la Vallée du Nil.

¹⁴ *Ibid*

il répond : « Les Juifs formaient une classe de gens dépendants de la bourgeoisie allemande en Europe Orientale, et donc ils ont adopté des mots allemands. »¹⁵

Sand nous laisse avec la conclusion inévitable que les Juifs contemporains n'ont pas d'origine commune, que leurs origines sémitiques sont un mythe. Les Juifs ne sont absolument pas originaires de Palestine, et donc leur numéro de soi-disant « retour » doit être considéré comme un prétexte pour une invasion tribale expansionniste.

Bien que la judéité n'établisse aucun continuum racial, l'identité juive est racialement orientée. Beaucoup de Juifs, même ceux qui sont laïcs, continuent de regarder les mariages mixtes comme l'ultime menace. De plus, malgré la modernisation et la sécularisation, l'immense majorité des Juifs laïcs continuent de pratiquer le rituel de sang qu'est la circoncision.

Contrairement à d'autres « nouveaux historiens » qui ont essayé de saper les hypothèses de l'historiographie sioniste, « Sand ne se contente pas de retourner en 1948 ou au commencement du sionisme, mais retourne plutôt des milliers d'années en arrière. »¹⁶ Contrairement aux « nouveaux historiens » qui « dévoilent » une vérité connue de tout enfant palestinien, c'est-à-dire la vérité d'avoir subi une épuration ethnique, l'œuvre et la pensée de Sand peuvent ouvrir la voie à de plus amples recherches sur la signification du nationalisme juif, sur l'identité juive et la politique juive. La lecture critique que fait Sand de l'histoire juive fixe le cadre pour d'autres débats à propos de la notion juive de l'historicité et de la temporalité. Comprendre ces deux notions essentielles fournira les clés intellectuelles pour

démanteler le pouvoir politique juif, et pourra même aider les Juifs à se dégager de leur discours politique très dangereux.

Si Sand a raison, alors les Juifs, plutôt que d'être une race, constituent une collection de plusieurs peuples qui ont été piratés par un mouvement nationaliste basé sur des mythes. Si les Juifs ne sont pas une race, et n'ont rien à voir avec le sémitisme, alors « antisémite » est, formellement, un mot vide. Autrement dit, la critique du nationalisme juif, du lobbying juif et du pouvoir juif peut n'être comprise que comme la critique légitime d'une idéologie, d'une politique et d'une pratique.

Les ennemis idéologiques d'Israël sont engagés dans un conflit acharné avec l'État et ses soutiens. Mais la question n'est pas seulement Israël, son armée ou ses dirigeants. C'est en fait une guerre contre une idéologie exclusive, un fantasme qui a coopté l'Occident et, au moins momentanément, l'a détourné de ses inclinations humanistes et de ses aspirations athéniennes. Combattre un esprit est bien plus difficile que combattre des gens, ne serait-ce que parce qu'il faut peut-être d'abord combattre ses vestiges en soi. Si nous voulons combattre Jérusalem, nous devons affronter notre Jérusalem intérieure.

¹⁵ *Ibid*

¹⁶ *Ibid*

CHAPITRE XVIII

DE *POURIM* À L'AIPAC¹

« Judéité » est un terme assez général. Il se réfère à une culture avec de nombreux visages, divers groupes distincts, différentes croyances, des camps politiques opposés, différentes classes et des groupes ethniques variés. Cependant, la connexion entre les très nombreux peuples qui s'identifient comme Juifs est assez intrigante. J'essaye de retracer le lien collectif intellectuel, spirituel et mythologique qui fait de l'idéologie juive une identité politique si puissante.

Comme nous l'avons vu jusqu'ici, la judéité n'est ni une catégorie raciale ni une catégorie ethnique. Les personnes juives ne forment pas non plus un groupe homogène. La judéité est peut-être vue par certains comme un prolongement du judaïsme, mais je soutiens que ceci n'est pas non plus nécessairement le cas. Bien que la judéité emprunte quelques éléments judaïques fondamentaux, la « judéité », étant un concept idéologique, n'est pas le « judaïsme ». Elle est *catégoriellement différente* du judaïsme. En outre, comme nous le savons maintenant,

¹ AIPAC – *The American Israel Public Affairs Committee* est le plus important groupe de pression israélien aux USA. Il défend des positions pro-israéliennes dans la politique américaine et dans d'autres institutions influentes.

Le *New York Times* décrit l'AIPAC comme « la plus importante organisation influençant les relations de l'Amérique avec Israël. » C'est sans aucun doute l'un des groupes de pression les plus puissants à Washington, DC, et ses critiques ont établi qu'il agit comme un agent du gouvernement israélien, avec une « mainmise » sur le Congrès des États-Unis.

Depuis son existence, l'AIPAC a été attrapé dans quelques affaires d'espionnage. En 2005, un analyste du Pentagone a plaidé coupable de l'accusation de transmettre des secrets du gouvernement US à deux membres de l'AIPAC dans ce qui est connu comme le scandale d'espionnage de l'AIPAC.

En 1984, le FBI enquêta après que le ministre de l'Économie israélien Dan Halpern eut transmis à l'AIPAC des documents américains confidentiels volés exposant les secrets commerciaux d'importantes industries faisant pression contre la Zone de Libre Échange USA-Israël.

beaucoup de ceux qui se définissent fièrement comme étant Juifs, n'ont que très peu de connaissance du judaïsme. Beaucoup d'entre eux sont athées ou non religieux, et peuvent même ouvertement s'opposer au judaïsme ou à toute autre religion. Beaucoup de ces Juifs entretiennent pourtant leur identité juive, et sont extrêmement fiers d'elle. L'opposition au judaïsme inclut manifestement le sionisme (du moins sa première version), mais elle est aussi au fondement d'une grande partie de l'antisionisme socialiste juif, comme nous l'avons vu auparavant avec des exemples comme Julia Bard.

Qu'est-ce qui constitue la judéité ? Est-ce une nouvelle forme de religion, une idéologie ou juste un état d'esprit ?

Si c'est effectivement une religion, les prochaines questions que l'on doit se poser sont : quelle sorte de religion est-ce ? Qu'est-ce que cette religion implique ? En quoi croient ses fidèles ? Est-il possible de se séparer d'elle comme on peut sortir du christianisme ou de l'islam ?

Si la judéité est une idéologie, alors les questions à poser sont : qu'est-ce que cette idéologie signifie ? Est-ce qu'elle façonne un discours ? Est-ce un discours monolithique ? Est-ce qu'elle préfigure un nouvel ordre mondial ? Est-ce qu'elle aspire à la paix ou à la violence ? Est-ce qu'elle porte un message universel à l'humanité, ou est-elle une manifestation de quelques préceptes tribaux ?

Si la judéité est un état d'esprit, alors la question que l'on peut soulever est de savoir s'il est rationnel ou irrationnel. Est-ce qu'il réside dans le dicible, ou dans l'indicible ?

La possibilité existe que la judéité puisse être un hybride étrange – elle peut être toutes ces choses à la fois (c'est-à-dire une religion, une idéologie et un état d'esprit). Mais elle peut aussi n'être aucune d'elles.

LA RELIGION DE L'HOLocauste

« Le philosophe Yeshayahu Leibowitz, qui était un Juif orthodoxe pratiquant, m'a dit une fois : « La religion juive est morte il y a deux cents ans. Maintenant il n'y a plus rien qui unisse les Juifs autour du monde, à part l'Holocauste. » *Se souvenir de quoi ? Se souvenir comment ?* Uri Avnery 19.3.05²

Le professeur Yeshayahu Leibowitz, un philosophe né en Lettonie, de l'Université³ Hébraïque, fut probablement le premier à suggérer que l'Holocauste était devenu la nouvelle religion juive. Le philosophe israélien Adi Ophir a aussi relevé que, loin d'être simplement un récit historique, « l'Holocauste » contient de nombreux éléments religieux fondamentaux. Il a des prêtres (par exemple Simon Wiesenthal, Elie Wiesel, Deborah Lipstadt) et des prophètes (Shimon Peres, Benyamin Netanyahu, ceux qui mettent en garde contre le judéocide iranien à venir). Il a des commandements, des dogmes (par exemple, « plus jamais ça ») et des rituels (jours du souvenir, pèlerinage à Auschwitz, etc.). Il a un ordre symbolique et ésotérique établi (par exemple, *kapos*, chambres à gaz, cheminées, cendres, chaussures, la figure du *Musselmann*⁴, etc.). Il a également un temple, *Yad Vashem*, des autels – les musées de l'Holocauste – dans les grandes villes du monde entier. La religion de l'Holocauste est aussi soutenue par un énorme réseau financier mondial, ce que Norman Finkelstein appelle l'« industrie de l'Holocauste », de même que par des institutions comme le *Holocaust Education Trust*. Cette nouvelle religion est suffisamment cohérente

² <http://www.gush-shalom.org/archives/article348.html>

³ <http://www.tikkun.org/article.php/20090617074540771>

⁴ terme d'argot utilisé dans les camps de concentration, dérivé du mot « musulman », désignant les détenus prostrés pour cause d'épuisement [NDT]

pour définir ses « Antéchrists » (néga­tionnistes de l'Holocauste), et suffisamment puissante pour les persécuter (par des lois sur la négation de l'Holocauste et sur l'incitation à la haine).

Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre que l'Holocauste, la croyance centrale de la foi contemporaine juive, n'était pas un récit historique, parce que les récits historiques n'ont pas besoin de la protection de la loi et des politiciens. À un certain moment, on a donné à un horrible chapitre de l'histoire de l'humanité, un statut exceptionnel *meta-historique*. Sa « factualité » a été scellée par des lois draconiennes, et son analyse sécurisée par des institutions sociales et politiques.

La religion de l'Holocauste est, évidemment, judéocentrique jusqu'à la moelle. Elle définit la *raison d'être*⁵ juive. Pour les Juifs sionistes, elle signifie un dépérissement total de la Diaspora, et elle considère le *Goy* comme un meurtrier potentiel irrationnel. Cette nouvelle religion juive prêche la revanche. Elle pourrait bien être la plus sinistre religion connue de l'homme ; au nom de la souffrance juive, elle donne le permis de tuer, de raser, d'atomiser, d'annihiler, de piller, de procéder à des nettoyages ethniques. Elle a fait de la vengeance une valeur occidentale acceptable.

Ceux qui critiquent la notion de « religion de l'Holocauste » ont fait remarquer que, bien que la vénération de l'Holocauste ait beaucoup de traits caractéristiques d'une religion organisée, elle n'avait pas créé une divinité extérieure à adorer. Je suis tout à fait d'accord : la religion de l'Holocauste incarne l'essence de la vision du monde démocratique et libéral. Elle propose une nouvelle forme de culte, en ayant transformé l'amour de soi en une croyance dogmatique, dans laquelle le fidèle pratiquant s'adore lui-même ou elle-même.

⁵ en français dans le texte [NDT]

Dans la nouvelle religion, à la place du vieux Jehovah, c'est « le Juif » que les Juifs adorent : un courageux et spirituel survivant du génocide suprême, qui émergea des cendres et fit un pas en avant, prêt pour un nouveau départ.

Dans une certaine mesure, la religion de l'Holocauste est le signal de la sortie finale juive du monothéisme, car chaque Juif ou Juive est potentiellement un petit Dieu ou Déesse. Abe Foxman est le Dieu de l'anti-diffamation, Alan Greenspan le Dieu de la « bonne économie », Milton Friedman est le Dieu des « libres marchés », Lord Goldsmith le Dieu du « feu vert », Lord Levy le Dieu de la collecte de fonds, Paul Wolfowitz le Dieu de l'« interventionnisme moral » américain. L'AIPAC (American-Israel Public Affairs Committee) est l'Olympe américain, où les mortels, élus aux USA, viennent demander grâce, pardon pour être des *Goyim*, et un peu de *cash*.

La religion de l'Holocauste est l'étape concluante et finale de la dialectique juive ; c'est la fin de l'histoire juive, parce qu'elle est la plus profonde et la plus sincère forme d'« amour de soi ». Plutôt que de faire appel à un Dieu abstrait pour désigner les Juifs comme étant le Peuple Élu, dans la religion de l'Holocauste les Juifs éliminent cet intermédiaire divin et, tout simplement, s'élisent eux-mêmes. La doctrine identitaire juive transcende la notion d'histoire – Dieu est le maître des cérémonies. Le nouveau Dieu juif, c'est-à-dire « le Juif », ne peut être soumis à aucune occurrence contingente humaine. Ainsi la religion de l'Holocauste est protégée par des lois, alors que tous les autres récits historiques sont débattus ouvertement par des historiens, des intellectuels et des gens ordinaires. L'Holocauste s'établit comme une vérité éternelle qui transcende le discours critique.

Plusieurs intellectuels juifs, en Israël et à l'étranger, acceptent la remarque de Leibowitz. Parmi eux, on trouve Marc Ellis, un important théologien juif ayant un regard révélateur sur la dialectique de la nouvelle religion. « La théologie de l'Holocauste », a dit Ellis, « produit trois thèmes qui sont dans une tension dialectique : souffrance et autonomisation, innocence et rédemption, singularité et normalisation. »⁶

Bien que la religion de l'Holocauste n'ait pas remplacé le judaïsme, elle a donné à la « judéité » une nouvelle signification. Elle détermine un récit juif moderne, situant le sujet juif dans un projet juif. Elle donne aux Juifs un rôle central dans leur propre univers. Le « souffrant » et l'« innocent » marchent ensemble vers la « rédemption » et l'« autonomisation ». Dieu est hors-jeu, Il a été renvoyé, ayant échoué dans sa mission historique. Après tout, Il n'a pas été là pour sauver les Juifs. Dans la nouvelle religion, « le Juif », comme nouveau Dieu juif, se protège lui-même, ou elle-même.

Les disciples juifs de la religion de l'Holocauste idéalisent les conditions de leurs existences. Ils érigent donc un cadre en vue de la lutte future pour la reconnaissance. Les trois « Églises » suivantes de l'Holocauste donnent aux Juifs un rôle majeur ayant des implications planétaires :

Pour les adeptes sionistes de la nouvelle religion, les implications semblent relativement durables. Ils servent à drainer (*schlep*⁷) la totalité de la communauté juive mondiale vers Sion, aux dépens du peuple indigène palestinien.

Pour les marxistes juifs, le projet est un peu plus compliqué. Pour eux, la rédemption signifie construire un nouvel ordre

mondial, c'est-à-dire un paradis socialiste, un monde dominé par une politique prolétarienne dogmatique, dans lequel les Juifs ne seraient qu'une minorité parmi beaucoup d'autres.

Pour les Juifs humanistes, les Juifs doivent se situer à la pointe de la lutte contre le racisme, l'oppression et le mal en général. (Bien que ce dernier point semble prometteur, il est en fait problématique. Dans notre ordre mondial actuel, il se trouve qu'Israël et les USA sont parmi les pires oppresseurs. Attendre des Juifs qu'ils soient à la pointe de la lutte humaniste, c'est les engager dans un combat contre leurs frères et la super-puissance qui les soutient.)

Comme on peut le voir, l'Holocauste fonctionne comme une interface idéologique. Il procure à ses disciples un *logos*. Au niveau de la conscience, il propose une vision purement analytique du passé et du présent, mais il ne s'arrête pas là – il définit aussi les luttes encore à venir, une vision du futur juif. Cependant, comme conséquence, il nourrit l'inconscient du sujet juif de l'ultime angoisse : la destruction du « je ».

Il va sans dire qu'un corpus d'idées qui stimule la conscience (idéologie) et pilote l'inconscient (esprit) fait une très bonne recette pour une religion triomphante. Le lien structurel entre l'idéologie et l'esprit est fondamental dans la tradition judaïque. La relation entre la précision juridique de la *halakha* (la loi religieuse, c'est-à-dire l'idéologie) et la nature mystérieuse de Jehovah, ainsi que les enseignements de la Kabbale (c'est-à-dire l'esprit) font du judaïsme un tout, un univers en soi. Le bolchévisme – en tant que mouvement de masse plutôt que théorie politique – est construit sur une structure très similaire, alliant dans ce cas la lucidité du matérialisme pseudo-scientifique à la peur de l'appétit capitaliste. L'idéologie néo-conservatrice est également en concordance avec la même structure fondamentale,

⁶ Ellis, Marc H., *Beyond Innocence and Redemption: Confronting The Holocaust and Israeli Power: Creating a Moral Future for the Jewish People*, San Francisco, Harper & Row, 1990.

⁷ Ce mot provenant du yiddish qui veut dire « trimballer » signifie aussi « draguer », « drainer », « tirer avec peine ». [NDT]

enfermant le sujet dans une faille entre la prétendue évidence des ADM (armes de destruction massive) et la peur indicible du « terrorisme venir ».

Ce lien entre le conscient et l'inconscient rappelle la notion lacanienne du « réel », ou ce qui ne peut être symbolisé (c'est-à-dire exprimé par des mots). Le réel est l'inexprimable, il est inaccessible. Comme le dit Žižek, « le réel est impossible », « le réel est le trauma ». Néanmoins, ce trauma façonne l'ordre symbolique et donne forme à notre réalité.

La religion de l'Holocauste rentre bien dans le modèle lacanien. Son noyau spirituel est profondément enraciné dans le domaine de l'indicible. Ses prédications nous apprennent à voir une menace en toutes choses. Mais le noyau du récit, le trauma, est sacré. Il est protégé, il est intouchable, de façon très similaire au rêve. Vous pouvez vous rappeler votre rêve mais vous ne pouvez pas le changer.

Il est intéressant de noter que la religion de l'Holocauste va bien au-delà du discours interne juif. En fait, elle fonctionne comme une *mission*, et pas seulement parce que ses lieux saints sont construits tous azimuts ; l'Holocauste est maintenant sollicité comme prétexte possible pour atomiser l'Iran. Les dirigeants israéliens comme les lobbyistes juifs partout dans le monde semblent interpréter le projet iranien d'énergie nucléaire comme un judéocide en cours d'élaboration. Il est évident que la religion de l'Holocauste fait l'affaire aussi bien du discours politique juif de droite que de gauche, mais elle attire aussi les *Goyim*, spécialement ceux qui prônent et recommandent de tuer au nom de la « liberté », de la « démocratie » et de l'« interventionnisme moral ».

D'une certaine manière, nous sommes tous soumis à cette religion ; certains d'entre nous sont des croyants, les autres sont juste soumis à son pouvoir. Ceux qui essayent

de réviser l'histoire de l'Holocauste doivent endurer les mauvais traitements des grands prêtres de cette religion. La religion de l'Holocauste constitue le « réel » de l'Occident. Nous ne sommes ni autorisés à la toucher, ni admis à faire des recherches à son sujet. Quasiment comme les anciens Israélites qui devaient obéir à leur Dieu sans jamais Le remettre en question, nous marchons dans le vide.

Les intellectuels qui étudient l'Holocauste comme une religion (en termes de théologie, idéologie et historicité) s'intéressent principalement à ses formulations structurelles : sa signification, sa rhétorique et son interprétation historique. Certains font de la recherche sur la dialectique théologique (Marc Ellis), d'autres édictent les commandements (Adi Ofir) ; certains examinent son évolution historique, d'autres révèlent son infrastructure financière (Norman Finkelstein). La plupart sont intéressés par une série d'événements qui sont arrivés entre 1933 et 1945, mais aucun de ces érudits de la religion-Holocauste n'a dépensé d'énergie pour étudier le rôle de l'Holocauste dans le temps long du continuum juif. Dorénavant, j'affirmerai que la religion de l'Holocauste était bien établie longtemps avant la Solution Finale (1942), bien avant la *Nuit de Cristal* (1938), les Lois de Nuremberg (1936) et même avant qu'Hitler soit né (1889). La religion de l'Holocauste est probablement aussi vieille que les Juifs eux-mêmes.

LES ARCHÉTYPES JUIFS

L'existence juive est dominée par une peur pré-négociée, un phénomène que j'ai imaginé précédemment comme étant un « Syndrome de Stress Pré-Traumatique » (SSPréT). Contrairement au Trouble de Stress Post-Traumatique, dans lequel le stress est une réaction directe à un événement

qui a ou a pu avoir lieu dans le passé, le stress ressenti dans le cas du SSPrÉT est fondé sur un épisode imaginaire situé dans un futur hypothétique ou imaginaire – autrement dit, sur un événement qui n'a jamais eu lieu. Dans le SSPrÉT, le fantasme d'une terreur future anticipe les conditions qui façonnent la réalité présente. Dans une perspective historique, le SSPrÉT peut être compris comme une prophétie auto-réalisatrice. La peur amplifiée se développe en une réalité traumatique.

La dialectique de la peur a dominé l'existence et la mentalité juives depuis bien plus longtemps que nous ne sommes prêts à l'admettre. Car, alors que les dirigeants ethnocentrés juifs l'ont exploitée politiquement dès les premiers temps de l'émancipation, elle est bien plus ancienne que l'histoire juive moderne. En fait, c'est l'héritage de la *Tanakh* (la Bible hébraïque), qui a provoqué chez les Juifs un état prétraumatique. L'Ancien Testament juif expose des structures binaires : innocence/souffrance et persécution/prise de pouvoir. La peur du judéocide est intimement mêlée à l'esprit et à la culture juive.

L'anthropologue américain Glenn Bowman, qui s'est spécialisé dans l'étude des identités en exil, émet une idée essentielle au sujet de la peur et de sa contribution aux politiques identitaires : « L'antagonisme est fondamental pour le processus de fétichisation sous-jacent à l'identité, parce qu'on a précisément tendance à parler de qui l'on est ou ce que l'on est, au moment où cet être semble menacé. Je commence à m'appeler moi-même telle et telle personne, ou tel et tel représentant d'une supposée communauté, au moment où quelque chose semble menacer de rejeter l'individu représenté par le nom que j'utilise. Les termes de l'identité viennent à être utilisés précisément au moment où, pour une quelconque raison, on commence à sentir

qu'ils désignent un être ou une entité pour la défense desquels on doit se battre. »⁸

Bowman souligne que c'est la *peur* qui cristallise la notion d'identité. Cependant, une fois que la peur se transforme en un état de stress collectif prétraumatique, l'identité se re-façonne elle-même.

C'est la Bible qui, au début, a mis les Juifs dans un état de SSPrÉT et qui a initié la peur du judéocide, la Bible qui dépeint l'univers juif comme une catastrophe attendant d'arriver. De plus en plus de spécialistes de la Bible contestent désormais l'historicité des Écritures. Par exemple, Niels Lemche (dans *Les Cananéens et Leur Terre*) affirme que la Bible était, en majeure partie, écrite après l'exil à Babylone, et que ces écrits remanient (et en grande partie inventent) l'histoire israélite antérieure pour refléter et réitérer les expériences de ceux qui revenaient de l'exil babylonien.⁹

Autrement dit, la Bible fut écrite par des rapatriés et elle incorpore au cœur d'un récit historique l'intransigeante idéologie de l'exil, de façon très similaire aux premiers idéologues sionistes qui considéraient l'assimilation comme une menace mortelle : « Les communautés qui s'étaient rassemblées sous la conduite des prêtres de Yaweh (à l'époque de l'exil babylonien) voyaient dans l'assimilation et l'apostasie, non seulement une mort sociale pour eux-mêmes, en tant que Judéens, mais aussi une tentative de déicide. Ils résolurent de préserver leur engagement absolu et exclusif envers Yahweh qui, ils en étaient sûrs, les ramènerait sur la terre dont ils avaient été chassés. Ils prescrivirent la pureté du sang comme moyen de contenir les frontières de la communauté nationale, proscrivant ainsi

8 Bowman, Glenn, 'Migrant Labour: Constructing Homeland in the Exilic Imagination', *Anthropological Theory* II:4, December 2002, pp. 447–68.

9 Lemche, Niels Peter, *The Canaanites and Their Land*, Sheffield : Sheffield Academic Press, 1991

les mariages mixtes avec les communautés environnantes. Ils établirent également une série de rituels exclusivistes qui les coupaient de leurs voisins, et ceux-ci n'incluaient pas seulement une forme substituée de l'adoration au temple, mais aussi un calendrier distinct qui leur permettait, par leurs rituels, d'exister dans un autre cadre temporel que les communautés avec lesquelles ils partageaient l'espace. Tous ces dispositifs diacritiques servaient à marquer et à maintenir une différence, mais ne les empêchaient pas de commercer, et d'être ainsi capables de subvenir à leurs besoins parmi les Babyloniens. »¹⁰

L'impressionnante lecture par Bowman et Lemche de la Bible et du récit judaïque, comme manifestation d'une identité exilée et marginale, nous aide à expliquer le fait que la judéité prospère en exil, mais perd son élan une fois qu'elle devient une aventure domestique. Si la judéité est effectivement centrée sur une idéologie de survie collective d'émigrés, elle prospérera en exil. Une fois de retour dans la patrie dont on rêvait, l'idéologie disparaît dans le néant. Considérer l'histoire juive de cette façon nous aide aussi à comprendre le succès et l'échec du nationalisme juif moderne. Comme le judaïsme, le sionisme et les idéologies « progressistes » juives sont par nature liés à l'exil. Ils ont du sens lorsqu'on les considère dans leur époque pré-révolutionnaire, mais deviennent totalement dénués de signification une fois que la métamorphose a eu lieu. D'une certaine manière, le mur avec lequel Israël s'entoure maintenant symbolise un retour à la condition de l'exil dans les vieux ghettos européens. De même, le Bund survécut à la révolution soviétique, mais devint sans signification peu après et cessa d'exister comme organisation révolutionnaire organique.

¹⁰ *Ibid.*

Ce qui maintient l'identité collective juive, c'est la peur. Comme dans le cas de la religion de l'Holocauste, la judéité met la peur du judéocide au cœur de la psyché juive, mais elle fournit aussi des armes spirituelles, idéologiques et pragmatiques avec lesquelles traiter cette peur.

CHAPITRE XIX

LE LIVRE D'ESTHER

« Haman dit au roi Ahasuerus : « Il y a un peuple éparpillé et dispersé parmi les peuples [les Juifs], à travers ton royaume. Leurs lois sont différentes de celles de tous les autres, ils n'observent pas les lois du roi et il n'est pas bénéfique pour le roi de tolérer leur existence. S'il plaît au roi, qu'on écrive un décret afin de donner l'ordre de les détruire, et je paierai aux exécutants dix mille talents d'argent, du trésor du roi. »

Le Livre d'Esther est un récit biblique qui forme la base de la célébration de *Pourim*, probablement la fête juive la plus joyeusement fêtée. Ce livre raconte une tentative de judéocide, mais aussi comment les Juifs réussirent à changer leur destin. Dans *Le Livre d'Esther*, les Juifs se sauvent eux-mêmes, et arrivent même à infliger une vengeance.

Cela se passe pendant la troisième année du règne du roi perse Ahasuerus (souvent identifié comme Xerxes I^{er}). C'est l'histoire d'un palace, d'une conspiration, de la susmentionnée tentative de judéocide, et d'une courageuse et magnifique reine juive – Esther – qui réussit à sauver son peuple à la toute dernière minute.

Ahasuerus est marié à Vashti, qu'il répudie après qu'elle ait désobéi à son ordre de se montrer à ses convives réunis durant une fête. Esther est choisie parmi de nombreuses candidates pour être la nouvelle épouse d'Ahasuerus. Plus loin dans le récit, le Premier ministre d'Ahasuerus, Haman,

projette de faire tuer tous les Juifs de l'Empire perse pour se venger du refus de Mordechai, le cousin d'Esther, de s'incliner devant lui en signe de respect. Esther, maintenant reine, complot avec Mordechai pour épargner les Juifs perses. Au risque de mettre en danger sa propre sécurité, Esther prévient Ahasuerus du plan meurtrier antijuif de Haman. (Comme elle n'avait pas révélé ses origines juives auparavant, le roi les ignorait.) Haman et ses fils sont pendus à la potence, haute de cinquante coudées, initialement construite pour Mordechai. En l'occurrence, Mordechai prend la place de Haman en tant que Premier ministre. Le décret d'Ahasuerus ordonnant le meurtre des Juifs ne pouvant être abrogé, il en publie un autre permettant aux Juifs de prendre les armes et de tuer leurs ennemis – ce qu'ils font.

La morale de l'histoire est claire. Si les Juifs veulent survivre, ils ont intérêt à infiltrer les coulisses du pouvoir. À la lumière du *Livre d'Esther*, de Mordechai et de *Pourim*, l'AIPAC et la notion de « pouvoir juif » apparaissent comme étant des incarnations d'une profonde idéologie culturelle et biblique.

Mais c'est ici que cela prend une tournure intéressante. Bien que l'histoire soit présentée comme le récit d'événements réels, l'exactitude historique du *Livre d'Esther* est en fait largement contestée par la plupart des spécialistes modernes de la Bible. L'absence de confirmation claire par ce que l'on connaît de l'histoire perse d'après les sources classiques, pour aucun détail du livre, a amené les savants à conclure que cette histoire est en grande partie, ou même totalement, fictive. Autrement dit, en dépit de sa morale, la tentative de judéocide est imaginaire. De toute évidence, *Le Livre d'Esther* pousse ses adeptes (juifs) vers un SSPrÉT collectif, transformant un fantasme de « destruction » en une « idéologie de survie ». En effet, certains lisent cette histoire

comme une allégorie des Juifs parfaitement assimilés qui découvrent qu'ils sont la cible de l'antisémitisme, mais qui sont aussi dans une position leur permettant de se sauver, eux et leurs coreligionnaires juifs.

En lisant la citation de Haman ci-dessus, et en gardant Bowman en tête, on voit que *Le Livre d'Esther* façonne une identité de l'exil. Il fabrique le stress existentiel et est un prélude à la religion de l'Holocauste, posant les conditions qui transforme l'Holocauste en réalité. Chose intéressante, un récit menaçant très similaire est exposé au début de l'Exode. À nouveau, dans le but d'établir une atmosphère de « Shoah à venir », et d'une libération qui suit, une peur existentielle est créée :

« Il s'éleva sur l'Égypte un nouveau roi, qui n'avait point connu Joseph. Et il dit à son peuple : « Voilà, le peuple des enfants d'Israël est trop nombreux et trop puissant pour nous. Allons ! montrons-nous habiles avec eux, de crainte qu'ils se multiplient, et que, s'il survient une guerre, ils ne se joignent à nos ennemis, pour nous combattre et sortir ensuite du pays. » Et l'on établit sur eux des chefs de corvées, afin de les accabler de travaux pénibles. C'est ainsi qu'ils bâtirent les villes de Pithom et de Ramsès, pour servir de villes-greniers à Pharaon. » *Exode* 1:8-11

Aussi bien dans l'Exode que dans *Le Livre d'Esther*, l'auteur du texte arrive à prédire le genre d'accusations qui seront pointées contre les Juifs pour les siècles à venir, comme la recherche du pouvoir, le tribalisme et la trahison. De façon choquante, le texte de l'Exode évoque une prophétie de l'Holocauste nazi. Il dépeint un réel fait de purification ethnique et de mesures économiques oppressives qui

finalement mènent à des camps de travaux forcés (*Pithom et Ramsès*). Pourtant, dans l'Exode et dans *Le Livre d'Esther*, ce sont finalement les Juifs qui tuent.

Chose curieuse, *Le Livre d'Esther* (dans la version hébraïque de la Bible ; six chapitres ont été ajoutés dans la traduction grecque) est l'un des deux seuls livres de la Bible qui ne mentionnent pas directement Dieu (l'autre est le *Cantique des Cantiques*). Comme dans la religion de l'Holocauste, dans *Le Livre d'Esther*, ce sont les Juifs qui croient en eux-mêmes, dans leur propre pouvoir, dans leur singularité, leur sophistication, leur habileté à conspirer, leur habileté à dominer les royaumes, leur habileté à se protéger. Tout *Le Livre d'Esther* parle de prise de pouvoir. Il transmet l'essence et la métaphysique de la puissance juive.

DE POURIM À WASHINGTON

Dans un article intitulé « Une leçon de *Pourim* : lobbying contre le génocide, hier et aujourd'hui », le Dr. Rafael Medoff expose ce qu'il considère comme la leçon transmise aux Juifs par Esther et Mordechai : l'art du lobbying. « La fête de *Pourim* », dit Medoff, « célèbre l'action, couronnée de succès, de Juifs en bonne place dans le capitole [sic] de l'ancienne Perse, pour prévenir un génocide envers le peuple juif. »¹ Cette action, spécifique de ce que certains appellent le « pouvoir juif » (bien que Medoff n'utilise pas cette expression), a été reprise et est réalisée par les Juifs émancipés modernes : « Ce qui n'est pas très bien connu, c'est qu'un travail de lobbying comparable a été effectué dans les temps modernes – à Washington, DC., au pire moment de l'Holocauste. »²

1 Medoff, Rafael, *A Purim Lesson: Lobbying Against Genocide, Then and Now*; voir <http://www.wymaninstitute.org/articles/2004-03-purim.php>

2 *Ibid*

Medoff examine les similarités entre le lobbying d'Esther en Perse et sa contrepartie moderne, le lobbying dans l'administration Roosevelt au plus fort de la Seconde Guerre Mondiale : « La Esther des années 40 à Washington était Henry Morgenthau Jr., un riche Juif assimilé, d'ascendance allemande, qui (comme son fils l'a raconté plus tard) avait peur de ne pas être considéré comme « cent pour cent américain ». Minimisant sa judéité, Morgenthau s'éleva petit à petit du statut d'ami et conseiller de Roosevelt à celui de Secrétaire du Trésor. »³

Medoff a aussi clairement identifié un Mordechai moderne : « Un jeune émissaire sioniste de Jérusalem, Peter Bergson (vrai nom : Hillel Kook) qui dirigea une série de campagnes de protestations pour amener les USA à sauver les Juifs d'Hitler. Les annonces dans les journaux et les manifestations du groupe de Bergson suscitèrent une prise de conscience publique à propos de l'Holocauste – particulièrement lorsqu'il organisa une marche de plus de quatre cents rabbins jusqu'à l'entrée principale de la Maison Blanche, juste avant Yom Kippour, en 1943. »⁴

La lecture que fait Medoff du *Livre d'Esther*, nous donne une vision très claire des codes internes de la dynamique de survie collective juive, dans laquelle les assimilés (Esther) et les veilleurs (Mordechai) joignent leurs forces en vue de sauvegarder les intérêts juifs. Selon Medoff, les parallèles avec les temps modernes sont frappants : « La pression de Mordechai finit par convaincre Esther d'aller trouver le roi ; la pression des acolytes de Morgenthau finit par le convaincre d'aller trouver le président, armé d'un rapport explosif de dix-huit pages qu'ils avaient intitulé : « Rapport au secrétaire sur

3 *Ibid*

4 *Ibid*

le consentement de ce gouvernement au meurtre des Juifs ». Le lobbying d'Esther a réussi. [Ahasuerus] annula le décret de génocide et exécuta Haman et ses acolytes. Le lobbying de Morgenthau lui aussi a réussi. Une résolution du Congrès, initiée par Bergson, appelant à une action de sauvetage des Juifs fut rapidement approuvée par le Comité des Affaires Étrangères du Sénat – permettant à Morgenthau de dire à Roosevelt que « soit vous bougez très vite, soit le Congrès des États-Unis le fera pour vous ». Dix mois avant le jour des élections, la dernière chose que Roosevelt voulait était bien un scandale public embarrassant à propos de la question des réfugiés. En quelques jours, Roosevelt fit ce que la résolution du Congrès demandait – il publia un décret présidentiel créant le Conseil des Réfugiés de Guerre, une agence du gouvernement américain chargée de porter secours aux réfugiés ayant fui Hitler. »⁵

Medoff voit sans aucun doute dans *Le Livre d'Esther* une indication générale de ce que devrait être une conduite juive salutaire : « L'affirmation que rien ne pouvait être fait pour aider les Juifs d'Europe a été démentie par les Juifs qui se débarrassèrent de leurs peurs et prirent la défense de leur peuple – dans l'ancienne Perse et dans le Washington moderne. » Autrement dit, les Juifs peuvent et doivent agir pour eux-mêmes. Ceci est, effectivement, la morale du *Livre d'Esther* et de la religion de l'Holocauste.

Ce que les Juifs devraient faire pour eux-mêmes reste tout de même une question ouverte. Différents Juifs ont différentes idées. Les néo-conservateurs croient qu'il faut entraîner les USA et l'Occident dans une guerre sans fin contre l'islam. Certains Juifs pensent que les Juifs devraient en fait se positionner à la pointe du combat contre l'oppression

⁵ Ibid

et l'injustice. En fait, la prise de pouvoir juive est seulement une réponse parmi beaucoup d'autres. Mais c'en est une très puissante, et dangereuse lorsque le Comité Juif Américain (AJC) et l'AIPAC agissent comme des Mordechai des temps modernes, et s'engagent publiquement dans des efforts intensifs de lobbying pour une guerre contre l'Iran.

Aussi bien l'AIPAC que l'AJC sont fondamentalement en accord avec l'école de pensée de la Bible hébraïque. Ils suivent leur mentor biblique, Mordechai. Mais, alors que les Mordechai sont relativement faciles à repérer, les Esther – ceux qui agissent pour Israël en coulisses – sont un peu plus difficiles à cerner.

Une fois que nous avons appris à considérer le lobbying israélien avec les paramètres dessinés par *Le Livre d'Esther* et la religion de l'Holocauste, nous sommes autorisés à voir Mahmoud Ahmadinejad comme l'actuelle figure de Haman/Hitler. En plus de l'AJC et de l'AIPAC, le chef de cabinet du président Obama, Rahm Emanuel, et Lord Levy sont également des Mordechai, Obama est manifestement Ahasuerus, mais Esther peut être n'importe qui, depuis le dernier des néo-conservateurs jusqu'à Dick Cheney, et au-delà.

BRENNER ET BRINZ

J'ai posé la question de savoir ce que signifie la judéité. Bien que j'admette la complexité de la notion de judéité, j'approuve aussi la contribution de Yeshayahu Leibowitz à ce sujet : l'Holocauste est probablement la nouvelle religion juive. Mais, je prends également la liberté d'étendre le concept d'Holocauste lui-même. Plutôt que de se référer simplement à la *Shoah*, c'est-à-dire au judéocide nazi, je pense que l'Holocauste est en fait gravé dans la culture, le discours et l'esprit juifs. L'Holocauste est l'essence du SSPrÉT collectif juif,

qui précède la *Shoah*. Être un Juif, c'est voir une menace dans chaque *Goy*, c'est être constamment en alerte. Intérioriser le message du *Livre d'Esther*, c'est viser à rejoindre les centres de décision les plus influents, pour collaborer avec le pouvoir et se lier aux dirigeants.

L'historien marxiste, juif américain, Lenni Brenner est fasciné par la collaboration entre les sionistes et le nazisme. Dans son livre *Zionism in the Age of Dictators* (Le sionisme à l'époque des dictateurs), Brenner présente un extrait d'un livre écrit par le Rabbin Joachim Prinz et publié en 1937, après que le Rabbin Prinz eut quitté l'Allemagne pour les USA : « Tout le monde en Allemagne savait que seuls les sionistes pouvaient représenter les Juifs, de manière responsable, dans les tractations avec le gouvernement nazi. Nous étions tous persuadés que le gouvernement organiserait une table ronde avec les Juifs, au cours de laquelle – après que les émeutes et les atrocités de la révolution seraient passées – on pourrait prendre en considération le nouveau statut de la communauté juive allemande. Le gouvernement annonça très solennellement qu'il n'y avait pas un seul pays au monde qui essayait de résoudre le problème juif aussi sérieusement que le faisait l'Allemagne. La solution de la question juive ? C'était notre rêve sioniste ! Nous n'avons jamais nié l'existence de la question juive ! Désassimilation ? C'était notre propre requête !... Dans une déclaration remarquable de fierté et de dignité, nous avons donc appelé à une conférence. »⁶

Brenner cite ensuite des extraits d'un memorandum envoyé au Parti Nazi par le ZVfD (*Die Zionistische Vereinigung für Deutschland*, ou Fédération Sioniste d'Allemagne)

6 Prinz, Joachim, *Zionism under the Nazi Government, Young Zionist* [Le sionisme sous le gouvernement nazi, jeune sioniste] (Londres, novembre 1937), p.18; cité par Brenner, Lenni, dans *Zionism in the Age of the Dictators*, Westport, CT : Lawrence Hill & Co., 1983; voir <http://www.marxists.de/middleeast/brenner/ch05.htm>

le 21 juin 1933 : « Le sionisme est sans illusions à propos des difficultés de la condition juive, qui consiste par-dessus tout en une répartition professionnelle anormale, et dans la fausseté d'une posture intellectuelle et morale non enracinée dans une tradition propre [...] Par la création du nouvel État, qui aura établi le principe de race, nous espérons installer notre communauté dans une structure globale, de sorte que pour nous aussi, dans la sphère qui nous aura été assignée, une activité féconde pour notre Patrie soit possible ... La reconnaissance d'une nationalité juive garantira des relations claires et sincères avec le peuple allemand et ses réalités nationales et raciales. C'est précisément parce que nous ne voulons pas falsifier ces fondements, parce que nous aussi sommes contre le mariage mixte et pour le maintien de la pureté du groupe juif [...] Nous croyons en la possibilité d'une relation honnête, emprunte de loyauté, entre une communauté juive consciente d'elle-même et l'État allemand... »⁷

Brenner n'approuve pas le point de vue de Prinz, ni l'initiative sioniste. Rempli de dégoût, il écrit : « Ce document, qui est une trahison pour les Juifs d'Allemagne, a été écrit avec les clichés sionistes habituels : « répartition professionnelle anormale », « intellectuels déracinés ayant grand besoin d'une régénération morale », etc. Avec lui, les sionistes allemands ont proposé une collaboration intéressée entre le sionisme et le nazisme, sanctifiée par l'objectif d'un État juif : nous ne mènerons aucune bataille envers vous, seulement contre ceux qui voudraient vous résister. »⁸

Brenner, un marxiste qui méconnaît totalement la culture et l'idéologie enchevêtrées dans le sujet qu'il traite, n'arrive pas à voir l'évidence. Prinz et le ZVfD n'étaient pas des traîtres,

7 cité dans Brenner, *ibid.*

8 Brenner, *ibid.*

ils étaient des Juifs de bonne foi, adhérent à un code culturel tout à fait juif. Ils suivaient *Le Livre d'Esther*, endossant le rôle de Mordechai. Ils essayaient de trouver une manière de collaborer avec ce qu'ils identifiaient correctement comme un pouvoir naissant important. En 1969, Prinz confessa : « Depuis l'assassinat de Walther Rathenau en 1922, il n'y avait aucun doute dans nos esprits que l'Allemagne évoluerait vers un régime totalitaire antisémite. Lorsque Hitler commença à monter et, comme il le dit, « réveilla » la nation allemande à une conscience raciale et à une supériorité raciale, nous n'avions aucune doute que cet homme deviendrait tôt ou tard le dirigeant de la nation allemande. »⁹

Que Brenner, ou n'importe qui d'autre, l'aime ou pas, Prinz prouva sa légitimité comme dirigeant juif, grâce à un mécanisme de survie, « au radar », très développé qui collait parfaitement bien avec l'idéologie de l'exil. En 1981, Brenner interrogea Prinz. Voici ce qu'il eut à dire à propos du rabbin « collaborateur » : « [Prinz] a considérablement évolué en quarante-quatre ans, depuis qu'il a été chassé d'Allemagne. Il m'a dit, en dehors de l'entretien, qu'il avait rapidement réalisé que rien de ce qu'il avait dit là n'avait de sens aux USA. Il est devenu un libéral américain. Un jour, on lui demanda, comme dirigeant du Congrès Juif Américain, de manifester avec Martin Luther King, et il le fit. »

Une fois encore, Brenner n'arrive pas à voir l'évidence. Prinz n'avait pas « évolué » – il était resté un véritable Juif, et un Juif extrêmement habile, un homme qui avait intégré l'essence de la philosophie de l'émigré juif : en Allemagne, sois un allemand, et aux USA, sois américain. Sois souple, rentre dans le cadre et adopte une pensée relativiste. Prinz,

⁹ Strauss, Herbert (ed.), *Gegenwart Im Rückblick* (Heidelberg, 1970), p.231; cité à <http://www.marxists.de/middleast/brenner/ch03.htm#n1>

disciple fervent de Mordechai, comprenait que, quoi que ce soit qui fut bien pour les Juifs, était simplement bien.

En écoutant ces précieux entretiens¹⁰, j'étais choqué de voir que Prinz parle en fait de sa position avec aisance. C'est lui, plutôt que Brenner, qui fournit un aperçu de l'idéologie juive et de son interaction avec la réalité environnante. Il comprenait le *Volk* allemand et ses aspirations, et Prinz évoque ses actions comme un Juif fier de lui. De son point de vue, collaborer avec Hitler était bien la bonne chose à faire. Il imitait Mordechai, et aussi cherchait-il probablement une Esther. C'est donc tout naturellement que Prinz devint plus tard président de l'AJC et un important leader juif américain, malgré sa collaboration avec Hitler.

SIONISME CONTRE EXIL

Une fois que l'on a appris à voir la judéité comme une culture de l'exil, comme l'incarnation de l'« ultime autre », on peut le comprendre comme un continuum collectif fondé sur un fantasme de l'horreur. La judéité est la matérialisation d'une doctrine de la peur dans un programme pragmatique, comme l'est la religion de l'Holocauste. C'est aussi vieux que les Juifs eux-mêmes. Prinz pouvait prévoir l'Holocauste ; aussi bien Prinz que le ZVfD pouvaient anticiper un judéocide. D'un point de vue idéologique juif, ils ont agi de manière appropriée en collaborant. Ils étaient engagés dans leur cadre moral ésotérique à l'intérieur d'un discours culturel ésotérique.

Le sionisme offrait une grande promesse. Il pouvait transformer les Juifs en Israélites, et identifier et combattre le *Galut*, qui est l'aspect lié à l'exil du peuple juif et de la culture juive.

¹⁰ Brenner, Lenni, *interview with Joachim Prinz*, 8 February 1981; voir <http://cosmos.ucc.ie/cs1064/jabowen/IPSC/php/clip.php?cid=512>

Mais le sionisme était condamné à échouer, pour des raisons évidentes : dans une culture métaphysiquement centrée sur une idéologie de l'exil, la dernière chose à laquelle on puisse s'attendre est un retour au bercail réussi. Dans le but de réaliser sa promesse, le sionisme devait se libérer de l'idéologie juive de l'exil, et de la religion de l'Holocauste. Mais il n'a pas réussi à le faire. Pétri jusqu'à la moelle de l'idéologie de l'exil, le sionisme se mit à nuire aux Palestiniens pour conserver son obsession de l'identité juive.

Comme il n'a pas réussi à se séparer de l'idéologie juive de l'émigré, le sionisme a perdu l'opportunité de développer une forme de culture nationale. Par conséquent, la culture et la politique israélienne sont un étrange amalgame d'indécisions, un mélange de prise de pouvoir colonial avec la mentalité de victime du *Galut*.

RELIER LES POINTS

CHAPITRE XX

DONATIONS, *THINK TANKS* ET ORGANES DE PRESSE

À la suite de l'élection du parlement britannique de 2010, le *Jewish Chronicle* publia une liste de vingt-quatre membres du parlement juifs – douze conservateurs, dix travaillistes et deux du parti libéral-démocrate. Le journaliste Stuart Littlewood commenta ces données et présenta l'analyse suivante :

« La population juive au Royaume-Uni est de 280 000, soit 0,46 %. Il y a 650 sièges à la Chambre des Communes, donc, proportionnellement, les Juifs ont droit à trois sièges. Avec 24 sièges, les Juifs sont sur-représentés de huit fois. Ce qui veut dire, bien sûr, que d'autres groupes doivent être sous-représentés, y compris celui des musulmans. Si les musulmans, par exemple, étaient sur-représentés dans la même proportion que les Juifs (c'est-à-dire huit fois), ils auraient 200 sièges. Tout l'enfer se déchaînerait ! »¹

Pourquoi est-ce que les Juifs sont si largement sur-représentés au Parlement, dans les groupes de pression politiques britanniques et américains, dans les collectes de fonds politiques et dans les médias ? Haim Saban, le magnat de la presse multi-milliardaire israélo-américain, interrogé par *The New Yorker*, fournit une réponse. Lors d'une conférence en Israël, Saban détailla sa formule. Ses « trois façons d'être influent

¹ Littlewood, Stuart, 'Jews are eight times over-represented in UK parliament', 21 mai 2010; voir <http://www.redress.cc/global/slittlewood201005>

dans la politique américaine », dit-il, étaient : « faites des donations aux partis politiques, créez des *think tanks*, et contrôlez les organes de presse ».²

Comme je l'ai relevé précédemment, il n'y pas de « conspiration juive ». Tout est transparent. Devant les caméras TV du monde entier, le relais bien-connu de la propagande israélienne, précédent secrétaire aux Affaires Étrangères britannique, David Miliband, donna à Israël le feu vert pour l'Opération Plomb Durci, déclarant à Sderot que « Israël devait, par-dessus tout, chercher à protéger ses propres citoyens. »³ En fait, Miliband a fait de tout le peuple britannique le complice d'un colossal crime de guerre israélien. Miliband a également fait pression en faveur d'un amendement des lois de juridiction internationale britanniques, juste pour ôter la menace qui pourrait peser sur des politiciens et des généraux israéliens d'être arrêtés s'ils atterrissaient au Royaume-Uni⁴. Lord Levy, qui est ouvertement sioniste, leva des fonds pour le Parti Travailleiste lorsque celui-ci déclencha, sous le Premier ministre Tony Blair, une guerre criminelle en Irak, dans l'intention en partie de raser l'une des dernières poches de résistance arabe au sionisme. Je ne peux pas déterminer si Lord Levy participait à des décisions politiques, mais lui non plus, ne cachait pas son statut de « leveur de fonds numéro un » pour Tony Blair. Dans les médias, les éditorialistes de *Jewish Chronicle*, David Aaronovitch et Nick Cohen prônaient avec enthousiasme la même guerre criminelle, au nom de l'« interventionnisme moral ». Cohen créa également le « *think tank* » Euston Manifesto, pour soutenir les idéologies néo-conservatrices en Grande-Bretagne.

2 Bruck, Connie, 'The Influencer' [Le Prescripteur], *The New Yorker*, 10 mai 2010.

3 <http://www.ynetnews.com/articles/0,7340,L-3624394,00.html>

4 <http://www.thejc.com/news/uk-news/26593/war-crimes-will-government-ever-act>

Miliband, Levy, Aaronovitch et Cohen sont tous sur la même ligne de pensée que Saban : influence, donations, *think tanks*, médias. La formule de Saban est profondément imprégnée de la tradition religieuse judaïque, de la culture et de l'idéologie juive. La formule de Saban est inspirée de Mordechai – Saban a intégré la vraie signification du Livre d'Esther. Mais ça va plus loin : alors que certains textes judaïques conseillent aux Juifs de se lier avec les dirigeants, la démocratie, dans son état actuel, nous a donné de bien piètres personnages aux postes-clé de la politique.

SIONISME ET DÉMOCRATIE

Milton Friedman a avoué, dans les années 70, que les « libres marchés » sont bons pour les Juifs. Les militants ethniques juifs et sionistes vont plus loin – ils ont l'air d'adorer la démocratie. L'État juif affirme être « la seule démocratie du Moyen-Orient ». Les soutiens d'Israël tout autour du monde prônent également des conflits au nom de la « démocratie ». Assez tragiquement, tuer au nom de la démocratie est ce que les néo-conservateurs appellent « intervention morale ». En effet, la démocratie est le programme politique idéal pour le marchand d'influence sioniste. La démocratie aujourd'hui, spécialement dans le monde anglophone, est un système politique qui s'est spécialisé dans le fait de placer des types incompetents, non qualifiés et douteux dans les positions dirigeantes. Deux dirigeants démocratiquement élus de cet acabit ont lancé une guerre illégale en Irak, et ont entraîné l'Occident vers un désastre financier.

Diriger un État n'est pas une tâche facile, et requière sûrement du talent et une formation. Dans le passé, nos dirigeants politiques élus étaient des politiciens expérimentés, qui avaient accompli quelque chose dans leur vie, que ce

soit dans le monde universitaire, dans le domaine financier, l'industrie ou l'armée. Les candidats au mandat de Premier ministre avaient des curriculum vitae à montrer. Il est évident que ce n'est plus le cas aujourd'hui. À chaque fois, on nous laisse le « choix démocratique » de donner notre voix à l'un ou l'autre jeune raté risible : des « stars » politiques naissantes qui n'ont rien, ou presque, accompli dans leurs vies, qui ne sont pas qualifiées pour diriger un État. Nous sommes piégés par un système politique qui prétend refléter notre « libre choix ».

Et quelles qualifications avaient Blair ou Bush avant de prendre le gouvernail ? À quelle expérience David Cameron peut-il faire appel pour sauver la Grande-Bretagne d'un désastre total sur tous les fronts (la crise financière, le Moyen-Orient, l'Afghanistan, l'éducation, le NHS⁵ et ainsi de suite) ? La réponse est : aucune. Nos vies, notre futur et le futur de nos enfants sont dans les mains de personnages grotesques et ignorants. En fait, les élections de 2010 en Grande-Bretagne ont accouché d'un parlement sans majorité, car pas le moindre leader n'a réussi à convaincre le public qu'il avait le talent, l'intégrité ou même simplement l'aura nécessaire à un vrai dirigeant.

Mais voilà la nouvelle : autant nos dirigeants élus sont totalement incapables, autant les Saban et les Lord Levy sont loin de l'être. Ils savent exactement quoi faire, et l'ont fait pendant trois mille ans. Ils sont les disciples de Mordechai et d'Esther, et savent comment traduire la morale de *Pourim* dans la réalité britannique et américaine.

En gardant *Pourim* à l'esprit, nous devrions être capables de suggérer une réponse à la question de Littlewood concernant la raison de la sur-représentation des Juifs. Nous

avons affaire ici à un cadre culturel imprégné de l'exil qui prône le lobbying, l'influence et le contrôle. Façonner la pensée politique est la vraie signification du *Livre d'Esther*. Saban, avec ses remarques, est soit candide, soit suffisamment imprudent pour confesser sa formule en public.

L'absence d'un *Livre d'Esther* au cœur de l'islam ou de l'hindouisme explique peut-être pourquoi les autres groupes minoritaires en Grande-Bretagne sont « simplement » représentés de manière adéquate et proportionnelle dans la politique et les médias britanniques. De plus, il est peu probable que cette situation change bientôt. Par opposition à la plupart des minorités et des identités marginales en Occident, le judaïsme est une religion ayant l'exil en son cœur, et l'identité juive est le produit d'un endoctrinement exilo-centré.

⁵ *National Health Service* [Service de la santé publique britannique] [NDT]

CHAPITRE XXI

VÉRITÉ, HISTOIRE ET INTÉGRITÉ

En 2007, la célèbre organisation juive américaine de droite, l'ADL (*Anti-Defamation League*) annonça qu'elle reconnaissait comme « génocide » les événements pendant lesquels on estime que 1,5 millions d'Arméniens furent massacrés. L'idée qu'une organisation sioniste soit sincèrement concernée, ou même un peu émue, par la souffrance d'un autre peuple, aurait pu être le signe d'une métamorphose monumentale dans l'histoire politique juive moderne. Au début de 2010, l'ADL s'intéressa à nouveau à la question arménienne. Mais, en 2010, elle n'était plus vraiment convaincue que les Arméniens eussent tellement souffert. Et elle finit par faire pression sur le Congrès américain pour qu'il ne reconnaisse pas le meurtre des Arméniens comme étant un « génocide ».

À la suite de l'évolution rapide des dissensions entre Israël et la Turquie, à propos de l'engagement turc pour la cause palestinienne, l'ADL devra sans doute changer encore son point de vue. Et pourtant, une question doit être soulevée ici. Comment se fait-il qu'un événement qui a eu lieu il y a un siècle cause de telles protestations ? Un jour il est classé comme « génocide », le jour suivant il est rétrogradé comme un cas « ordinaire » d'un homme en tuant un autre. Est-ce qu'un « document historique » est soudain apparu

sur le bureau de Abe Foxman¹ ? Y a-t-il eu de nouveaux faits qui auraient conduit à un revirement si spectaculaire ?

Le comportement de l'ADL nous donne un aperçu fascinant de la notion d'histoire juive et de la compréhension juive du passé. Selon une perspective politique juive, l'histoire est étrangère à toute méthode scientifique ou universitaire. Elle transcende la méthode, la réalité ou la véracité. Elle résiste également à l'intégrité ou à la morale. Avec Shlomo Sand, nous pouvons affirmer que l'histoire juive est un conte fantasmagorique, mais utile, qui est là pour servir les intérêts d'un seul peuple. Elle s'intéresse à la question fondamentale de savoir si un récit est ou non « bon pour les Juifs ». En fait, la décision de savoir s'il y a eu ou pas un génocide arménien est soumise aux intérêts juifs : est-ce que c'est bien pour les Juifs, est-ce que c'est bien pour Israël ?

Comme l'a habilement relevé Sand, l'histoire n'est pas particulièrement un « truc juif ». Comme il a été mentionné plus haut, pendant presque deux mille ans les Juifs n'étaient pas intéressés par leur propre passé, ni par celui de personne d'autre, du moins pas suffisamment pour le consigner.

L'hypothèse de Shlomo Sand de la « Nation Juive » comme étant une invention fictive doit encore être questionnée par le monde académique. La seule opposition que l'on puisse trouver est politique. Le refus de la réalité, ou le manque d'engagement pour la véracité, sont en fait symptomatiques de l'idéologie collective et de la politique identitaire juives contemporaines. Le traitement par l'ADL du sujet arménien n'est qu'un exemple. Le rejet sioniste d'un passé et d'un héritage palestiniens en est un autre exemple. Le fait que Lenni Brenner n'ait fondamentalement pas réussi à interpréter la propension de Rabbi Prinz à collaborer avec les nazis

¹ dirigeant de l'ADL [NDT]

est symptomatique. La vision politique et collective juive du passé est intrinsèquement judéocentrique et oublieuse de toute procédure académique ou scientifique.

Lorsque j'étais jeune et naïf, je considérais l'histoire comme une matière universitaire sérieuse. Comme je la comprenais, l'histoire avait quelque chose à voir avec la recherche de la vérité, les documents, la chronologie et les faits. J'étais convaincu que l'histoire avait pour but de transmettre un récit sensé du passé, fondé sur une recherche méthodique. Je croyais également que la compréhension du passé pouvait jeter un peu de lumière sur notre présent, et même nous aider à façonner un futur meilleur.

J'ai grandi dans l'État juif et il m'a fallu un moment pour comprendre que le récit historique juif était très différent. Dans le monde intellectuel juif borné, on décide d'abord quelle est la morale historique, et ensuite on invente « un passé » qui convienne.

Lorsque j'étais jeune, je ne pensais pas que l'histoire était matière à décisions politiques ou à accords entre un groupe de pression sioniste et un autre. Je considérais les historiens comme des érudits qui prenaient part à la recherche en suivant des procédures strictes. Lorsque j'étais jeune, j'ai même envisagé de devenir un historien.

Durant mes années de formation, j'ai accepté aveuglément tout ce qu'ils nous disaient à propos de notre passé juif « collectif » : le Royaume de David, Massada, et ensuite l'Holocauste – le savon, les abats-jours, la marche vers la mort et les six millions.

Cela m'a pris beaucoup d'années pour comprendre que l'Holocauste, le noyau dur de la croyance dans la foi contemporaine juive, n'était pas du tout un récit historique, librement débattu par les historiens, les intellectuels et le peuple

ordinaire. Comme je l'ai dit auparavant, les récits historiques n'ont pas besoin de la protection de la loi et des groupes de pression politiques. Il m'a fallu des années pour réaliser que mon arrière-grand-mère n'avait pas été transformée en « savon » ou en « abat-jour » comme on me l'avait enseigné en Israël. Elle a probablement péri d'épuisement, du typhus ou peut-être même d'une fusillade collective. Bien sûr, c'était grave et tragique, mais pas vraiment différent du sort de plusieurs millions d'Ukrainiens, lorsque l'on apprend ce qu'a vraiment été le communisme.

Le sort de mon arrière-grand-mère ne fut pas tellement différent de celui de centaines de milliers de civils allemands qui sont morts dans des bombardements délibérés et sans discernement, juste parce qu'ils étaient allemands. De même que les gens à Hiroshima, qui sont morts juste parce qu'ils étaient japonais. Trois millions de Vietnamiens sont morts juste parce qu'ils étaient vietnamiens, et 1,3 millions d'Irakiens sont morts parce qu'ils étaient irakiens.

Je pense que soixante-cinq ans après la libération d'Auschwitz, nous devrions avoir le droit de commencer à poser des questions. Nous devrions exiger des évidences historiques et des arguments plutôt que de souscrire à un récit religieux maintenu par des pressions politiques et des lois. Nous devrions retirer à l'Holocauste son statut exceptionnel judéocentrique, et le traiter comme un chapitre historique ayant eu lieu à une certaine époque et dans un certain lieu. L'Holocauste, comme tous les autres récits historiques, doit être correctement analysé.

Soixante-cinq ans après la libération d'Auschwitz, nous devrions être capables de demander : pourquoi ? Pourquoi est-ce que les Juifs étaient détestés ? Pourquoi est-ce que des gens, en Europe, se sont mobilisés contre leurs voisins ?

Pourquoi est-ce que les Juifs sont haïs au Moyen-Orient, où ils ont sûrement eu une opportunité d'ouvrir une nouvelle page de leur histoire mouvementée ? S'ils avaient sincèrement prévu de le faire, comme le prétendent les sionistes, pourquoi ont-ils échoué ? Pourquoi est-ce que l'Amérique a durci ses lois sur l'immigration alors que le danger augmentait pour les Juifs européens ? Nous devrions aussi nous demander quel but servent les lois contre la négation de l'Holocauste. Qu'est-ce que la religion de l'Holocauste veut cacher ? Aussi longtemps que nous n'arriverons pas à poser ces questions, nous serons soumis aux groupes de pression sionistes et à leurs intrigues. Nous continuerons à tuer au nom de la souffrance juive. Nous maintiendrons notre complicité avec les crimes impérialistes occidentaux.

CHAPITRE XXII

ÊTRE DANS LE TEMPS

On peut rester perplexe lorsqu'on apprend que seulement trois ans après la libération d'Auschwitz (1945), l'État juif nouvellement créé a procédé à l'épuration ethnique de la grande majorité de la population indigène de Palestine (1948). Seulement cinq ans après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, l'État juif accoucha de lois sur le retour, racialement discriminatoires, pour empêcher les réfugiés palestiniens de rentrer dans leurs villes, villages, champs et vergers. Ces lois, encore en place aujourd'hui, n'étaient pas foncièrement différentes des célèbres Lois de Nuremberg nazies.

Ce singulier manque institutionnel de compassion mérite un peu d'attention. On pourrait s'attendre à ce que les victimes de l'oppression et de la discrimination se mettent en première ligne du combat contre le mal. On pourrait s'attendre à ce que les victimes de l'oppression et de la discrimination n'infligent pas le même sort à d'autres. En ce qui concerne l'État juif, cette attente ne s'est jamais concrétisée. Avec des millions de Palestiniens assiégés, Israël s'est fait une réputation d'État paria.

Comment se fait-il que le discours politique et idéologique juif échoua si sévèrement à tirer les leçons évidentes et nécessaires de l'histoire, et de l'histoire juive en particulier ? Comment se fait-il que, malgré le fait que l'« histoire juive » paraisse être une narration sans fin de la souffrance juive, Israël et ses groupes de pression soient si insensibles à toute forme de pensée éthique ou universelle ? Comment se fait-il

que, malgré l'Holocauste, Israël et les groupes de pression juifs investissent tant d'énergie à susciter la haine envers les ennemis d'Israël et de la communauté juive ?

Comme nous l'avons dit, dans le contexte de la politique identitaire juive et de l'Idéologie, l'histoire ne joue pas un rôle directeur.

Comme l'a noté Sand, au lieu d'Histoire, la Torah a fourni au judaïsme rabbinique une intrigue avec un fil conducteur spirituel. Elle transmettait une image de finalité et de destin. Mais les choses ont changé au XIX^e siècle. À cause de la rapide émancipation de la communauté juive européenne, de la montée du nationalisme et de l'esprit des Lumières, les Juifs européens assimilés se sentirent forcés de redéfinir leurs origines en termes laïcs, nationaux et rationnels. C'est là que les Juifs se « conçoivent » eux-mêmes comme un « peuple » et comme une « classe ». Comme les autres nations européennes, les Juifs ressentirent le besoin de posséder un récit cohérent.

Inventer l'histoire n'est pas exactement un crime – les gens, les organisations et les nations le font souvent. Pourtant, malgré un processus rapide d'assimilation, l'idéologie et la politique juives laïques ne réussirent pas à comprendre la réelle signification de la pensée historique. En effet, les Juifs assimilés laïcs parvinrent très facilement à laisser tomber Dieu ; ils réussirent aussi à laisser tomber leurs identifiants symboliques comme la kippa et le kaftan. Et pourtant, les Juifs assimilés ne réussirent pas à remplacer la divinité par une conscience alternative anthropocentrique, éthique et métaphysique.

L'identité politique juive nouvellement née a été, en effet, rapide à inventer l'histoire. Pourtant, pas une seule tentative juive pour remplacer Dieu par un système moral anthropocentrique laïc n'a été constatée¹. En résumé, lorsque les humanistes laïcs

¹ Le sionisme était, en fait, la seule idéologie laïque juive qui soit arrivée proche de quelque chose qui ressemble à un corpus authentique et autonome de la pensée morale laïque juive. Comme discuté auparavant, le sionisme promettait de créer un Juif civilisé et moral.

juifs nous sermonnent au nom des « valeurs juives », nous ferions mieux de les récuser et de vérifier à quelles valeurs ils se réfèrent.

TEMPORALITÉ

Je n'ai compris que récemment que le projet juif laïc n'est pas seulement étranger à l'histoire et à la pensée éthique, mais en fait séparé de la notion de temporalité.

La temporalité est inhérente à la condition humaine. « Être », c'est « être dans le temps ». Nous sommes suspendus entre le passé qui s'enfuit dans le néant et l'inconnu qui avance vers nous depuis le futur. Durant le présent, le soi-disant « ici et maintenant », nous méditons sur ce qui est passé, et espérons le pardon. L'éthique, comme illustré par l'impératif catégorique de Kant, est aussi étroitement lié à la temporalité : « N'agis que selon une maxime que tu peux vouloir, dans le même temps, qu'elle devienne une loi universelle ». Kant revisite l'acte moral en fonction de sa perspective temporelle. La loi universelle est examinée depuis la perspective du futur et du passé. L'éthique et la temporalité peuvent être vus comme un dialogue sans fin entre « hier » et « demain ».

Le présent devrait être compris comme un mode dynamique créatif dans lequel le passé prémédite son futur. Mais, ce qui est beaucoup plus essentiel, c'est que c'est aussi là que le futur imaginaire peut réécrire son passé. Je vais essayer d'illustrer cette idée à travers un scénario de guerre, simple et hypothétique, mais horrifant. Par exemple, nous pouvons envisager une situation épouvantable dans laquelle une attaque nucléaire israélienne, soi-disant « préventive », contre l'Iran dégénère en une désastreuse guerre nucléaire, dans laquelle des dizaines de millions de personnes périssent. Je suppose que parmi les survivants d'un tel scénario cauchemardesque,

certaines pourraient être suffisamment hardies pour affirmer que « Hitler a peut-être eu raison après tout ».

Ce qui est décrit ci-dessus est évidemment un scénario imaginaire, et en aucun cas un scénario souhaitable, mais une telle vision d'un horrible développement « possible » devrait empêcher une agression israélienne ou sioniste envers l'Iran. Comme nous le savons, les officiels israéliens menacent de raser l'Iran un peu trop souvent. En fait, le SSPrÉT israélien fait de ce scénario dévastateur une réalité possible.

De même, les politiciens israéliens et sionistes n'arrivent pas à voir leurs propres actions à la lumière de l'histoire. Ils n'arrivent pas à évaluer leurs actions en termes de conséquences. D'un point de vue éthique, le scénario « imaginaire » ci-dessus est là pour empêcher Israël d'attaquer l'Iran. Mais, comme nous le savons tous, Israël et ses groupes de pression veulent désespérément anéantir la soi-disant « menace iranienne ». Mon explication est simple. L'État juif, et le discours juif en général, sont complètement étrangers à la notion de temporalité. Israël est aveugle aux conséquences de ses actions, il ne réfléchit à ses actions qu'en termes d'utilité à court terme. À la place de la temporalité, Israël pense en termes de présent étendu.

Saisir la notion de temporalité est l'aptitude à accepter que le passé soit façonné et révisé à la lumière d'une recherche de sens. L'histoire et la pensée historique sont la capacité de repenser le passé et le futur.

D'une certaine manière, le révisionnisme historique est la vraie essence de la pensée historique, car il refaçonne le passé à travers un futur imaginaire, et vice-versa. Le révisionnisme est imprégné de la compréhension la plus profonde possible de la temporalité, et donc inhérent à l'humanité et à l'humanisme. Il est évident que ceux qui s'opposent au

révisionnisme historique sont, en fait, en train d'agir contre les fondements de l'humanisme.

Cette manière de penser philosophique n'est pas très flatteuse pour la politique identitaire et le discours juifs. L'idéologie et le discours politique juifs s'opposent ouvertement à la révision et au révisionnisme. Comme pour l'enseignement judaïque, la politique juive est d'adapter et de sceller un récit et une terminologie, et elle s'opposera à toute révision ou réformisme historique. L'idéologie sioniste se présente comme un récit historique, et il m'a fallu beaucoup d'années pour comprendre que le sionisme, ainsi que l'idéologie et la politique identitaire juives, étaient en fait des agressions grossières et brutales envers l'histoire, l'idée de l'histoire et la temporalité. En réalité, la politique nationale juive est une tentative de mettre le peuple d'Israël au-delà de la temporalité historique. Une fois que le passé juif est fixé et scellé, le destin et les mesures opérationnelles peuvent être déduites : d'un point de vue sioniste, les Juifs de la Diaspora devraient adhérer et soutenir le projet de retour au foyer, le peuple palestinien devrait libérer la place, les super-puissances occidentales devraient financer le tout, et ainsi de suite. Une telle vision écarte ses partisans de la temporalité et de l'éthique. Ceux qui insistent encore pour critiquer la validité de la thèse sioniste sont réduits au silence. Ceux qui suivent la philosophie politique juive et sioniste sont condamnés à s'éloigner de l'humanisme et de l'humanité.

Une telle explication commence à éclairer la conduite d'Israël et le soutien juif aux crimes de guerre israéliens. Inventer un passé n'est pas le problème le plus inquiétant lorsqu'il s'agit d'Israël et du sionisme. Comme je l'ai dit plus haut, les peuples et les nations ont tendance à inventer leur passé. Mais revendiquer un passé imaginaire aux dépens de

l'autre pose évidemment un problème moral, et dans le cas d'Israël, le problème est plus grave. C'est une tentative de sceller *hier* qui mène à l'effondrement moral collectif d'Israël et de sa foule de partisans. Au lieu d'être un hommage à la vie à travers une transformation des significations, le sionisme a servi à promettre la rédemption grâce à l'approbation aveugle d'un seul récit. Il a promis d'amener le « errant » à un terminus. Il a promis de provoquer l'arrivée d'un « nouveau Juif », un être humain civilisé, un personnage moral. En établissant un passé imaginaire et immuable, le sionisme avait pour ambition de fournir aux Juifs une rédemption éternelle au moyen d'un projet de retour au foyer exclusif et racialement orienté. La politique juive en général, et le sionisme en particulier, devraient être vus comme des tentatives de placer le peuple d'Israël au-delà de la temporalité. Le Bund marxiste d'Europe de l'Est inventa « la Nation Yiddish » qui était supposée sauver les Juifs par la révolution communiste, le sionisme inventa l'exil juif pour créer le prétexte d'un « retour au foyer ». Une fois que le passé juif est scellé et que la révision est interdite, le destin juif devient une affaire de déduction logique. C'est aussi là que la compassion et la morale s'évanouissent.

Le rejet de la temporalité, c'est-à-dire le manque de capacité à réfléchir sur soi du point de vue du futur, explique la complicité collective israélienne dans certains de leurs épouvantables crimes de guerre. Ceci devrait suffire à expliquer pourquoi les Israéliens ont coupé en morceaux la Terre Sainte avec des murs de séparation et des fils de fer barbelés. Ceci explique pourquoi les Israéliens lancent du phosphore blanc sur leurs proches voisins lorsqu'ils cherchent refuge dans un abri des Nations Unies. Ceci explique aussi pourquoi les commandos de l'*Israel Navy Seal* ont fini par exécuter des militants de la paix sur le Mavi Marmara en

haute mer. Ceci explique encore pourquoi Israël, à peine né, fut si prompt à expulser la grande majorité de la population indigène palestinienne, seulement trois ans après la libération d'Auschwitz. Ces événements n'ont rien à voir avec la nature colonialiste de l'État juif comme l'affirment certains théoriciens marxistes. Ils ont peut-être quelque chose à voir avec l'idéologie raciste, suprémaciste et chauvine qui alimente le sionisme, et doivent être compris en termes philosophiques et métaphysiques. Nous ne parlons pas ici de sociologie, de psychologie ou de déterminisme matériel, nous sommes en fait à la recherche d'une compréhension catégorielle.

Les gens qui défient le véritable sens de l'histoire sont étrangers à la temporalité. Les gens qui ne peuvent pas revoir leur passé sont condamnés à échouer à comprendre les notions de conséquence, de causalité et de morale. Les gens qui défient l'histoire ne regardent jamais dans le miroir. Ils sont condamnés à penser que l'antisémitisme est un phénomène « irrationnel » qui surgit « de nulle part ». Par conséquent, ils doivent croire que les *Goyim* sont potentiellement fous. Il faut garder à l'esprit que les *Goyim* sont l'immense majorité de la population humaine.

Ce qui est appelé « histoire juive » est, en fait, une tentative acharnée de raconter le passé depuis l'instant où une souffrance juive est détectée. Je soutiendrais que l'approche temporelle appropriée serait de demander ce qui a amené tant de haine sur le peuple d'Israël. J'irais même plus loin et demanderais : « Y a-t-il quoi que ce soit que nous connaissons maintenant à propos de la culture juive qui pourrait nous aider à comprendre le passé juif et la souffrance juive ? Est-ce que le comportement d'Israël peut éclairer les événements qui ont mené à l'Holocauste, ou à d'autres cas de persécution des Juifs ? »

L'adhésion acharnée à un hier fantasmagorique et inventé sert à donner l'impression fausse et très trompeuse que demain peut également être déterminé. Il semble que, par le biais d'un aveuglement volontaire, Israël se soit dirigé vers un désastre inévitable. Le sionisme a clairement échoué à répondre à la question juive. Mais il se peut que les conditions créées par les Lumières, le libéralisme et l'émancipation ne puissent facilement être traitées par aucune forme de collectivisme politique juif, excepté l'orthodoxie, qui est, en fin de compte, assez imperméable aux Lumières, au libéralisme, à l'individualisme et à l'émancipation. Si c'est effectivement le cas, alors le collectivisme juif laïc est désastreux. Alors que nous arrivons à la fin de ce texte, il semble que le discours politique, idéologique et identitaire de la Troisième Catégorie ne puisse être viable.

Mais Israël n'est pas seul. Aussi tragique que cela puisse sembler, l'Amérique et la Grande-Bretagne ont réussi à volontairement renoncer à la temporalité. C'est le manque de discours historique vrai qui a empêché la Grande-Bretagne et l'Amérique de comprendre leur futur, présent et passé. Comme dans le cas de l'histoire juive, les politiciens américains et britanniques persistent à raconter un récit historique banal et simpliste par rapport à la Deuxième Guerre Mondiale, à l'islam, au 11 septembre, etc. Tragiquement, le génocide anglo-américain criminel, en Irak et en Afghanistan, alias « La Guerre contre le Terrorisme », est une conséquence de notre aveuglement volontaire. Puisque la Grande-Bretagne et l'Amérique n'ont pas réussi à comprendre le message indispensable des massacres de Hambourg et de Dresde, de Nagasaki et de Hiroshima, il n'y avait rien qui pouvait arrêter l'impérialisme anglophone de commettre des crimes similaires en Corée, au Vietnam, en Afghanistan et en Irak.

De même, aussi bien la Grande-Bretagne que l'Amérique furent surprises, pas du tout préparées, par les *Intifadas* régionales au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. L'aliénation occidentale a fait des ravages. Les dirigeants politiques occidentaux sont totalement détachés de la pensée humaniste ou des jugements qui impliquent de la morale.

Pour que l'Amérique, la Grande-Bretagne et l'Occident se libèrent, tout ce qu'ils doivent faire est de revenir aux valeurs occidentales d'éthique et d'ouverture. Ils doivent s'éloigner de Jérusalem et rétablir l'esprit d'Athènes.

POUR CONCLURE

J'ai l'espoir que ce livre jettera quelque lumière sur les problèmes relatifs à la judéité et à l'idéologie, l'identité et la politique juives. Ayant réfléchi et écrit à ce sujet depuis plus d'une dizaine d'années, et jetant un regard en arrière sur mon travail, je réalise que ce sont en fait les « antisionistes » juifs qui m'ont appris plus à propos du sionisme, du nationalisme et du tribalisme juifs que n'importe quel rabbin ou nationaliste israélien.

Bien que le sionisme et le socialisme juif soient tous deux remplis de contradictions, le sionisme peut être vu comme une tentative de résoudre le caractère anormal de la condition juive. En revanche, le soi-disant discours progressiste juif est une tentative de cacher les contradictions idéologiques et les incohérences (en grande partie, le tribalisme contre l'universalisme) sous le tapis.

Bien que ce livre examine différents aspects de la névrose politique juive, et peut aider à démêler le lien entre Israël et les Juifs à travers le monde, il ne réussit pas à répondre à une question : que veulent les Juifs émancipés modernes ? Considérant l'énergie et les ressources que les groupes de

pression juifs injectent dans les partis politiques partout dans le monde, et les efforts entrepris pour influencer les médias et les dirigeants politiques, ce que les Lord Levy et les Haim Saban essayent d'accomplir est loin d'être clair. Ils dépensent beaucoup d'argent, mais qu'est-ce qu'ils essayent d'acheter ? Qu'est-ce qu'Israël lui-même essaye d'accomplir ? Plus l'influence juive et les groupes de pression israéliens gagnent du terrain, plus les Juifs gagnent en ressentiment. Est-ce que c'est la « sécurité » qu'ils cherchent, comme ils disent ? Je ne le pense vraiment pas.

Une réponse pourrait être que les Juifs ne sont pas d'accord entre eux à propos de ce qui est bien pour les Juifs. En 2003, les sionistes pensaient, par exemple, que d'envoyer les USA et la Grande-Bretagne détruire l'Irak était « bien pour les Juifs ». Les antisionistes juifs étaient convaincus que de s'opposer à cette même guerre « en tant que Juifs » était la meilleure chose que les Juifs pouvaient faire pour eux-mêmes. Ceux qui, parmi les Juifs, fuient la réalité, étaient et sont toujours convaincus que de fermer les yeux est la meilleure chose pour les Juifs.

Que les Juifs sachent - ou puissent être d'accord sur - ce qui est « bon pour les Juifs » est une question qui reste ouverte, mais s'identifier politiquement comme un Juif et se demander ce qui est « bon pour les Juifs » est la véritable essence de la *pensée tribale juive* et de l'identité de la Troisième Catégorie. Voici où j'ai commencé mon livre, et voici, manifestement, où je le termine.

ÉPILOGUE

J'aurais adoré terminer ce livre sur une note positive, et suggérer une solution pratique. Ce n'est pas facile. L'exceptionnalisme idéologique et culturel juifs a laissé le discours politique juif sans espoir pour l'avenir.

Lorsque j'étais un jeune Israélien, je croyais dans l'éthos sioniste, je me considérais comme partie intégrante du projet du renouveau juif moderne. Je me voyais comme une partie de l'histoire juive, et l'histoire juive comme une extension de moi-même. Comme jeune Israélien grandissant dans la période post 67, je me regardais, moi et les gens autour de moi, comme une conscience collective en évolution, livrant une bataille révolutionnaire pour une justice historique.

Il me fallut un moment avant de réaliser que mon projet de renouveau historique était en fait une chaîne de points aveugles. Il me fallut de nombreuses années pour comprendre que j'étais moi-même un point noir. Je me souviens, lorsque j'étais au lycée, de ma visite scolaire à *Yad Vashem*, le Musée Israélien de l'Holocauste, à Jérusalem, situé près de *Deir Yassin*, un village palestinien qui fut vidé de ses habitants en 1948. J'avais quatorze ans à l'époque. J'avais demandé à l'émouvante guide si elle pouvait expliquer le fait que tellement d'Européens détestaient tant les Juifs, et en tant d'endroits à la fois. Je fus renvoyé de l'école pendant une semaine. Il semblerait que je n'aie pas appris la leçon obligatoire, car lorsque nous étudiâmes les accusations de crimes rituels au Moyen-âge, je me suis à nouveau demandé à haute voix comment le professeur pouvait savoir que ces accusations,

selon lesquelles les Juifs feraient du *Matza*¹ avec le sang de jeunes *Goyim*, étaient réellement vides et sans fondement. Une fois encore je fus renvoyé à la maison pour une semaine. Pendant mon adolescence, je passai la plupart de mes matinées à la maison plutôt qu'en classe.

Bien que je fus un jeune sceptique, j'étais quand même horrifié par l'Holocauste. Dans les années 70, les survivants de l'Holocauste faisaient partie de notre paysage social. Ils étaient nos voisins, nous les rencontrions dans nos réunions familiales, dans les classes, en politique, dans le magasin du coin. Ils faisaient partie de nos vies. Les chiffres sombres tatoués sur leurs bras blancs ne s'étaient jamais effacés. Ça avait toujours un effet terrifiant. Mais je dois dire que je peux difficilement me rappeler d'un seul survivant de l'Holocauste qui aurait essayé de me manipuler émotionnellement. Récemment, j'ai parlé à un ami écossais qui avait été volontaire dans un Kibboutz dans les années 70. Ce Kibboutz était connu pour son grand pourcentage de survivants de l'Holocauste. Mon ami écossais m'indiqua qu'il avait vraiment apprécié son séjour là-bas, à travailler et à parler avec ces survivants. Ils étaient en grande partie très réservés et polis, ils n'utilisaient jamais leur passé comme titre de gloire. C'étaient les jeunes Israéliens qu'il ne pouvait pas supporter. Mon expérience était très proche – d'après mon observation personnelle, c'étaient toujours les présumés fils, filles et petits-enfants de survivants qui exploitaient l'Holocauste comme argument politique, ou comme revendication pour une forme ou une autre d'exceptionnalisme.

L'historien américain Norman Finkelstein a raison lorsqu'il affirme qu'Israël a transformé l'Holocauste en un instrument politique après 1967, lorsqu'il fallait une excuse

« morale » à un occupant amoral. Je dois admettre que, même comme jeune nationaliste, je ne me suis jamais senti à l'aise avec l'Holocauste. À l'époque, je pensais que les Juifs ne devraient pas se vanter tellement de n'être pas appréciés.

Ce fut en fait l'intériorisation de la signification de l'Holocauste qui me transforma en ferme opposant à Israël et à la judéité. Ce fut l'Holocauste qui finalement fit de moi un soutien fervent de la résistance et des droits des palestiniens, et du droit au retour palestinien. En 1984, lorsque j'étais soldat, pendant ma courte visite du camp de concentration d'Anzar, au Liban, je m'étais rendu compte que j'étais du mauvais côté.

On m'a fait remarquer que ma position critique sur le sionisme pouvait aussi être vue comme une grande réussite sioniste, car le sionisme souhaitait créer un discours juif « libre », rationnel, libéral et ouvert. En effet, en vrai Israélien, je ne me retiens pas, je ne mâche pas mes mots non plus. Comme si cela ne suffisait pas, ce n'est pas un secret que je ressemble à un Israélien et que je parle comme un Israélien. Il se peut que ce soit des qualités nécessaires pour saisir la politique, l'identité, la culture et l'esprit israéliens. Parmi les voix critiques d'Israël et de la judéité les plus productives, vous trouverez des Israéliens et des ex-Israéliens comme Israël Shahak, Israël Shamir, Gideon Levi, Shimon Tzabar, Schlomo Sand, Avrum Burg, Amira Hess, Uri Avneri, Tali Fachima, Mordechi Vannunu, Nurit Peled et quelques autres. Je suppose qu'il doit y avoir quelque chose de positif dans l'héritage sioniste s'il a réussi à amener sur le devant de la scène tellement de voix critiques. Les médias israéliens essayent constamment de me faire prendre part à des débats. Il semblerait qu'il y ait encore un élément d'ouverture à l'intérieur du discours sioniste.

¹ pain sans levain consommé pendant *Pessah* [NDT]

Lorsque j'étais un jeune Juif laïc, je croyais avec enthousiasme en la possibilité d'une transformation de l'individu juif en un « être civilisé, authentiquement humaniste ». Je croyais moi-même en être un. J'ai ensuite compris, par un long et douloureux processus, qu'Israël n'accoucherait pas d'un Juif humaniste. Il était empêtré dans un terrible péché, et il était bien trop arrogant pour se libérer de ses positions vouées à l'échec. Je me rendis compte que si j'étais sincèrement enthousiaste à propos de la façon de vivre des *Goyim*, je ferais mieux de laisser Israël derrière moi, demeurer parmi les *Goyim* et même essayer d'en devenir un moi-même. C'est ce que je fis. Jusqu'à présent, je n'ai jamais regardé en arrière avec nostalgie. Je reconnais même fièrement les quelques contradictions que j'ai réussi à conserver.

Je suppose que de quitter ce livre sans exprimer un désir de paix et de réconciliation serait une opportunité ratée. Inutile de dire que je ne retiens pas mon souffle dans l'attente d'une solution de la part d'une quelconque « conférence de paix ».

Imaginez qu'un Premier ministre israélien se réveille, par un matin ensoleillé, avec la détermination inhabituelle d'arriver à une véritable paix. Aux petites heures de la matinée, la sagesse l'a étreint ou étreinte. Il, ou elle, réalise qu'Israël est en fait la Palestine ; qu'il s'est déployé sur la Palestine historique aux dépens du peuple palestinien, de leurs moyens de subsistance et de leur histoire. Il ou elle comprend que les Palestiniens sont le peuple indigène de cette terre, et que les roquettes qu'ils tirent de temps en temps ne sont rien d'autre que des lettres d'amour à leurs villages, leurs vergers, leurs vignobles et leurs champs volés. Notre Premier ministre imaginaire israélien comprend que le soi-disant conflit israélo-palestinien peut être résolu en vingt-cinq minutes une fois que les deux peuples décident

de vivre ensemble. Conformément à l'habitude unilatérale israélienne, une conférence de presse télévisée urgente est annoncée pour le même jour à quatorze heures. Séduit par l'idée d'une véritable justice, le Premier ministre annonce au monde et à son peuple qu'« Israël prend conscience de sa situation unique et de sa responsabilité pour la paix dans le monde. Israël appelle les Palestiniens à rentrer chez eux. L'État juif va devenir l'État de ses citoyens, où tout le monde jouit de droits pleinement égaux. »

Bien que choqués par la soudaine transformation israélienne, les analystes politiques autour du monde auraient vite fait de réaliser que, considérant qu'Israël est le représentant de la communauté juive mondiale, une initiative de paix si simple ne résoudra pas seulement le conflit au Moyen-Orient ; il mettra aussi un terme à deux millénaires de suspicion mutuelle et de ressentiment entre les chrétiens et les Juifs. Quelques universitaires, idéologues et politiciens israéliens de droite rejoindraient l'initiative révolutionnaire et déclareraient qu'un tel acte israélien, unilatéral et héroïque, pouvait être le seul et unique accomplissement complet et entier du rêve sioniste, car non seulement les Juifs seraient retournés dans leur présumé foyer historique, mais ils auraient également réussi, finalement, à aimer leurs voisins et à être aimés en retour.

Autant une telle idée est excitante, autant nous ne devrions pas espérer qu'elle arrive bientôt, car Israël est l'État juif et la judéité est une idéologie ethnocentrique guidée par l'exclusivité, l'exceptionnalisme, la suprématie raciale et une tendance inhérente profonde à la ségrégation.

Pour qu'Israël et les Israéliens deviennent un peuple comme les autres, toute trace de supériorité idéologique juive doit être d'abord éliminée. Pour que l'État juif ouvre la voie

à une initiative de paix, Israël doit se désioniser – il doit en premier lieu cesser d'être l'État Juif. De même, pour qu'un Premier ministre israélien imaginaire suscite la paix, il ou elle doit d'abord être désionisé.

En l'état actuel, l'État Juif est absolument incapable de mener la région vers la réconciliation. Il lui manque les ingrédients nécessaires dont il aurait besoin pour penser en termes d'harmonie et de réconciliation.

Le seul peuple qui puisse amener la paix sont les Palestiniens, parce que la Palestine, contre toute attente et malgré une souffrance, une humiliation et une oppression sans fin, est toujours une société guidée par des principes éthiques universalistes.

En ce qui concerne les Juifs, quelques questions restent en suspens. Est-ce que le discours sur l'identité juive peut être délivré de sa tyrannie volontaire, idéologique et spirituelle ? Est-ce que la politique juive peut s'éloigner de la suprématie ? Est-ce que les Juifs peuvent se sauver eux-mêmes ? Ma réponse est simple : pour que l'idéologie juive s'universalise, et pour que les Juifs se transforment et s'émancipent eux-mêmes, un vigoureux et honnête processus d'introspection doit être mis en place. Que les Juifs puissent s'engager dans une telle entreprise critique est une question qui reste ouverte. Je ne connais pas la réponse, je suppose que certains peuvent, d'autres non. J'ose espérer, cependant, que ce livre puisse fournir un assez bon départ.

REMERCIEMENTS

Je voudrais, en particulier, exprimer ma gratitude envers ma mère Ariella, qui ne m'a pas seulement inspiré intellectuellement, mais qui est également l'une de mes plus proches amies, à ma femme Tali et à mes enfants Mai et Yann qui ont débattu et défié mes pensées pendant toutes ces années et m'ont pourtant tout le temps supporté, moi et mon étrange façon de vivre. Je voudrais mentionner Mary Rizzo qui a été mon éditrice dévouée depuis de nombreuses années et qui a contribué à beaucoup de titres formidables pour mes textes, y compris le titre de ce livre.

Je voudrais remercier toutes les personnes qui m'ont soutenu, moi, mes écrits et mon action pendant toutes ces années. Lorsque des tsunamis de calomnies malveillantes étaient en train de déferler sur moi, j'ai rencontré des bataillons d'individus guidés par une vibrante éthique, qui se tinrent à mes côtés et pavèrent le chemin pour un voyage qui mena finalement à la publication de ce livre.

Je voudrais remercier tous ces journaux, magazines, éditeurs, universitaires, organisateurs, amis et militants qui, contre toute attente, restèrent fermement debout, et continuèrent à publier mes écrits, m'invitèrent à exposer et à débattre de mes idées. Je voudrais aussi exprimer ma gratitude à ceux qui ont accueilli favorablement mon entreprise et m'ont apporté beaucoup d'idées exaltantes et un chaleureux soutien : Gregory Mario Whitfield, Alan Hart, Paul de Rooij, Ramzy Baroud, Gill Kaffash, Ken O'keefe, Manuel Talens, Nahida Yassin, Roy Ratcliffe, Fausto Guidice, Kristoffer Larsson, Laura Susijn, Jeff Blankfort, Amelia Tucker, Sameh Hameed, Nadya Shah, Tim King, Louis Charalambous, Alexander Cockburn,

Amos Zukerman, Anthony Lawson, Gordon Duff, Francis Clark Lowes, Chris Cook, David Alpin, Gabi Weber, Massoud Nayeri, Mamoon Alabbasi, James Petras, Glenn Bowman, Eddie Hick, Paul Eisen, Lauren Booth, William W. Cook, Paul Larudee, Mohamed El Dufani, Richard Falk, Janet Kobren, Mitch Albert, Ben Bastin, Jason Bosh, Jeff Salamt, June Terpstra, John Mearsheimer, Richard Sharma et beaucoup d'autres. Un remerciement spécial à mon amie et collaboratrice Sarah Gillespie qui s'est retrouvée à discuter des problèmes de la politique identitaire juive pendant des milliers de kilomètres, en route pour des concerts et des studios d'enregistrement.

Je ne peux pas laisser passer cette opportunité sans remercier du fond du cœur la demi-douzaine de détracteurs juifs marxistes qui m'ont traqué, moi et ma carrière musicale, jour et nuit pendant des années, et sans lesquels je n'aurais jamais saisi l'intensité réelle de la férocité tribale. Ce sont ces militants ethniques juifs, soi-disant « antisionistes », qui m'ont appris, plus que n'importe quel sioniste enragé, la véritable signification concrète dévastatrice de la doctrine identitaire juive.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS.....	II
-------------------	----

I IDENTITÉ CONTRE IDENTIFICATION

LE DROIT D'EN PARLER	29
CRISE DU CRÉDIT OU FRAPPE SIONISTE ?.....	39
SIONISME ET AUTRES PENSÉES MARGINALES	51
LE <i>SABRA</i> , LE COLON ET LE JUIF DE LA DIASPORA	69
FAGIN <i>VERSUS</i> EINSTEIN	75
PENSEZ TRIBAL, PARLEZ UNIVERSEL	81
LA DIALECTIQUE DE LA NÉGATION	87

II L'INCONSCIENT EST LE DISCOURS DES GOYIM

CENT ANS DE SOLITUDE JUIVE.....	99
L'INCONSCIENT JUIF EST LE DISCOURS DES GOYIM	115
LE JUIF VERTUEUX	121
SEXE ET ANTISÉMITISME	127
<i>ERETZ YISRAEL</i> CONTRE <i>GALUT</i>	137
LE DROIT À L'AUTO-DÉTERMINATION :	
UNE IMPOSTURE DANS L'UNIVERSALISME	145
MILTON FRIEDMAN REVISITÉ	155
LA LISTE DE <i>SWINDLERS</i>	167

III RÉALITÉ DE L'HISTOIRE ET DES FAITS CONTRE IMAGINATION ET FANTASME

LA REINE DU TRAUMATISME	175
QUEL JUIF ERRANT ?.....	187
DE <i>POURIM</i> À L'AIPAC	203
LE LIVRE D'ESTHER	217

IV RELIER LES POINTS

DONATIONS, <i>THINK TANKS</i> ET ORGANES DE PRESSE	231
VÉRITÉ, HISTOIRE ET INTÉGRITÉ	237
ÊTRE DANS LE TEMPS	243
ÉPILOGUE.....	253

Achevé d'imprimer en décembre 2012 par

ISI PRINT

15 rue Francis de Pressensé
93210 La Plaine Saint Denis

Imprimé en France